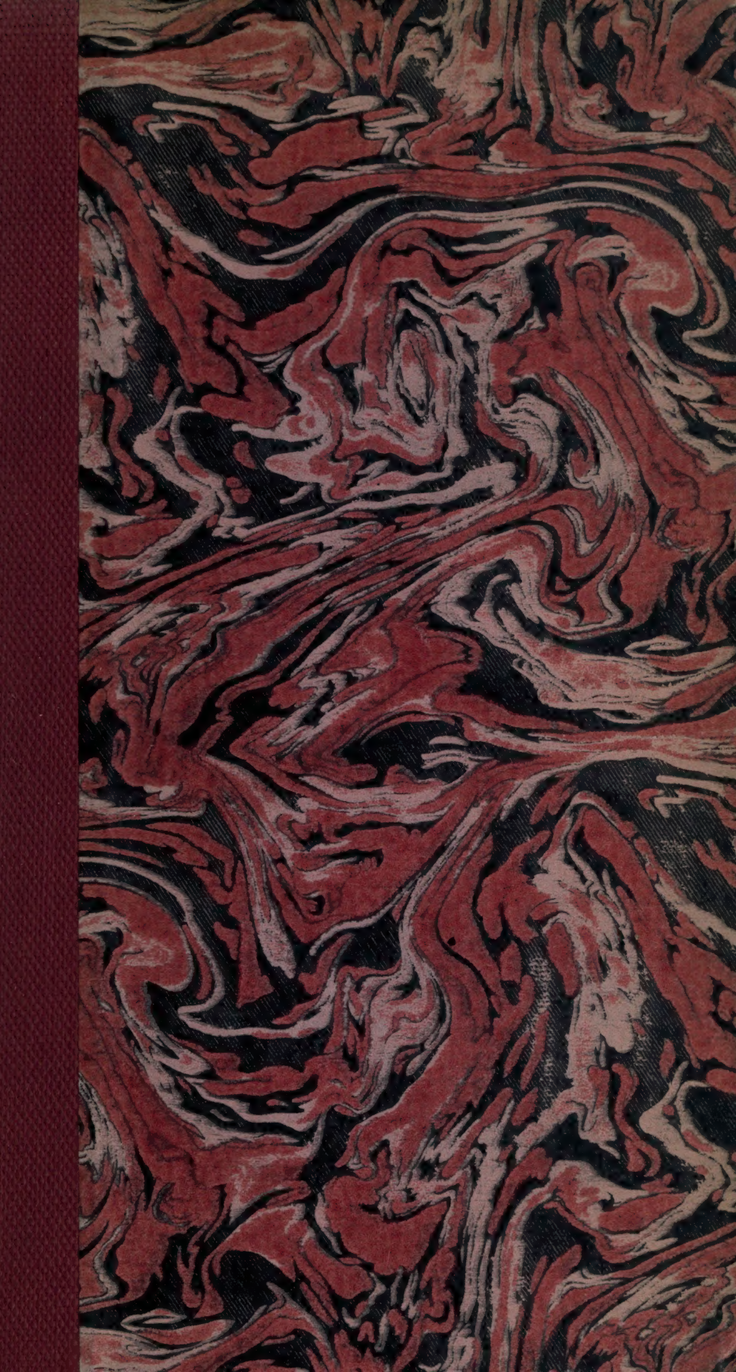




LOUIS LEFEBVRE
(JEAN DEUZÈLE

L'ILE HÉROÏQUE

Librairie académique PERRIN et Cie.

L'ILE HÉROÏQUE

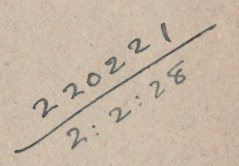
DU MÊME AUTEUR

La Maison vide, 1 volume in-16 . . . . **3** fr. **50**

Le Recueillement, 1 volume in-16 . . . **3** fr. **50**

LOUIS LEFEBVRE
(JEAN DEUZÈLE)

L'ILE HÉROÏQUE



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1907

L'ILE HÉROÏQUE

> — Comme dans une île, dit l'Impératrice, bien qu'on soit sur terre ferme.
> Cette cime n'a, certes, besoin que d'elle-même — ni de montagnes, ni de vallées, ni d'hommes ; et pourtant elle se rattache à tout cela ... mais on peut toujours y arriver, si on veut.
> — Que veut dire Votre Majesté ?
> — Arriver à faire de soi une île.
>
> (C. Christomanos, *Élisabeth de Bavière, Impératrice d'Autriche*.)

I

— Viens Bargenac, viens Fontenoy ; sauvons-nous, tâchons de causer cinq minutes tranquillement...

Le sculpteur François Mélié guidait ses compagnons, et les jeunes gens gagnaient l'ombre, s'échappaient du carré de lumière où s'attardaient un instant, avant de se séparer, ceux des anciens élèves du collège Saint-Jacques venus au banquet annuel ; de petits groupes

successifs étaient agités, quelques secondes, du mouvement des mains tendues, des têtes inclinées et des chapeaux soulevés, puis ils se dissolvaient, les marcheurs happés par la nuit du trottoir, les autres enlevés prestement par les fiacres rôdeurs.

Les trois amis, déjà, se croyaient en sûreté, quand un pas rapide, une voix aiguë les arrêtèrent : leur ancien camarade, maintenant l'avocat Perruchet-Vilain, se hâtait derrière eux :

— Eh ! attendez-moi donc, mes enfants ! s'exclama-t-il ; attendez-moi donc : Mournat monte en voiture, nous allons prendre un bock ! Je suis très content, mais très content de vous retrouver !

— Tu es fort aimable, vraiment ; moi aussi, je suis enchanté...

Perruchet avait placé, sur l'épaule de Mélié, une main dont il accentuait, de temps à autre, par un petit tapotement, le geste affectueux.

Devant le premier café rencontré, il proclama, comme il eût annoncé d'inimaginables réjouissances :

— Ah ! Ah ! nous allons prendre un bock !

La douceur tardive du soir d'automne leur permit de s'installer à l'extérieur de l'établissement. Le Dr Fontenoy, Mélié, Bargenac manquaient d'entrain, regrettant la minute intime

qu'ils avaient souhaitée. A Saint-Jacques, ils composaient, avec Perruchet, une de ces petites sociétés, une de ces « bandes » que forme, parmi les internes d'une pension, la sympathie ou le hasard. Entre Fernand Bargenac, Provençal délicat, et François Mélié, Breton timide, naissait une amitié véritable ; le petit paysan pensif qu'était Fontenoy se joignait à eux, et Perruchet, déjà bavard et encombrant, accoutumait, sans qu'ils l'en eussent prié, de les gratifier de ses discours. Le collège quitté, la vie séparait les jeunes gens ; seuls, Bargenac et Mélié restaient unis : Mélié travaillait ardemment et avec tant de bonheur, qu'à trente ans son œuvre de statuaire était connue ; Bargenac passait des examens de droit, écrivait des vers ; un volume charmant, quoique d'inspiration un peu mièvre, *Les Eaux Mortes*, dévoilait à peine son nom ; un acte trop fin, joué quelques soirs à l'Odéon, lui donnait un bref espoir de succès. Le sculpteur et l'écrivain s'aimaient fortement pour leur commune délicatesse d'esprit, très facilement alarmée, et pour le grand respect que chacun d'eux avait de son art. Fontenoy était médecin dans quelque campagne, vers les Ardennes. Quant à Perruchet, Bargenac l'avait rencontré à l'École de Droit, dont le futur orateur emplissait les salles des éclats

de sa parole et de la prétention de ses gestes; impatient de porter un masque spécial, il rasait déjà, et jusqu'au sang, sa face entièrement imberbe.

Ayant gravement dirigé le service des boissons, Perruchet fut tout entier à ses amis :

— Ah! mon brave Mélié! s'écria-t-il. Eh! bien, j'espère que tu as eu de la chance! Te voilà presque célèbre! Tu dois gagner un argent fou! Et le ruban, pas encore?

— Mais non, mais non, mon pauvre Perruchet. Tu exagères. J'ai eu deux ou trois œuvres qui ont plu...

— Tu étais l'élève favori de Lorémy?

— Tiens, tu sais cela?

— Est-ce que je ne sais pas tout! Mais il est mort, le vieux, ça a dû t'ennuyer; à vrai dire, il était fini, son influence nulle...

— J'ai eu de cette mort une grande peine.

— Oui, enfin, du sentiment... mais au point de vue sérieux, cela ne t'a rien fait : c'est l'essentiel... Et cet excellent Fontenoy! reprit l'avocat en frappant familièrement sur l'un des genoux du médecin. Où es-tu installé, Fontenoy?

— A Pont-Terrot, dans les Ardennes.

— Pont-Terrot, dans les Ardennes?

La figure grimaçante de Perruchet signifia

l'ignorance, à la fois, et l'inquiétude. A tout propos, comme contraint par l'habitude professionnelle, le jeune maître déformait sans mesure un visage peu harmonieux naturellement. Il souriait, amusé par le personnage simple du médecin de campagne ; il lui trouvait « une bonne tète » et se sentait prèt « à le faire marcher ». Il répéta sa question :

— Pont-Terrot, dans les Ardennes ! Où enfouis-tu ça ?

— C'est à dix kilomètres à l'est de Mézières, répondit placidement Fontenoy.

— Et tu es maire, au moins, de ce joli patelin ?

— Non, mon ami ; ni maire, ni adjoint, ni conseiller municipal : mes malades, ma femme et mes enfants suffisent à m'occuper.

Perruchet-Vilain hésitait à continuer « d'acheter le bonhomme ». Sans qu'il sût pourquoi, ce gros garçon le gênait, avec son large corps dans ses vêtements mal taillés, son regard vif derrière sa barbe épaisse, et son assurance tranquille ; et puis, une femme et des enfants, à cet âge-là !

Du reste, Fontenoy ne semblait plus s'adresser à Perruchet ; il parlait à voix haute, mais il n'était pas douteux que ce fût seulement pour Bargenac et pour Mélié. Il expliquait les mo-

tifs de son installation à la campagne : besoin d'économie, désir de ne pas contrarier son père, désir, aussi, de se marier jeune.

— Toi qui travaillais tant, dit Bargenac, nous croyions que tu « ferais l'agrégation »?

— Eh! oui! Et me voilà à Pont-Terrot ; non que je le regrette, ajouta-t-il vivement et avec une joyeuse franchise. Dame, ce n'est pas votre vie ; mais je suis heureux, très heureux ; il faudra venir me voir, vous me ferez si grand plaisir...

La phrase était dite aux trois jeunes gens, mais sans que le médecin regardât l'avocat.

— Je suis désolé de vous quitter, ajouta Fontenoy en consultant sa montre ; j'ai mon train à prendre : demain matin, je dois être là-bas. Et à bientôt : je vous attendrai...

— Ce brave Fontenoy ! dit Bargenac quand le provincial se fut éloigné.

— Oui, un brave garçon, concéda Perruchet ; une triste situation qu'il a choisie... Mais nous ne parlons pas de toi ; toi, tu écris ? J'ai vu ton nom dans une Revue. Que fabriques-tu ? Des vers ?

— Des vers, oui.

— Ah! des vers ! Parfait ! Comme je suis content de vous retrouver, mes vieux amis! Et maintenant, je ne vous lâche plus ! J'irai vous

serrer la main... quand j'aurai un moment, acheva-t-il d'un air accablé.

— Tu es si occupé ?... Je ne te demanderai donc pas si ce Me Perruchet-Vilain dont le nom emplit les feuilles ne fait qu'un avec notre ancien camarade Perruchet ; j'en avais douté, ne te connaissant pas ce second nom de Vilain...

— Noblesse républicaine, affirma l'autre d'une voix grave : le nom d'un grand-oncle maternel, jadis conseiller général très coté dans le pays. Alors, je me suis décidé.... ça se fait beaucoup ; le trait d'union remplace la particule. Et puis, Perruchet-Vilain... Perruchet-Vilain.... ça sonne mieux ?

— Infiniment.....

— C'est comme la tête ; il faut se faire une tête : je n'ai pas hésité.

Et le malheureux, délivré de la présence hostile de Fontenoy, exhibait complaisamment la nudité simiesque de son visage ; elle livrait la vulgarité des lignes, les mâchoires brutales, le nez, au-dessus des lèvres découvertes, canaillement relevé, les yeux fourbes et insolents. Lui n'avait pas la chance, précieuse à certains de ses confrères, d'être pris dans la rue pour tel acteur célèbre : les personnes qui le rencontraient ne doutaient point qu'elles eus-

sent croisé, simplement, un valet de chambre.

Cependant, il s'épanouissait.

Bargenac et Mélié ignoraient si leur camarade parlait sérieusement ou s'il plaisantait. Le sculpteur dit :

— Et, mis à part ces avantages, comment es-tu arrivé ? Car, tu es arrivé, mon cher Perruchet, c'est incontestable.

— Je me suis débrouillé, dit modestement l'avocat.

— Mais encore ?

— Je me suis débrouillé... Les premières années de Palais ont été un peu dures ; j'ai eu un tas d'ennuis ; oh ! rien de grave : des blâmes, une suspension d'un mois à cause d'un bâtonnier que je repincerai... Mais je m'en suis tiré ; et j'entrai chez Mournat.

— Le Mournat qui était là ce soir ?

— Lui-même, le seul, l'unique, parbleu ! Mournat, l'ancien député, qui roule en ce moment vers le logis de sa folle maîtresse ! Car c'est un vieux polisson. Et un malin, surtout, qui a une très forte situation (il prononçait « situâchion », semblant, chaque fois qu'il disait ce mot, près de s'incliner respectueusement). Battu aux dernières élections, Mournat remontera sur sa bête ; je ne suis pas inquiet.

— Et comment es-tu devenu l'ami de ce monsieur ?

Perruchet-Vilain hésita :

— Ça... je me suis débrouillé. Nous sommes au mieux : je connais la plupart de ses mauvais coups.

— Félicitations...

— Sincères condoléances...

— Riez, riez, mes petits amis, dit-il, très rouge ; mais j'ai une situation, en attendant. Je vous admire, tous les deux ; vous êtes là, à faire la petite bouche, parce que j'ai trouvé le moyen de mettre, au service d'un homme habile, mon habileté. Ça ne vous va pas : si j'ai bien compris, vous trimez depuis dix ans, l'un comme l'autre, pour gagner plus de gloire que d'argent ; moi, à parler franc, je n'ai jamais rien fichu, et je marche sur quinze mille par an...

Il y eut un silence ; après quoi le ton de Perruchet-Vilain se radoucit :

— Ce que je vous en dis, continua-t-il, c'est parce que je vous aime beaucoup et que j'apprécie votre talent ; je regrette que vous ne vous débrouilliez pas ; je vous regardais, tout à l'heure : pensez-vous avoir « fait » une soirée utile ? Vous bavardiez dans votre coin, comme de bons enfants...

— Nous ne nous sommes pas ennuyés ; au-

tant vaut discuter des questions intéressantes que d'entendre des sornettes.

— Mais oui, mais oui... Seulement ce n'est pas de cela qu'il s'agit : ou si vous êtes venus au banquet des anciens élèves de la boîte pour le sentiment... alors... Voyons, il fallait me demander de vous présenter à Mournat, il a la main longue ; ou au Général, il aurait pu vous inviter à ses réceptions ; ou à Sameron, le directeur de la *Loyauté*... Est-ce que je sais, moi !

— Oh ! oui, toi, tu sais !

— Mais vous, vous ne savez pas du tout ; c'est grand dommage !

Et en se levant, — le dernier des trois, — il ajouta :

— Allons ! Quand se revoit-on ? Il ne faut plus rester ainsi des années sans se revoir ! Et puis, croyez-moi, débrouillez-vous ! Il y a devant chacun de vous une admirable situation ; vous verrez, je vous aiderai...

II

Le sculpteur et le poète, restés seuls, avaient atteint la calme rue de l'Odéon quand Bargenac rompit le silence :

— Il est épatant, Perruchet, prononça-t-il.

— Épatant! avoua Mélié.

— Il ne s'est pas donné grand mal pour arriver plus loin que nous. Et nous, en avons-nous perdu des heures de travail? Car je dis qu'elles sont perdues. Toi, tu as fait des statues, et moi, des vers : tu as eu la chance (car tu as eu de la chance) d'acquérir une certaine notoriété sans, à vrai dire, gagner beaucoup d'argent ; moi, je n'ai rien gagné du tout. Sommes-nous assez naïfs! Et j'ai vingt-neuf ans, et tu en as trente! Veux-tu connaître ma vraie pensée, François ? Eh bien! nous n'arriverons jamais à rien ! Le succès n'est pas pour nous : il est pour ces gens-là!

— Ces gens-là... Comme tu les méprises !

— Je ne les méprise pas, je les admire : nous produisons sans récolter ; eux récoltent sans produire. Juge qui a raison.

— Je ne sais pas qui a raison, je sais seule-

ment que le génie de l'intrigue n'est pas nôtre, ni celui, si moderne, de la réclame; est-ce un bien, est-ce un mal?

— C'est évidemment une source d'infériorité, une source intarissable...

— Oui, fit Mélié, dans les conditions où nous vivons ; mais n'est-ce pas de cette vie même que découle l'infériorité? Voyons, tu ne nieras pas, toi, Bargenac, qu'il y a autre chose, qu'il y a de belles choses... C'est en elles qu'il faudrait avoir le courage de vivre, *uniquement.* Il y a l'art, d'abord.

— Oui, il y a l'art.

— Et puis, il y a l'amour...

François Mélié avait attendu quelques secondes ; il s'était arrêté, les bras croisés, et regardait son ami. Mais le joli visage du Méridional, aux lèvres un peu épaisses et volontiers souriantes dans la fine barbe noire taillée en pointe, demeurait grave.

— Continue, François, dit-il simplement ; je ne me moquerai pas de toi.

— L'art et l'amour, ne serait-ce pas assez grand pour y enfermer une vie ?

— Qui n'a ainsi parlé un soir? Et qui, pour une pauvre ambition à demi réalisée, pour la plus mesquine satisfaction, pour un mot banal d'éloges a reculé, le lendemain, devant les ges-

tes avilissants et les humiliations journalières ?

Ils suivaient la rue de Médicis, le long de la grille du Luxembourg ; ils marchaient jusqu'au boulevard Saint-Michel, puis revenaient vers l'Odéon, limitant leur promenade, par une entente tacite, à cette zone paisible ; un omnibus, gagnant la remise, passa vide et bruyant au trot des chevaux soudain allègres. Et de l'autre côté, derrière la haute grille, le jardin offrait de mystérieuses profondeurs d'ombre ; on ne distinguait pas le bronze des statues, mais la blancheur des socles tachait la nuit ; la muraille dressée de la fontaine surprenait ; à un moment, les silhouettes de trois soldats de garde, dont l'un portait une lanterne, longèrent un chemin de ronde ; et du jardin noir, qui paraissait sans bornes, venait non un parfum, mais une fraîcheur presque champêtre.

Les deux hommes s'écoutaient parler ; dans la demi-retraite où les enfermaient leur délicatesse et leur inaptitude à se produire, le verbiage de Perruchet les avait troublés, et maintenant, sous cette ombre silencieuse retrouvée, à vingt pas du boulevard grossier, ils épuisaient une heure rare. Des paroles intimes montèrent aux lèvres de Mélié. Sans qu'il le spécifiât, c'était bien certain qu'elles naissaient du charme nocturne, qu'elles n'auraient pas été

dites en plein jour, et que rien ne resterait d'elles qu'un souvenir discret.

— Cette vie supérieure, prononça-t-il en espaçant les mots comme s'il eût hésité à livrer chacun d'eux, j'en ai possédé une admirable image.

Ils allaient d'un pas plus lent, s'arrêtant parfois ensemble, leurs mouvements accordés comme leurs pensées.

— Tu n'ignores point, reprit Mélié, que je reviens d'Italie ; le mois dernier, à Milan, nous visitâmes, une amie et moi, le toit et la flèche du Dôme. Tu as vu des photographies de cette cathédrale ; elles ne m'avaient pas séduit et elles ne sont guère séduisantes : souvent, ce n'est pas beau. Mais là, j'ai marché, au-dessus de la ville, dans une contrée merveilleuse, parmi un peuple de statues : cent tourelles s'érigent, sommées d'hommes et de femmes, flanquées aux quatre angles de niches dont aucune n'est vide, et, entre elles, se dressent des statues, se blottissent des statuettes : partout, jusqu'aux endroits secrets, la profusion des ornements est telle qu'elle évoque, invinciblement, l'idée d'une forêt sculptée, d'un parterre infiniment fleuri. Devant cette richesse inouïe et ce splendide excès de décoration, devant surtout, cette foule de silhouettes humai-

nes, mon amie s'est attendrie ; une pensée religieuse l'a émue ; elle demeurait immobile, écoutait la voix de tous ces corps de marbre en prière.

Moi, j'étais ému différemment ; le sens mystique des figures ne me touchait pas ; la beauté individuelle de chacune était douteuse : mais l'innombrable production de mon art m'éblouissait : des figures, des figures, des figures... elles étaient partout, je ne voyais qu'elles, je sentais l'effort multiple et inlassable de ceux qui avaient fait cela... Le guide venait de s'éloigner avec un Anglais : et vraiment, pendant cet instant, au milieu de cette éclosion de marbre où vivait seule une amie chère, j'ai cru qu'il n'y avait qu'eux au monde : l'art et l'amour... En bas, ceinturée par la verte campagne, la ville entassait des maisons et des palais ; au pied même du Dôme, autour de la statue de Victor-Emmanuel, les tramways, à leur point central, menaient une ronde ridicule, et la place ressemblait à un jeu de petits chevaux...

Ce qui n'empêche, ajouta François sur un ton faussement léger, que, descendus, un quart d'heure plus tard, nous avons été très contents de nous servir d'un de ces tramways ; nous ne les trouvions plus ridicules.

— Eh oui, mon pauvre vieux, nous en som-

mes tous là : de belles aspirations, — et des habitudes, et des ambitions, et des besoins ; les timides le savent, attendent et ne voient rien venir ; les autres se dérangent, intriguent, « se débrouillent »... comme dit Perruchet. Il ne faudra pas le négliger, ce garçon, il est de bon conseil...

— Mais de mauvaises mœurs.

— Peuh ! fit le Méridional en souriant, il faut quelquefois descendre pour prendre le tramway....

— Ah ! nous recauserons de tout cela, j'irai te voir bientôt....

François Mélié, qui habitait rue Gay-Lussac, traversa la place. A cause de l'intime impression qu'il avait livrée à son ami, il le jugeait ce soir, digne de toute confiance. Un lourd train de denrées annonçant l'heure tardive roulait vers les Halles ; le sculpteur se hâta derrière un « employé du gaz » qui, obstinément, toujours courant, faisait la nuit sur son passage.

III

A seize ans, François Mélié avait quitté le lycée de Vannes et reçu l'enseignement parisien. Comme il était « le premier de sa classe », il *devait* se préparer au concours pour l'École Polytechnique. Ainsi en avait décidé le commandant Mélié, son père; François ne laissait point à Vannes de précieux souvenirs. Resté jeune orphelin d'une mère délicate et tendre, il avait grandi, enfant fâcheux, auprès d'un père vite consolé. Au vrai, l'officier retraité envoyait son fils au collège Saint-Jacques surtout parce que l'adolescent gênait les amours du commandant et de sa servante.

M. Mélié ne jugea point utile de se déplacer pour conduire François à Paris : Lorémy l'accueillerait ; Lorémy le « ferait sortir » ; depuis qu'il était question du voyage, on ne parlait plus que de Lorémy. Le guerrier citait à chaque instant le nom célèbre de son ancien camarade, comme si, par la seule force de l'amitié, il eût dû recevoir de cette célébrité un lustre personnel. Car il était vrai que le sculp-

teur Lorémy consentait « à servir de correspondant » à François.

Dès l'abord, le vieil artiste pensait s'acquitter de la tâche à bon compte ; glorieux, riche et misanthrope depuis son veuvage — différant par là de M. Mélié, — il ne croyait pas que le collégien pût se plaire longtemps auprès de lui ; sa table offerte le dimanche serait seule, sans doute, à les réunir. Il se détrompa bientôt : il s'intéressa vite à cet enfant blond, doux et timide comme une fille, et si ingénûment curieux des choses de l'art. François naissait à une vie nouvelle. Certes, l'appartement du boulevard de Courcelles était sévère, mais le jeune homme avait aimé tout de suite ce vieillard, maître de la fortune et de la notoriété, qui travaillait simplement, loin des intrigues et des succès faciles. L'œuvre hautaine et mystérieuse lentement née de caresses savantes, François l'approchait avec une âme pieuse ; il consacrait au sanctuaire qu'était pour lui l'atelier toutes ses heures de liberté, et il ne se fatiguait pas d'entendre le sculpteur, d'une voix basse et grave, avec des gestes précis de parfait ouvrier, l'initier à la beauté.

Si bien qu'après deux sombres années livrées aux études mathématiques, François déclara nettement sa volonté de n'être plus que l'élève

de Lorémy; le père se fâcha, déplora que son fils fût « un bon à rien, un crétin », mais sur le conseil énergique du sculpteur dont la foi en l'avenir flattait cependant l'orgueil de l'ancien officier, le changement de carrière fut décidé.

Le jeune Mélié commença son apprentissage; les études initiales l'absorbèrent entièrement : mais il ne connut ses vraies joies qu'au retour de la caserne : d'esprit plus mûr, il entrait davantage dans l'intimité du vieux Maître, fort solitaire après le mariage de sa fille unique. François n'avait vu Pauline Lorémy qu'à de rares occasions; élevée dans un couvent de la banlieue, elle avait continué d'y résider, son instruction terminée, par tendresse pour des religieuses et des compagnes, par tendresse aussi pour cette vie paisible dont elle sentait profondément la douceur. Elle n'était venue habiter avec son père qu'à l'époque où François partait pour le régiment.

Ce furent de belles années. Le vieux Lorémy, qui haïssait autant les bohêmes que les snobs, adoptait cet enfant sincère. Il lui donna son enseignement le plus attentif, il organisa la fortune des premiers essais; il lui ouvrit si largement les portes de sa maison que le jeune

homme se trempa à cette inestimable et introuvable source : l'amitié d'un Maître.

Certes, ils furent privilégiés, ces débuts : aux mauvaises heures de l'ébauche, quand la pensée ne descend pas aux doigts et que la matière se défend, et qu'il semble puéril de continuer l'œuvre, Mélié entendit toujours une voix *qu'il devait croire,* qui lui disait : « Ce n'est pas mal ; corrige ceci ; c'est déjà mieux ; travaille. » L'œuvre achevée, elle était jugée d'un sourire que ne durcissait aucune jalousie et que la lâche ironie ne déshonorait point ; il ignora les paroles banales, les promesses qu'on ne réalise pas, la molle poignée de main des maîtres réputés « accueillants » parce que ceux-là daignent habiller de politesse leur souveraine indifférence. Lorémy régla comme siens les intérêts de son élève, et l'on put se montrer un jeune artiste parvenu au succès sans avoir été exploité.

A la mort du commandant, François, résolu à ne point disputer à la servante les quelques biens mobiliers qu'elle dissimulait, gagnait par son travail l'argent nécessaire à ses besoins. Ceux-ci étaient d'ailleurs très limités : le sculpteur vivait modestement, occupait, au cinquième, un petit appartement que le concierge entretenait avec une sollicitude intermittente.

Pauline, dès les premières années de son mariage, était venue passer quelques semaines d'hiver à Paris. Peu à peu, ses voyages se firent plus fréquents et ses séjours plus longs : on l'avait mariée à un gentilhomme poitevin, M. de Pommeré, qui vivait sur ses terres ; l'existence campagnarde n'eût point effrayé la Parisienne sérieuse, grandie dans le calme du couvent et la sévérité de la maison paternelle ; mais où elle cherchait la paix des champs, elle trouva l'agitation de hobereaux besogneux empressés à ranimer, par mille expédients, le luxe évanoui de leurs chasses et de leurs réceptions. Car, à Pommeré et aux environs, « on recevait » beaucoup, et, tous les jours, on chassait : quelques amis assemblés, on déjeunait largement ; puis, quand on conservait assez de lucidité, on poursuivait le massacre durant l'après-midi — jusqu'au soir, où l'on rentrait fourbu, puant la bête et le vin, dans la seule hâte de manger encore une bonne fois avant d'aller dormir. Ce n'était là que distractions ordinaires ; mais il y avait les grandes fêtes, les chasses à courre où se conviaient ces messieurs. Alors, sous l'habit rouge, la joie éclatait : toute la cruauté, toute la bêtise, toute la vanité humaines galopaient à travers la campagne, derrière les chiens ; si l'on s'occupait de forcer la bête, il importait surtout de faire

parader l'équipage, nourri bien chichement à cause des revenus insuffisants.

Et il fallait aussi briller soi-même auprès des dames qui suivaient, à cheval ou en voiture. Ce fut la plus grande souffrance de Pauline : les premières illusions tombées, elle eût supporté l'absence quasi quotidienne de son mari, et que, si le mauvais temps le contraignait à rester à Pommeré, il s'inquiétât davantage de sa meute que de sa femme. Mais tenir un rôle dans une telle pièce, se laisser approcher par ces gens, les recevoir à sa table, tolérer, le soir, leur vineuse galanterie habituée à de plus chauds accueils, exigeait une force qu'elle n'eut pas. C'est alors que Pauline prit l'habitude, quand vint la saison des chasses — car en été la vie campagnarde s'endormait — d'aller chez son père ; le sire de Pommeré, dont la pratique de la vénerie n'affinait point le caractère, regimba, tout d'abord, assez grossièrement. Et une année, Pauline déclara qu'elle passerait l'hiver à Paris ; le gentilhomme poitevin y consentit : somme toute, qu'y perdait-il ? La saison devait être particulièrement chargée, il dressait de nouveaux chiens et savait, dans le voisinage, où contenter facilement ses désirs ; d'autre part, il était assuré de l'honnêteté de sa femme.

Au mois de novembre, Mme de Pommeré vint s'installer au boulevard de Courcelles.

François Mélié se réjouit de l'événement; le temps était loin où il regardait, entre son Maître et lui, Pauline comme une intruse. A chacun des voyages de cette jeune femme droite et bonne, si simplement jolie et dépourvue de toute prétention, il avait bien compris qu'il l'aimait plus profondément. Il posséda tout de suite un sentiment assez grave pour ne pas le divulguer; et elle était trop vraiment honnête pour s'effaroucher des visites constantes de cet élève préféré.

Lorémy ne voyait pas le dangereux rapprochement. Il souffrait beaucoup parce qu'il vieillissait : de toute son énergie, il regrettait son talent qui lui échappait, et, aussi — lui qu'on n'avait point vu parmi les quémandeurs — ceux des succès enviés qu'il n'avait pas connus. Ses pensées ne dépassaient plus sa souffrance.

Ainsi François vivait dans une atmosphère énervante pour lui seul. Pauline tenait tout son cœur; elle lui apparaissait charmante comme une femme de Paris, sérieuse comme une femme de son pays; il rencontrait en elle des coins d'âme qui étaient siens : mas il ne lui révélait pas ces trop intimes similitudes, par peur de l'effrayer; il travaillait avec goût, sans passion,

toutefois, malgré les conseils enfiévrés du vieux créateur impuissant.

Un peu de la vénération qu'il portait à son Maître environnait la jeune femme. Il l'accompagnait aux expositions et aux concerts. Le vieillard ne sortant plus, elle acceptait que François partageât ses promenades comme il faisait au temps où Lorémy marchait entre eux. Elle pouvait être libre parce qu'elle était évidemment sans coquetterie; sa grâce fraternelle dissipait tout malaise. Un soir, grisé encore d'une musique trop tendre, et comme ils suivaient les quais en revenant d'un concert, Mélié, osa parler vaguement de souffrance, de solitude, d'espoir de bonheur. Elle le regarda droit dans les yeux, et, de la voix ferme d'un homme qui arrête une mauvaise confidence :

— Taisez-vous donc, fit-elle. Pourquoi me racontez-vous cela ? Vous savez bien que ce n'est pas mon affaire.

Elle n'ajouta rien ; l'instant d'après elle était douce, et souriait ; mais Mélié devina le danger que sa chère camaraderie venait de courir : il fut prudent, accepta de demeurer dans l'intimité discrète de Pauline. Et puis il ne raisonnait guère ; il recevait, au jour le jour, un bonheur incomplet mais réel, affranchi de tous les

nuages équivoques dont l'eût obscurci une force morale moins sûre d'elle-même que ne l'était celle de Mme de Pommeré.

Quand mourut le vieux Lorémy, François n'avait pas troublé davantage le repos de la jeune femme.

Après les obsèques, elle suivit son mari à la campagne. François la laissa partir, osant seulement, parmi les funèbres difficultés où elle se débattait, lui montrer cent fois un dévouement naïf, et lui répéter, avec une trop sincère émotion, qu'il gardait un souvenir filial au Maître disparu.

M. de Pommeré se tua quelques mois après, en versant dans le fossé de la route l'automobile qu'il conduisait, un soir de grande chasse, étant ivre.

Sa veuve quitta définitivement le Poitou pour habiter à Paris. Mélié ne sut pas dissimuler sa joie ; il n'eut pas à prononcer de phrases sacramentelles, ni à découvrir un sentiment que le plein jour eût blessé, depuis ce long temps qu'il dormait en lui ; mais un si beau rayonnement le transfigurait, il y avait dans ses moindres gestes une si heureuse douceur, qu'à la fin de sa première visite, et comme il allait partir, Pauline lui dit simplement en lui donnant la main :

— Et moi aussi, je vous aime bien, monsieur Mélié ; je suis contente que vous veniez me voir.... mais il ne faut pas être nerveux...

— Ah ! laissez-moi... laissez-moi vous dire...

— Ne me dites rien ; j'ai beaucoup de choses à oublier ; elles s'effacent une à une, petit à petit. Plus tard, dans quelques mois, quand je serai tout à fait Pauline Lorémy, nous causerons mieux. Ne disons pas trop de choses, tant que nous ne pouvons pas les dire toutes...

L'année fut mélancolique. Malgré la précaution de cette charmante sagesse, François parlait librement de son amour plus exigeant maintenant qu'il avait conquis le droit à la lumière. Les patiences de jadis étaient épuisées ; qu'attendait-elle, si elle ne refusait pas de devenir sa femme ? Ah ! que du moins elle s'engageât et dît un oui formel ; alors, il s'apaiserait... Qu'attendait-elle ? Il croyait pourtant qu'il avait gagné un peu de sympathie ; alors, quoi ? Qu'attendait-elle ?

Pauline écoutait ces doléances dans un grand calme affectueux et point coquet. L'heure n'était pas venue ; le devoir sans larmes qu'elle respectait se prolongeait au delà du jour de stricte liberté ; elle n'avait point encore à disposer d'elle-même.

En août, elle décida qu'elle passerait quel-

ques semaines au bord du lac de Côme. Et François l'avait rejointe à Bellagio.

Ce fut à son retour d'Italie que, l'âme encombrée de tant d'images heureuses qui étaient des promesses autant que des souvenirs, il ne put s'empêcher de dévoiler à son ami, en une heure intime, la chaste beauté de l'une d'elles.

IV

Elles étaient, ces images, comme les chefs-d'œuvre d'un musée dont il ne sortait jamais, sans cesse recommençant la visite attentive, marchant à pas lents, s'arrêtant toujours aux mêmes figures préférées pour les voir sous leur jour favorable, et découvrir, à chaque passage, de plus fortes raisons de les chérir.

Ce matin, dans la fraîcheur brumeuse d'octobre, Mélié traverse le jardin du Luxembourg. Il se hâte vers son atelier, heureux de sentir peu à peu, à chaque secousse du pas, ses membres s'échauffer. Dans la morne grisaille, les terrasses défeuillées ont, avec leurs marbres trop visibles, un air de nécropole. Des ombres filent, ratatinées sous un petit flocon de buée. L'allée de l'Observatoire est presque déserte : seuls, au bord d'une pelouse, quelques enfants pauvres jouent avec la terre froide; il y a aussi, sur un banc, un couple tenace d'amoureux. Et là-haut, le soleil est un disque sanglant, un bijou sobre merveilleusement assorti au gris perle du ciel d'automne.

— Ou, observe le sculpteur, il ressemble tout bêtement à un gros pain à cacheter...

François Mélié a le cœur gonflé d'une joie bien saine et bien certaine.

En marchant, les mains aux poches, la droite serrant nerveusement la poignée de sa canne renversée, il parle et rit, à tel point qu'un jeune garçon boucher le considère longuement, se retourne et s'esclaffe.

Dans le cadre de teinte neutre, plus facilement encore que de coutume, Mélié revoit d'impérissables tableaux.

Sous le soleil flambant clair dans un ciel bleu foncé, le petit vapeur a quitté, à midi, le bassin de Côme ; il a longé la rive occidentale du lac : Cernobbio, Tremezzo, Cadenabbia... des noms harmonieux, dans une bouche italienne, chantaient quelque part, et le bateau docile, à chaque fois, courait vers la rive comme un doux animal vers la caresse d'une belle main. Et, sur l'autre rive, les blanches maisons groupées autour du campanile dégringolaient jusqu'au lac, et leur reflet, dans l'eau, était si net, qu'on distinguait à peine où finissait la réalité pour que l'illusion commençât.

Bellagio ! la prochaine station serait Bellagio... le bateau change de direction et se dirige

à l'Orient, vers l'idyllique bout du monde, la pointe verte et blanche qui s'affine au milieu du lac.

Et Mélié tremble parce que c'est dans ce village que, la veille, Pauline lisait une dépêche : « Serai demain près de vous. » Comment a-t-elle accepté la décision de son ami ? Sa pudeur soupçonneuse n'a-t-elle pas souffert ? Mais son intelligence bonne et si vraiment cordiale n'a-t-elle pas compris aussi que l'amour de François étouffait, qu'il n'en pouvait plus, qu'il haletait et qu'il avait besoin de respirer, enfin, un peu de sa présence ? A cet instant, pendant que se rapprochent, à chaque tour de roue, les maisons de Bellagio, Mélié a tremblé d'une émotion qu'il se rappelle exactement — faite de la honte d'une conduite incorrecte, du sentiment de l'irréparable accompli, et d'angoisse, surtout... Si vraiment il l'avait blessée ? ou si elle ne le recevait que poliment... ? Oh ! la terreur de la froide politesse, comme une seconde elle glaça son cœur ! Là-bas, sur le petit port, près du débarcadère, des femmes attendent ; on aperçoit les couleurs claires des ombrelles ; la distance diminue ; le bateau, avant l'arrêt, glisse dans le calme subit de la machine immobile. François n'ose pas encore regarder le quai, où l'on peut distinguer les visages : il craint trop

de ne pas rencontrer celui qu'il souhaite, ou de trouver les chers yeux devenus hostiles. Et, c'est l'effort bref de la vapeur renversée, l'arrêt trépidant...

Mélié regarde: elle est debout, sur les dalles, qui l'attend ; elle ne sourit pas. Mais une immense joie pénètre François Mélié, parce que, lui qui sait son âme, avant qu'ils se fussent rien dit, il a vu ses yeux heureux.

Elle a été simple et fraternelle, et, point surprise du voyage imprévu. Lui a reconnu tout d'abord une bonté si charmante en ne parlant pas d'amour. Et une grande tendresse les enveloppait déjà.

Le sculpteur, en suivant maintenant le boulevard Montparnasse, contemple des images immuablement fixées, insignifiantes d'apparence, mais précieuses pour son esprit, à cause d'un son, d'une attitude, d'un geste qui y demeurent révélés :

Une après-midi très pure, des hauts jardins Serbelloni : à leurs pieds, les deux moitiés du lac que divise, en s'élargissant jusqu'à la lointaine campagne, la langue de terre couverte de sombres oliviers. Le soleil étant près de se coucher, elle forme écran, et, vers la droite,

dans la direction de Côme, la nappe d'eau plus vaste, en pleine lumière, brille et chatoie, et rit de toute la joie énorme du soleil, tandis que là-bas, vers Lecco, de l'autre côté de ces arbres, les eaux jumelles sont déjà tristes de toute la lumière retirée.

La jeune femme est debout, son visage grave sous les bandeaux légers se détache nettement du fond unicolore des branches de lauriers et de palmiers-nains ; les ailes de son nez droit et fin frémissent un instant, et ses yeux calmes suivent ce drame de l'ombre de la lumière. C'est alors qu'elle a dit :

— Je n'ai jamais rien vu de si beau.

Un matin, au bord du lac, près du ponton des bateaux à vapeur. Des touristes se sont arrêtés, suivent des yeux la course rapide d'un canot automobile : presque toute la coque frêle disparaît dans la houle, et l'avant, seul émergeant, semble la tête d'un monstre dont le souffle, pendant qu'il nage, soulève ce bouillonnement. Mais Pauline regarde un gamin de dix ans qui tente, au moyen d'une seule rame fixée à l'arrière, de manœuvrer une barque trop lourde ; et elle s'intéresse si naïvement qu'elle mime les contorsions du bonhomme, les traits crispés comme par l'effort, avec une moue de

dédain pour le piteux résultat ; à un moment, elle crie de tout son cœur : « Hardi ! mon petit gars ! » au grand étonnement des badauds. Un pêcheur, assis là, lui sourit, et comme, par la tension du gamin arc-bouté, crevant de dépit, la barque s'éloigne, elle applaudit, toute fière de son succès, dans un joli mouvement de plaisir enfantin et sincère.

Il lui est indifférent qu'on l'observe, mais quand elle découvre la présence de François, elle rougit subitement.

L'hostilité de leurs commensaux les rapprochait. Ces êtres rompus aux exigences sociales, pliés aux obligations ordinaires, semblaient profiter de quelques semaines de voyage pour redresser l'égoïsme atavique ; il s'affirmait placidement, chaque geste signifiant que l'homme ignorait son semblable, ou qu'il ne le connaissait que pour se méfier de lui, et le dominer par quelque avantage. La froideur des Anglais, la grossièreté pratique des Allemands affectaient des airs de provocation ; et parce que leurs paroles demeuraient incompréhensibles, elles paraissaient doublées de moqueries. Cette solitude faite autour des jeunes gens les rapprochait sans cesse, et, presque à leur insu, ils devenaient tout l'un pour l'autre.

Des multiples soirs, Mélié garde presque un même souvenir : il se rappelle les dîners au crépuscule, où le petit maître d'hôtel obséquieux leur servait des poissons du lac et du vin d'Asti mousseux au goût de rose ; et les promenades, ensuite, et ses mots d'amour qu'elle écoutait patiemment. Mais il revoit, en tableau, « le soir de Menaggio » : Ils ont fui l'hôtel encombré de touristes et de musiques, longé le minuscule port, dépassé la gare du tramway de Luino ; la route monte entre les collines et le lac qu'on devine à gauche, dans un grand creux ; il y a, à quelque cent mètres, en contre-bas du chemin, deux ou trois maisons encore éclairées qui tachent l'ombre ; il en vient des bruits de voix et les sons haletants d'un accordéon.

— N'allons pas plus loin, conseille Mélié ; il est tard et tout cela n'a pas trop bon air.

Déjà il s'est assis sur les pierres du parapet ; mais elle affirme :

— Ah ! je n'ai pas peur, moi !

Et seule, elle continue, en riant. Mélié sait que le danger est illusoire. Elle marche depuis une minute ; tout à coup, un cri : « François ! » et elle est près de lui, dans ses bras et réfugiée en lui :

— Oh ! que j'ai eu peur ! que j'ai eu peur ! il

y avait un homme arrêté...je l'ai vu, à deux pas, au bord de la route...

Il la rassure, il la caresse, et elle laisse sa tète contre la poitrine de son ami ; elle, si pudique et si uniquement camarade, il a suffi qu'un petit danger, inopinément, la menaçât, pour que le besoin de se blottir la jetât, toute palpitante, contre l'homme qu'elle avait dès longtemps accepté, et pour que jaillît de ses lèvres le nom qu'elle ne disait jamais : « François ! » Elle est restée appuyée sur lui jusqu'à l'hôtel, et elle lui a donné sa bouche ; et Mélié, rentré dans sa chambre solitaire, a pensé, devant le lac enveloppé, pour la nuit, dans la brume, qu'il n'était pas difficile de trouver le bonheur.

Deux jours elle lui permit la joie des baisers. Elle n'eut pas à refuser de devenir sa maîtresse : la volupté des lèvres offertes était entière et satisfaisante. Une telle douceur anéantissait Mélié quand il goûtait les caresses premières de cette femme toujours désirée, qu'il eût cru saccager son bonheur en souhaitant un immédiat abandon. Deux jours, ils revirent la flore enchantée des jardins, la lumière sur l'eau calme, le soleil se couchant derrière les sommets, et les soirs d'étoiles, au bord du lac encore ému de reflets miraculeux, parmi les voix

mêlées des cloches des lointains campaniles, longtemps tintant, par la ruse de l'écho, même aux flancs nus de la montagne.

Puis, le troisième matin, Pauline interrogea François avec sa grâce paisible :

— Mon ami, me direz-vous que nous devons vivre ici, l'un auprès de l'autre, maintenant... ?

Que pouvait-il répondre ? Il sentait, contre son désir, qu'elle avait raison. Et il comprenait surtout qu'elle était une de ces femmes qui donnent un peu plus de leur âme pour chaque pudeur sauvegardée. On décida que Mélié partirait le lendemain ; Pauline séjournerait quelques semaines à Venise après qu'elle l'aurait accompagné jusqu'à Milan.

Ils y eurent encore des instants inoubliables, et trouvèrent leur plus noble joie dans l'heure qu'ils vécurent au-dessus de la ville, sur la coupole du Dôme, parmi la foule de marbre.

Puis Pauline a conduit le sculpteur au « Rapide de Paris ». Et dans la banalité de la gare cosmopolite, sous l'énervement du sifflet cruel des locomotives, leur cœur s'est déchiré. Tant de belle joie neuve qu'ils laissaient là ! Pauline ne cache pas qu'elle pleure : blottie, comme « au soir de Menaggio », contre la poitrine de François, elle lui répète doucement cette phrase

où tient une tendresse qu'effarouchent certains mots :

— Je veux que vous soyez heureux, vous savez, je veux que vous soyez heureux...

Mélié a souffert de cette séparation qu'il juge assez héroïque, mais il l'a subie comme étant la condition d'un bonheur définitif, et il ne pense plus qu'à se réjouir de ce bonheur prochain : sa femme... Pauline va revenir et elle sera sa femme... car c'est sûr... si leur délicate volupté a épargné les formules, qu'il est doux de savoir qu'elle l'aime !...

Elle sera sa femme : Une grande joie d'abord se lève en lui, quand Mélié songe que cet esprit d'ami, intelligent et droit, l'assistera toujours ; et un émoi sensuel l'amollit à le faire chanceler, quand il retrouve le souvenir précis d'une caresse.

V

La rêverie de François se termine dans son atelier. Certes, il n'y est point entré poussé par un désir de travail ; travailler, quand dans trois jours Pauline sera là ! Le poêle chauffe confortablement ; une juste chaleur flotte dans le hangar aménagé, sans aucun luxe, au fond d'une cour de l'avenue du Maine ; des larges baies tombe la clarté brumeuse de ce matin. Le sculpteur se jette sur le divan que sa paresse dissimule dans un angle sombre, et, une cigarette allumée, il s'installe pour ne rien faire ; il attend, il rêve, il est bien.

La voix gémissante d'un orgue de Barbarie combat seule le silence.

— Tiens, se dit Mélié, le Bel Invalide...

C'est un homme d'une trentaine d'années qui, trois fois la semaine, vient tourner son orgue au coin de la rue de Vanves ; il a une jambe coupée, et, pendant des heures, reste debout, appuyé contre un mur, son moignon reposant sur le « pilon » de bois. Gras à cause

de l'inaction, il fut un homme superbe et s'en souvient : l'obésité naissante ne cache pas entièrement la qualité des formes ; la beauté régulière du visage étonnerait, si la moustache et les cheveux, odieusement pommadés, ne divulgaient une prétention crapuleuse et naïve ; et ce Don Juan infirme est absurde et pitoyable. Mélié ne manque jamais de lui remettre deux sous ; il se voit gratifié, pour cette exactitude, d'un des sourires qui sont, ordinairement, réservés aux dames.

Ce matin, le sculpteur entend sans déplaisir la machine geignante ; elle rappelle à son esprit complaisant les innombrables accordéons qui hoquetaient leurs rengaines, là-bas, en Italie, à tous les coins de route...

Mais on marche dans la cour, on s'arrête devant la porte de l'atelier, on frappe...

— Allons bon ! quel raseur... Tiens, Bargenac !

— Eh oui, mon vieux, Bargenac ! Tu ne m'attendais pas si tôt, hein ? Mais moi, tu sais, quand j'ai une idée... Je t'avais dit qu'il fallait revoir Perruchet-Vilain ? Eh bien ! je l'ai revu...

— Et c'était avant-hier le dîner ?... quelle hâte, mon bon ! Et que t'a-t-il dit, le Perruchet ?

— Perruchet-Vilain? il a été parfait... il m'a présenté à Mournat.

— Déjà ?

— Quoi, déjà ? Il est charmant cet homme!

— Et à quel mauvais coup, pour parler comme son honorable secrétaire, t'a-t-il convié ?

— Mais je te le dis, c'est un homme charmant, et qui a de l'influence... énormément de relations dans les lettres...

— Il t'a fait des offres de service ?

— Je le pense, dit Bargenac, qui retenait mal une formidable joie.

— Enfin, voyons, explique-toi; sérieusement, que propose-t-il ?

— D'abord, de collaborer à sa Revue.

— Quelle Revue ?

— Tu sais bien, sa Revue : l'*Apollo*...

— C'est à Mournat, cette saleté? Et tu vas toucher à ça, toi, Bargenac?

— J'en étais sûr, te voilà parti! Une saleté!... Toucher à ça... Eh quoi! C'est une feuille un peu décolletée... Mais nous ne sommes pas des puritains, après tout, nous ne sommes pas des puritains!

Dans l'ardeur de la discussion, il prononçait « puritaingnes », avec un accent méridional

retentissant qu'il parvenait le plus souvent à atténuer.

— Sommes-nous donc des pornographes? dit Mélié.

— Il ne s'agit pas de pornographie! D'ailleurs, le genre décolleté, il n'y a que ça qui se vende ; et c'est d'une belle tenue littéraire, l'*Apollo*... Bref, Mournat désire que j'y mette des vers tous les quinze jours, une petite fantaisie, une petite chronique, ce que je voudrai, pourvu que ce soit léger, un peu leste, dans la note, naturellement.

— Elle est jolie, la note! Je ne te reconnais plus, toi, le poète des *Eaux Mortes*, toi, qui ne souriais point, avant-hier, quand j'osais parler d'une vie toute consacrée à l'art...

— Eh! je n'ai pas besoin de me défendre : tu sais bien que mon art, je l'aime et le respecte autant que quiconque ; seulement, il faut vivre..? La chronique de quinzaine, c'est dix louis trouvés à la fin du mois. Puis, j'ai accepté, moins à cause de l'argent que des relations que je me crée : Mournat, d'abord, auquel je m'attache ; et tant d'autres, mes futurs collaborateurs ; quand ce ne serait que Savonet, eh! eh!

— Savonet, l'écrivain dramatique ? Il est là-dedans?

— Certes; maintenant, il se donne le luxe

de signer des pièces morales ; mais il a encore des intérêts dans la maison ; c'est chez nous qu'il a débuté.

— Chez nous ! Comme tu y vas !

— Eh oui ! Je suis heureux de respirer parmi ces hommes actifs et résolus ; je sens que je suis soutenu, que j'avance, qu'ils me feront arriver. Et j'en ai l'envie, vois-tu, d'arriver. C'est bien mon tour. Ça m'étouffait, depuis quelque temps, le besoin de me développer, le besoin qu'on me connaisse, le besoin de vivre, enfin ! Depuis près de dix ans que je travaille, j'attends toujours. J'attends quoi ? Je restais là ; je me figurais peut-être qu'on allait venir me chercher, qu'un vieillard très puissant, couvert de titres et de décorations se présenterait un beau matin et me dirait : « Mais vous faites de très beaux vers, monsieur Bargenac, quel bonheur qu'un poète tel que vous nous soit né ! Et moi qui vous ignorais... Comment ! vous n'êtes pas déjà riche et célèbre ? Souffrez que justice vous soit rendue : venez avec moi, je vais vous conduire... »

— Lorémy a presque fait cela pour moi...

— Oui, mais moi, je n'ai jamais recueilli, du plus bienveillant des Chers Maîtres, que le plus vain des compliments ; alors, comme je trouve que c'est l'heure de vivre, que je rencontre des

hommes qui peuvent m'obliger et qui sont très gentils... car ils sont très gentils, à commencer par Perruchet-Vilain ; ce brave Perruchet-Vilain ! et, à propos, tu sais qu'il t'aime beaucoup : il m'a dit de toi des choses exquises.

— Bien obligé.

— Il voudrait te pousser ; il serait très content de te rendre service ; il répète que tu ne te remues pas assez.

— Je ne me « débrouille » pas.

— Mais il a raison, tu es ridicule : jadis, Lorémy te secouait, te forçait à sortir, à t'occuper de ton œuvre ; on apprenait ton nom. Et depuis que ce digne homme est mort, tu continues à travailler, mais tu ne bouges plus : les autres bougent, va ; imite-les ; profite de l'occasion : dans l'*Apollo,* nous manquons justement de dessins.

— Ah ça ! je crois que tu te moques de moi ?

— Je me moque si peu de toi que j'ai déjà pensé à ce que tu pourrais nous donner : tu sais, les études que tu as faites pour ta *Petite Baigneuse* ? Il y a là des corps de très jeunes filles, presque d'enfants..... ce serait juste dans la note...

— Non, mais tu deviens fou, je pense !

— Attends, tu vas voir.

Tranquillement, tandis que Mélié, toujours

couché sur le divan, allumait une cigarette, Bargenac choisissait dans un coin l'un des cartons, revenait près du sculpteur, examinait quelques feuilles.

— Tiens, ceci, par exemple : ce serait très bien ; ceci, un peu plus décolleté....

Mélié jeta un regard :

— Un peu plus décolleté? Mais elle est nue !

— Ça ne fait rien.... on pourrait l'arranger.

— Ah ! tais-toi ! Et laisse-moi tranquille...... tiens, je te le dis franchement : tu me révoltes.

— Oh! c'est bon ! C'est bon !... ce que je t'en disais, c'était dans ton intérêt, tu comprends... devenir le collaborateur de Savonet, l'homme de tous les comités pour l'érection de tous les monuments prévus et imprévus, paraît une chance assez rare ? Tu ne le crois pas : A ton aise. Bonsoir.

— Allons, mon petit Bargenac, ne te fâche pas ; est-ce que je sais, moi ! Je ne te dis pas non : nous pourrions voir mes autres dessins...

Ils se séparèrent fort amicalement. Seul, François Mélié se prit à regarder la page qui avait plu à Bargenac : c'était une fine silhouette, au mouvement très pur comme sont ceux des enfants ; et il ignorait lui-même s'il la plaignait d'avoir été insultée, ou s'il cherchait déjà la manière de l'accommoder au goût de ses

nouveaux amis. Le carton fermé, il marchait dans l'atelier : l'heure de vivre.... ah ! certes, pour lui aussi, elle sonnait ; il l'entendait, le jour et la nuit, et, sans cesse, palpitait de l'entendre. Et pour qui donc aurait-elle tinté plus clair et plus haut? Après son enfance studieuse, après sa jeunesse chaste, voilà que s'avançait vers lui, consentante, la femme désirée. L'heure de vivre !... Ah ! qu'elle fût triomphante et totale et embellie de toutes les joies, et célébrée par toutes les jouissances ! Non, vraiment, ce n'était pas l'instant de renoncer au moyen de parvenir, l'instant d'être un « puritaingne » comme disait Bargenac, quand François allait avoir besoin, autour de son bonheur, et d'argent et de renommée, de toutes les choses précieuses que les hommes détiennent, et qu'il voulait prendre à pleines mains pour les offrir à celle qui serait sa femme. L'heure de vivre.... Le sculpteur considérait, le long des murs, les plâtres, les marbres, les maquettes, et, là-bas, sous l'étreinte de son voile, l'œuvre inachevée. Il lui semblait qu'un sentiment nouveau naissait en lui : eux tous, qu'il avait créés dans l'amour, d'un geste généreux, il fallait qu'ils lui rendissent un peu de la vie qu'ils avaient reçue ; eux tous, ceux dont la forme provoquait déjà les louanges fructueuses, ceux qui s'élaboraient

et qui existaient à peine, eux tous, qu'un travail patient faisait beaux et admirés, ah ! qu'ils fussent d'abord des instruments de bonheur, pour la vie plus facile et plus heureuse !

— Ce pauvre Bargenac, conclut François Mélié, comme je l'ai reçu, tout de même !

Et il n'y pensa plus ; il s'efforçait d'imaginer les paroles qui seraient dites, le premier jour qu'il verrait Pauline.

VI

« C'est fini, maintenant... »

Dans le désordre du lit matinal, François recommence, pour la vingtième fois, la lecture de la lettre que le concierge vient de monter : une lettre écrite par Pauline qui devait revenir le lendemain. Et François doute s'il est éveillé, doute s'il comprend encore le sens des mots, quand il se heurte à ces phrases de désolation et d'abandon :

« C'est fini, maintenant...

« Tout ce rêve que vous aviez fait et dont « j'avais accepté une part, toute cette vie qui nous « attendait, de laquelle vous me disiez que, nous « connaissant comme nous nous connaissons, « elle ne pouvait pas ne pas être heureuse ; « même, hélas! la chère camaraderie si néces- « saire que je ne m'imagine pas sans elle, c'est « fini, tout cela. En vain m'attendez-vous à Paris, « mon cher petit : je ne quitterai pas cette Venise « où je vis tristement depuis notre séparation. « Je ne la quitterai pas. Je sais que vous allez « beaucoup souffrir à cause de moi ; je ne vous « demande pas de ne pas souffrir, mais d'accep-

« ter, en une fois, votre souffrance, virilement.
« Ne vous diminuez point par le désespoir, ni
« par l'examen inutile des circonstances, ni —
« ai-je besoin de le dire? — par la stérile jalou-
« sie. Je ne vous reviens pas : c'est donc qu'il
« *faut* renoncer à notre bonheur. Ne cherchez
« ni pourquoi, ni comment. Du reste, cherche-
« riez-vous que vous ne trouveriez pas. Mais
« vous ne chercherez point, simplement parce
« que je vous en prie. »

Mélié restait stupide devant l'énigme douloureuse des mots : il les relisait, machinalement, et il sautait aux premières lignes dès qu'il avait lu, avec la même attention, jusqu'au cher nom de Pauline, qui signait tout cela. Et il recommençait encore. Et quand, les phrases se déroulant d'elles-mêmes devant ses yeux lassés, il fut certain qu'elles ne contenaient, au fond d'elles, nul sens caché qu'un plus grand soin eût pu découvrir, quand il fut certain qu'elles restaient vides de la pensée qu'on leur avait confiée, François laissa retomber la lettre, et, sans plus bouger, assis dans son lit, il pleura.

Il pleura longtemps, continûment; c'était une misère effroyable, un coup de massue qui l'assommait ; il cédait à un vertige : il voyait son rêve comme une colonne haute, au pied soudain brisé, et dont la chute rigide l'entraînait.

Puis, la tête enfouie sous l'oreiller, il murmurait désespérément :

— Mais qu'est-ce que ça veut dire, mais qu'est-ce que ça veut dire ?

Et la pauvre question se répétait toujours, et, de l'esprit épaissi de ténèbres, ne jaillissait pas la plus furtive lueur.

Des heures sonnèrent. Dans le chaos de ses pensées, deux points plus angoissants persistaient : Était-il arrivé quelque catastrophe à Pauline, ou avait-elle fini de l'aimer ? Parfois, sa douleur montait, dépassait la minute présente pour aller chercher de beaux souvenirs ou des espoirs encore tout vibrants, et se perdre en eux ; mais il ramenait son esprit et réfléchissait :

— Si elle était gravement malade, songe Mélié, victime d'un accident, je le saurais ! Elle ne se cacherait pas de moi. Voudrait-elle ne point parler, que sa vieille femme de chambre, Juliette, qui l'accompagne, me préviendrait ; Juliette ne resterait point seule en pays étranger, auprès de sa maîtresse malade, sans appeler celui dont son cœur de vieille domestique fidèle connaît le dévouement. Ce n'est donc pas cela.

Alors, est-ce qu'elle ne m'aime plus ? se demande humblement le malheureux.

Elle ne s'éloigne pas de moi pour un autre

amour ; elle n'a pas une âme de surprises et de coups de passion; et puis, elle ne dissimulerait pas ; elle parlerait nettement et m'éviterait l'horreur du doute.

Mais si elle a jugé, au fond de sa claire conscience, qu'elle ne m'aime pas assez pour m'épouser ?

Le sculpteur trouve, dans cette pensée, sa plus forte raison de souffrir ; car il est certain que la jeune femme droite qui a longtemps réservé son consentement n'enfreindra pas l'ordre de son être intime ; elle anéantira résolument sa joie toute proche si elle la croit de qualité mauvaise ; elle n'est point de celles qui acceptent des années douteuses à cause de l'illusion d'une heure. Et semblable à un homme qui aurait perdu un bijou dans un chemin couvert de feuilles tombées, François se penche attentivement sur les souvenirs récents ; il marche avec précaution, les soulève un à un pour regarder si luira la parole décisive... Les souvenirs de jadis... les souvenirs de naguère... les souvenirs de Paris... les souvenirs d'Italie... Oh ! elle l'aime, elle l'aime ! et sa terrible lettre n'est-elle pas pleine de son amour d'essence rare et entre toutes reconnaissable ?

Elle l'aime, elle l'aime ! Et une femme comme elle ne change pas, ne trahit pas. Trahir... elle

n'a rien promis... Non, mais ses paroles ne sont pas légères : elle a compris la gravité de chaque mot accordé.

Alors, quoi ? Quel devoir, quelle nécessité supérieure la tient éloignée de celui qu'elle aime ? D'une autre, on pourrait supposer un caprice, une fantaisie romanesque, une folie passagère... Mais d'elle ! Comme sa calme volonté a dù ordonner quand elle a écrit cette lettre ! Comme il fallait que ce fût inévitable ! Comme elle a souffert !

— Et comme elle souffre ! pense douloureusement François. Car elle souffre, et peut-être a-t-elle besoin de moi...

Ainsi, au terme de son raisonnement passionné, il cherchait à se convaincre que tous les liens n'étaient pas rompus entre Pauline et lui, et qu'il devait tenter de se rapprocher d'elle.

VII

Après l'affolement de cette journée et les cauchemars de cette nuit, Mélié s'efforça d'examiner s'il pouvait agir.

Que faire, où s'adresser, comment se renseigner ? A qui seulement confier une telle angoisse ? L'instinct de François le mena à l'autre bout de Paris, devant cet immeuble du boulevard de Courcelles qu'habitait le vieux Lorémy, où Pauline, depuis son veuvage, avait loué un appartement. Mélié savait que le logis était vide, même des domestiques, la femme de chambre partie avec sa maîtresse, et les deux autres serviteurs congédiés. Mais il voulait avoir la réponse négative des volets fermés, la certitude brutale que derrière les fenêtres closes il n'y avait rien que de la solitude et du silence.

Il eut le courage d'interroger le concierge. Du fond de l'ombre, une voix lui répondit que « Madame était en voyage... »

Et François ne sut plus que faire ; il errait dans le quartier riche, dans les rues que si gaîment, jadis, il suivait au côté de Pauline. Il

traversa le parc Monceau : l'hiver y tombait : les arbres, privés de leurs feuilles roussies, cachaient une vie mystérieuse sous l'apparence de la mort. Des jardiniers, autour des plantes délicates, érigeaient de hauts abris en paille, et les massifs parsemés de huttes claires ressemblaient à des villages nègres ; au croisement des chemins, les équipages et les automobiles roulaient lentement sous l'œil important d'un gardien. Des enfants trop soigneusement emmitouflés, guêtrés et gantés, promenaient, devant des bonnes, leur jeune prétention. Mélié se sentait effroyablement malheureux, séparé de tous les êtres qui circulaient dans ce jardin truqué. Il marcha vers le centre de Paris, las et découragé, sans force et sans pensée... quand il se rappela que Pauline avait une amie, — une amie unique, car elle ne gaspillait pas son cœur, et ne s'était jamais offerte au joug imbécile des relations mondaines ; Mélié, souvent, accompagnait la fille de Lorémy jusqu'à la maison de Mme Turnin. C'était une jeune femme mariée à un professeur de sciences, fort honnête homme, mais absorbé en des études sévères ; elle ne vivait que par ses deux jeunes fils, dont elle recevait une grande joie. L'incertitude de Mélié était si douloureuse, et énergique son besoin d'agir, qu'il n'hésita pas à se rendre

chez cette dame, rencontrée deux ou trois fois, boulevard de Courcelles ; là, peut-être trouverait-il une explication ? Il donnerait une raison quelconque de sa visite : rien ne l'embarrassait, pourvu qu'il fût renseigné.

François héla un fiacre et nomma au cocher la rue de Passy où habitait Mme Turnin. Il chercherait la maison dont il avait oublié le numéro. L'étrangeté de sa démarche ne le touchait pas. Il n'était sensible qu'à l'espoir de réussir. Le fiacre traversa le large quartier de l'Étoile, atteignit les interminables boulevards pelés, au long des fortifications. Sur la solitude du Bois abandonné, s'attardait un triste crépuscule. Et ce furent les rues provinciales de Passy.

Tout de suite il reconnut la blanche maison carrée, la pelouse ovale, la grille au goût moderne, qui amusait Pauline.

— Madame Turnin..?

— Que monsieur veuille bien prendre la peine d'entrer...

A ce moment, Mélié comprenait qu'il avait cédé à une tentation absurde, et que la décence interdisait qu'il vînt là, pour demander des nouvelles de son amie. Il suivit cependant le domestique, dans le jardin, dans le vestibule, hébété, anxieux, et comme sous l'étreinte toute puissante d'un cauchemar.

Du petit salon où on l'avait introduit, il entendait le bruit continu et clair d'une réunion d'enfants : près de lui, derrière une porte qui allait s'ouvrir... Que faisait-il chez cette étrangère, à l'heure de cette fête, sous ces vêtements de travail tachés de la boue des misérables courses ? Et qu'allait-il apprendre ? Mais d'abord qu'allait-il dire ? Une telle démarche ! Et il s'agissait de Pauline ! François se leva, résolu à partir, à gagner la porte en se cachant, comme un voleur. Et sa carte remise au domestique ? Il se rassit. Tout son esprit était tendu, en défense contre le ridicule et le danger menaçants.

Une bouffée de bruit plus distinct pénétra dans le salon. La porte s'était ouverte : Mme Turnin entra. Elle souriait, prononçait des paroles courtoises, s'excusant sur la réunion d'enfants qui l'avait retardée. Alors le malheureux commença de débiter une fable impromptue, où il était question d'une maison qu'il cherchait à louer dans Passy, de renseignements dont il avait un besoin urgent. Et il citait un grand nombre de détails inutiles.

Puis, pendant que la jeune femme, évidemment surprise, répondait aux questions, François, ne craignant plus rien de sa démarche, retrouvait l'angoisse qui l'avait motivée : savoir, savoir ! Comment, sans révéler son émotion,

interrogerait-il cette personne qui comparait devant lui, posément, les avantages de la rue du Ranelagh et ceux du boulevard Beauséjour ?

Mme Turnin se taisait ; il la questionna sur le prix des denrées, sur l'état sanitaire de ce quartier ; heureusement, elle répondait avec prolixité ; la minute vint pourtant où Mélié dut se lever, remercier, se disposer à sortir ; il voyait approcher inévitablement l'instant où il faudrait parler, l'instant où il allait apprendre... Apprendre quoi ? Hélas ! tout ce qu'il pouvait apprendre... une maladie de Pauline, ou son mariage? Et tout l'inconnu, l'horrible et incommensurable inconnu...

Derrière la cloison, un grand rire multiple éclata, rejetant vers la porte et l'ombre de la rue la misère de l'abandonné. Et il dit brusquement :

— Avez-vous des nouvelles de Mme de Pommeré ?

— De Pauline ? Mais non, non... vous savez qu'elle voyage en Italie ? Figurez-vous qu'elle m'a envoyé de Bellagio, il y a cinq ou six semaines, une de ces affreuses cartes illustrées par quoi les paresseuses comme elle remplacent maintenant leurs lettres ; et depuis, je n'ai plus rien reçu ; je vous le dis, c'est une paresseuse.

De Bellagio... il y avait cinq ou six semai-

nes... A cette époque, François était auprès d'elle... Il erra pendant des heures dans la solitude des avenues, autour du champ de courses d'Auteuil. C'était la première fois qu'il marchait ainsi sans but, immodérément, poussé vers les chemins par le seul instinct de fuir. L'extrême fatigue l'abattit sur l'une des chaises d'un café ; à côté de lui, un gros homme, assis devant un verre vide, libellait des télégrammes qu'il remit au garçon en lui commandant de les expédier. Mais le bureau était fermé, on ne pourrait les envoyer que le lendemain. Et, François décida que, le lendemain, lui aussi télégraphierait à Pauline, en cet hôtel de Venise où, quelques jours auparavant, elle recevait encore ses lettres. Ce projet le calma ; il s'étonna de n'y avoir point songé plus tôt, mais il était si désemparé qu'il fallait le choc d'un fait extérieur pour le conduire à une résolution.

Dès le matin, il fit télégraphier, suppliant Pauline de lui donner une explication, de le rassurer, tout au moins, d'un mot; et ayant prié qu'on ajoutât la mention « faire suivre », il commença d'attendre.

Les premières heures furent légères ; il croyait que Pauline lui répondrait, et il s'étonnait, à la fin de la journée, parce qu'il n'avait rien reçu; puis il pensa qu'elle enverrait non un télé-

gramme sec et laconique, mais une lettre; et l'attente devint plus fiévreuse, puérilement curieuse. Bien qu'il eût ordonné au concierge Rodrigue de monter toute lettre dès qu'elle arriverait, il sortait de son appartement à chaque heure, sans autre motif que celui de demander au passage « s'il n'y avait rien pour lui » ; pendant que sa femme fluette trottinait par la maison, l'énorme Rodrigue somnolait dans un fauteuil; à la question trop souvent répétée, il agitait horizontalement une tête stupide flanquée de courts favoris roux, et, à peine dehors, François ne pensait qu'à rentrer pour observer, anxieux, un nouveau signe du magot. Quelquefois, il courait jusqu'à l'atelier, s'assurait que Pauline n'avait pas eu la fantaisie d'adresser là sa réponse; et n'ayant rien trouvé, il rentrait rue Gay-Lussac, provoquait le branlement de tête négatif de Rodrigue ou se jetait avidement sur une enveloppe banale, aussitôt déchirée, et, dans son appartement, ou dans la rue, ou au café, continuait sa morne faction. Un soir, il prit en tremblant, des doigts épais du concierge, un rectangle de papier clair : mais c'était une lettre du Dr Fontenoy, où le jeune médecin expliquait un bonheur campagnard fait de santé, de paix et de sécurité. Mélié froissa furieusement les pages affectueuses.

A la fin de la semaine, il comprit que Pauline n'écrirait pas plus qu'elle n'avait télégraphié, et que la triste résolution était définitive ; il demeurait exaspéré par l'attente, et par l'espoir injustifié qu'il avait osé s'accorder. Pouvait-il rester là, dans l'inaction, devant cet immense vide sur lequel, malgré toute raison, il se penchait sans cesse ? Un désir d'abord vague se précisait : partir, aller à Venise, y chercher Pauline, apprendre la vérité... Mais il hésitait, à cause de la défense qu'elle lui avait faite. Il était de nouveau hébété par le tumulte intérieur ; il sortait, errait par les rues, s'asseyait sur les bancs du Luxembourg bruissant de feuilles mortes ; une après-midi, François était si lamentable, si sûrement veuf de son énergie, incapable de porter sa solitude, qu'il alla sonner chez Bargenac.

Mélié n'en pouvait plus ; cette souffrance et cette anxiété qui bouillonnaient en lui s'échappèrent, en un seul jet, par la première fissure : après dix minutes, Bargenac savait tout, et l'amour, et l'espoir, et le mystère impénétrable — et le silence.

Il essaya d'abord les consolations ordinaires : il dit qu'on ne devait pas « se laisser aller », mais réagir ; que « tout le monde passait par là » et qu'il ne servait à rien de se désoler.

— Une femme partie, dix retrouvées... après tout, ce n'est qu'une femme.....

— Non, tu ne comprends pas, dit Mélié ; ce n'est pas une femme : c'est *ma* femme...

Alors Bargenac inventa d'autres arguments : Eh! quand on tient tant à quelqu'un, on se défend, que diable! La vie est la vie, et le bonheur vaut qu'on courre derrière lui; que Mélié ne se démoralise pas, qu'il cherche, qu'il se remue! Voyons, elle ne devait pas être difficile à trouver, cette femme! On savait où prendre la piste : il n'y avait qu'à la suivre, c'était simple. Que ne le faisait-il, au lieu de rester là, à se lamenter, à dépérir, vraiment?

— Rentre chez toi, conclut le poète, et boucle ta malle.

— Quoi? Que j'aille à Venise?

— Eh bé?

Ce n'était donc pas déraisonnable ce projet qu'il avait formé ? Mais il se sentait si découragé! Cependant l'idée réveillée par le Méridional déjà l'envahissait, s'agitait en lui. Ainsi, quel que fût le motif de la décision de Pauline, il le connaîtrait. Pouvait-il donc se faire qu'il eût entre les mains ce moyen d'apprendre, et qu'il n'en usât point?

Bargenac, de ses fins yeux noirs, voyait sur le visage de son ami le travail de la pensée

redevenue active, et, joyeux, il fallut qu'il parlât de lui-même :

— Mon cher, je veux qu'ensemble nous soyons heureux ; car moi, je ne te le disais pas..., par discrétion ; mais je peux te l'avouer, puisque je t'ai ragaillardi : moi, je vais me marier...

Il continuait, mêlant les détails touchant son mariage prochain et les considérations générales que, depuis peu de temps, il développait volontiers, sur le droit qu'a tout être de posséder le bonheur, sur la légitimité des moyens qui le procurent, et sur l'obligation, enfin, où l'on se trouve, de se « débrouiller » dans la vie.

VIII

Le train parti, Mélié goûta le calme bienfaisant des résolutions accomplies. L'encouragement de Bargenac avait entraîné sa volonté perdue. Tout à l'heure, il avait distingué, parmi les wagons du rapide de nuit, une des voitures qui servent pour le passage de la montagne ; de grandes lettres jaunes y traçaient, sur la caisse verte, le mot : « Gottardbahn ». C'était une semblable voiture qui, deux mois auparavant, le conduisait à Milan ; c'était par ces larges baies ainsi faites pour l'admiration des vastes paysages, qu'il avait, pour la dernière fois, contemplé son amie sur le quai de la gare italienne.

« Gottardbahn »... à la vue de ce seul mot, des larmes mouillèrent les yeux du voyageur. Il s'installa sur le velours rouge du wagon étranger. Il ne dormit pas ; ses pensées demeurèrent seulement un peu troubles et appesanties, dans la chaleur fade du compartiment, au rythme énervant et trépidant de la locomotive ; parfois, l'éclair d'une gare, la petite angoisse des freins serrés, un nom crié, et le souffle

pressé et puissant recommençait. Au cinquième ou sixième arrêt, la tunique sombre des douaniers allemands se pencha sur les bagages ; on traversa Bâle au petit jour. Et ce fut, après Lucerne, le défilé des paysages alpestres : à droite, d'abord, puis à gauche, puis encore à droite, la pureté des lacs souriait à la lumière ; la vision plus sévère de Fluëlen passa. Maintenant, la montagne gravie livrait, à chaque instant, des formes nouvelles de sa beauté. Elles se suivaient interminablement, variées et pourtant identiques, successivement découvertes des points différents de la ligne en spirale : très haut, vers des sommets jugés inaccessibles, puis au niveau du convoi, puis, pendant une brève éclaircie, entre les tunnels, là-bas, dans la vallée, près des torrents.

Mélié regardait les choses qui avaient charmé, naguère, sa joie impatiente ; il souffrait infiniment. Et il revit, assise entre ses deux montagnes, au bord de son lac aux reflets incomparables, la tranquille Lugano. A la frontière italienne, des soldats en armes montèrent dans chaque voiture, à cause de la grève des employés de chemin de fer ; comme le train arrivait à Milan, on annonça qu'en raison de cette grève, il n'irait pas plus loin ; et l'on invita les voyageurs à descendre des wagons.

Ainsi, Mélié, qui désirait passionnément Venise et croyait l'atteindre ce soir, devait s'arrêter à Milan ! Et combien de temps y resterait-il ? Les employés multipliaient gestes et discours exprimant leur impuissance autant que leur bonne volonté. Toutefois, ayant cru comprendre qu'un train partirait le surlendemain pour Venise, et s'en étant fait donner l'assurance, le sculpteur quitta la gare, sa colère tombée.

Mais il lui fallait vivre deux jours à Milan.

Ses souvenirs étaient si nets qu'il ne se trouvait aucunement dépaysé ; parvenu à l'hôtel, non loin du Dôme, il regretta que la chambre, dont il se rappelait l'étage et le numéro, ne fût pas libre. Il ressortit tout de suite, ayant hâte de fouler les larges dalles, de se mêler à la ville laborieuse ; il souriait aux uniformes collants des petits officiers bruns. Sur la place, autour de la statue de Victor-Emmanuel, les tramways, à leur point central, faisaient leur éternelle ronde, leur agaçant jeu de petits chevaux. Et l'immense bloc de marbre de la cathédrale dressait, sur la tendre pureté du ciel, la blancheur innombrable de son peuple de statues.

Fallait-il donc que François revînt seul en ce lieu de commune émotion ? Ah ! cette heure unique parmi les hommes et les femmes et les fleurs de pierre, cette heure unique au-dessus

de la ville, au-dessus de la vie... Mélié reconnut, attendant les étrangers sur les marches, le guide qui les avait escortés pendant leur visite : c'était un gros homme bavard et obséquieux, mais qui, certainement, aimait son église ; il portait sur la poitrine une médaille dont il tirait beaucoup d'orgueil, car elle établissait qu'il était non point un aventurier en quête de passants à exploiter, mais bien un fonctionnaire attaché à cette église.

Tout le décor demeurait si intégralement exact que François n'en croyait pas sa solitude. Il refit puérilement, aux mêmes heures, les courses qu'ensemble ils avaient faites ; il s'assit à une table, sous la haute galerie où jouaient encore des musiciens. Et dans la nuit, il rechercha l'itinéraire d'une promenade en voiture prolongée tard par les rues, un doux soir de septembre. Comme Pauline était confiante et bonne ! Comme elle lui disait des paroles pénétrantes ! Elle s'adressait directement à sa loyauté, espérant tout d'une vertu qu'elle possédait.

Vraiment, pendant ces jours que François venait de vivre, l'idée de son amour s'était défigurée : l'angoisse d'être seul l'affolait. Mais dans ce décor retrouvé des jours heureux, il retrouvait aussi son amour tel qu'il l'avait laissé ; il le

retrouvait avec sa douceur souriante, son instinctive honnêteté, et sa grande confiance. Pauline était là, à côté de lui, elle lui parlait de sa voix franche que ne faussait jamais une modulation artificielle ; et lui sentait bien qu'il n'y avait pas, auprès d'elle, d'autre mode d'agir : de sorte qu'entre eux c'était une zone de clarté où ils voyaient tout d'un seul regard, où se fondaient les mille petites tristesses voltigeantes, où il leur semblait impossible que l'un d'eux mît la tache aussitôt visible de la moindre dissimulation. Et ce fut à cette Pauline si rassurante et si sincère que, dans la solitude de Milan, il demanda désespérément son secret : les questions non résolues à Paris surgissaient de nouveau : le trahissait-elle ? Ne l'aimait-elle pas? Était-elle malade ? A chaque demande, le souvenir retrouvé opposait une réponse précise : Pauline était incapable de trahir ; elle aimait certainement François ; et elle n'eût pas caché une maladie. Il fallait donc bien qu'un mystère exigeât cet éloignement et ce silence.

Et Mélié comprenait que ses premières craintes étaient vaines. Le motif de cette lettre demeurait obscur, mais François admettait que Pauline eût dû l'écrire.

— Entre nous, voilà, c'était tout simple, se disait-il. Elle avait si grande confiance ! Elle n'a

rien cherché, toute explication l'eût diminuée ; forcée de me quitter, que m'eût-elle donné une raison sans doute très banale ? « Je ne peux plus, croyez-moi.... » Qu'est-il besoin d'autre chose, entre nous... entre nous...

Il répétait complaisamment, dans sa solitude, le bienheureux mot « nous ». Mais soudain, cette idée le frappa, impérieuse et brutale, que Pauline, en lui écrivant ainsi, faisait le plus direct appel à sa droiture, à lui : « Ne cherchez ni pourquoi, ni comment », disait l'inoubliable lettre ; et elle ajoutait : « Vous ne chercherez point, parce que je vous en prie. » Tromper cette confiance, n'était-ce pas renier l'esprit même de leur amour? La droiture de leurs âmes autorisait chacun d'eux à croire que l'autre ne tenterait jamais de forcer un secret. Il ne s'agissait plus, comme à Paris l'imaginait François, de braver la colère de Pauline; la colère de Pauline... le bonheur... que c'était loin, tout cela! La question se posait plus importante et plus haute: Allait-il déformer, d'un geste inharmonieux, cet amour confiant, ennobli de respect mutuel? Le ferait-il? Le pouvait-il?

Une nouvelle angoisse l'étreignait : continuer son voyage, c'était risquer la dernière chance de bonheur ; il suffirait peut-être de dissiper un malentendu, de détruire un scrupule ; serait-il

venu si loin pour repartir avant d'avoir touché le but? Mais il comprenait aussi que c'était froisser tous les sentiments de délicatesse et de liberté morale qui les avaient rapprochés. Et faire cela au moment où ce bonheur finissait!

Ne point aller à Venise, c'était renoncer définitivement à Pauline; y aller, c'était briser l'idée fondamentale de leur amour.

Toute la journée du lendemain, Mélié traîna par la ville sa douloureuse irrésolution; il se retrouvait sans cesse dans les lieux parcourus avec Pauline, non qu'à présent il le cherchât, mais son instinct l'y menait; il offrait désespérément son esprit au conseil du souvenir qui ne le quittait pas. Il revit, dans leurs quartiers de misère, les vieilles et pures basiliques, Saint-Ambroise, Saint-Eustorge; il erra sous les hautes voûtes du Dôme, s'arrêta devant le lamentable San-Bartolommeo dont le supplice avait excité la compassion de Pauline. Mais à l'instant de monter parmi les marbres, le courage lui manqua.

Il voulut, avant la fin de l'après-midi, retourner au *Cimitero Monumentale*, cet invraisemblable musée de la sculpture funéraire; là encore, la profusion des œuvres séduisait le bon ouvrier, malgré l'évidente platitude d'un

grand nombre de figures. Pauline y avait marché longtemps, d'allée en allée, de tombeau en tombeau, et elle examinait les statues avec une pieuse attention. La pensée de la mort remuait en elle le souvenir de son père ; et toutes ces effigies étaient troublantes, leur pâleur ainsi accumulée dans ce jardin qu'on savait être un cimetière. Parmi les bustes, s'érigeaient de prétentieuses compositions, mais aussi quelques marbres nés d'un poignant sentiment de la douleur. François s'arrêta, non loin de la porte principale, devant l'œuvre de Pellini qui les avait longtemps retenus : sur la pierre tombale, une forme humaine est couchée, à demi morte ; et seulement à l'observateur attentif, il apparaît, de chaque côté, à peine esquissées, des ailes.

Pauline et Mélié n'étaient pas d'accord sur la pensée de l'artiste :

— C'est très beau, disait Pauline, cette transfiguration : le premier regard ne voit qu'un mort ; et puis on reconnaît qu'il lui pousse des ailes ; il va s'élever.

— Non, disait François, c'est un ange terrassé par la douleur ; ses ailes s'effacent, il devient homme pour souffrir.

Aujourd'hui, avide de soumettre son esprit, Mélié croit que l'opinion de Pauline était juste.

Comme, ici, c'est la plus grave image de la jeune femme qu'il retrouve, il s'approche d'elle plus facilement ; il entend le conseil de cette amie qui se promenait sans peur dans le jardin funèbre, parce que la pureté de sa pensée dominait magnifiquement l'idée de la mort. Et il entend aussi un conseil identique mille fois répété par les bouches immobiles des effigies mortuaires, des anges symboliques et de tous les êtres qui sont là, dressés dans ce colossal musée de la douleur ; elles parlent distinctement à son oreille de statuaire, elles proclament glorieusement que dans leurs belles formes est le dernier refuge, dans leurs belles formes et dans leur pureté. La pureté... Au-dessus de toutes les choses qui s'usent et qui meurent, il n'y avait donc que cela, mais il y avait cela, qui restait : la pureté... la pureté : la pureté d'un marbre ou celle d'une pensée...

Vivre dans cette pensée... Se vouer à une idée, à la perfection d'un sentiment... Déjà Mélié avait assez souffert pour comprendre la beauté d'une telle résolution. Mais là-bas, après quelques heures de voyage, ne rejoindrait-il pas tout un bonheur vivant qui l'attendait encore ? Ah ! misère ! parce qu'on a trente ans, on se croit un homme maître de son énergie et de son âme, et l'on se gonfle d'orgueil ; mais

au premier chemin où la conscience hésite, comme on se rappelle bien que l'on est un enfant !

Tard dans la soirée, Mélié traversa la place du Dôme. Derrière le monument, une lune resplendissante devait monter, car il s'épandait dans le ciel pâle, d'un invisible foyer, une admirable clarté ; et cette lumière quasi surnaturelle inondait d'une autre blancheur la blancheur du temple de marbre ; il semblait qu'elle ne brillât que pour lui, pour créer une atmosphère digne de lui, pour que, pendant les heures privilégiées de ce soir, un monde visible existât au-dessus du monde des hommes.

François regardait, immobile, en pleurant. Comme c'était loin, inaccessible et beau, ce faîte du Dôme où ils s'aimaient naguère ! S'il y montait, en cet instant, son cœur s'allégerait prodigieusement... Mais il n'y monterait pas : c'était inaccessible.

Il s'enfuit dans l'ombre de la galerie, défaillant et vaincu. Il venait de sentir sur lui une force immatérielle et indéfinissable, très active, pourtant, plus réelle que la réalité tangible, et qui entraînait son esprit, une évidence impérieuse qui courbait sa volonté. Ah ! quelles miettes de bonheur recherchait-il, quand l'idée

même de leur amour en pouvait être atteinte ! L'idée même, la perfection, la pureté, quelles souffrances ou quelles joies subsistaient devant elles ? Depuis qu'il avait commencé, dans Milan, de retrouver le vrai souvenir de son amie, François craignait de comprendre ; plus nettement qu'au cimetière, l'après-midi de ce même jour, il comprenait maintenant : c'était mal, la poursuite qu'il tentait. A la confiance de Pauline, il répondrait avec l'ancienne droiture ; l'idée demeurerait intacte ; il consentait, il renonçait. Et en marchant à grands pas sur les larges dalles, il disait tout haut :

— C'est comme si elle était morte... C'est comme si elle était morte...

IX

Cependant l'amitié de Bargenac et de Perruchet-Vilain se resserrait étroitement. Presque chaque jour, le poète venait chez Mournat, où Perruchet remplissait les fonctions de secrétaire. Elles étaient complexes, les entreprises du « Patron » restant assez mal définies. L'ancien député, comme son jeune protégé, demeurait inscrit au Barreau ; mais il ne plaidait plus. Sa multiple activité s'employait à différentes affaires politiques, industrielles et littéraires. Il commanditait, conseillait, dirigeait, exerçait, ici, grâce aux capitaux gagnés là, une influence qui lui servait ailleurs.

A l'approche de la Fête Nationale et de la nouvelle année, des gens non décorés sollicitaient l'honneur de lui être présentés. Et tel était son crédit qu'aux périodes où le Ministère chancelait, ses amis politiques lui manifestaient une considération particulière : « Ce qui fait sa force, déclarait Perruchet-Vilain, c'est qu'on lui doit de l'argent dans tous les partis. » Savamment distribué entre des mains

besogneuses, réclamé aux époques où on ne le pouvait rendre, cet argent fructifiait étonnamment. Ses détenteurs, peu fournis de numéraire, ne refusaient point à Mournat les « petits avantages » dont ils pouvaient disposer, et cet inexorable créancier les négociait ensuite de son mieux. Il réussissait les plus belles affaires lorsqu'il n'occupait aucun siège : car, dans l'ignorance où l'on se trouvait de la région qui subirait sa candidature aux élections suivantes, chaque titulaire, par crainte d'être dévalisé, consentait volontiers quelque sacrifice pour éloigner ce rôdeur. C'était l'occasion d'un chantage perpétuel, très agréable, et sans danger.

On s'affublait d'un vague socialisme.

— Par goût, disait Perruchet en ricanant, le patron serait plutôt réactionnaire ; mais les temps sont durs ; encore deux ou trois coups sérieux, et nous le verrons collectiviste. Il faut bien faire quelque chose pour le Peuple...

Un lien étroit unissait aux entreprises politiques les opérations industrielles : celles-ci consistaient à « lancer » des sociétés aux noms variés qui vivaient peu : l'important, d'ailleurs, était de parvenir à la date fixée pour les premiers versements : après quoi, on s'en tirait le plus galamment possible. Qui dira le prix, dans d'aussi délicates conjonctures, d'un puissant

patronage et d'une « relation » opportune ?

Enfin, le bienfait de cette belle activité s'étendit jusqu'aux lettres. La Revue *Apollo* fut fondée. Elle naissait d'un superbe mouvement d'indignation contre les œuvres basses de la pornographie. N'était-il pas urgent de protester au nom de l'art et de la morale outragés ? Pouvait-on rester sans colère devant tant de livres grossiers, stupides et mal écrits, devant tant de dessins obscènes et informes ?

Il fallait hardiment corriger le goût du public. On n'oublierait pas qu'on était au pays de Gaule, certes, mais la beauté ennoblit ce qu'elle touche, et l'on en répandrait, à profusion, sur ces motifs légers et charmants depuis longtemps abandonnés à des mains indignes.

Plus simplement, Mournat créait une Revue à la fois artistique et pornographique : elle connut un succès inespéré. Des écrivains, des dessinateurs, qu'arrêtait la canaillerie des feuilles mal famées, virent avec joie s'ouvrir les volets d'une maison où l'on écoulerait presque décemment, en l'habillant d'un peu d'art, la même triste marchandise. Car l'article ne changeait pas : autant que les plus viles productions, il était nettement obscène : mais comme on l'emballait soigneusement dans la gaze des études psychologiques, ou, plus facilement encore,

dans l'étoffe transparente d'une draperie antique, il circulait impunément.

Et les lecteurs affluaient. Quel agrément c'était — et quel soulagement ! — que de n'avoir point à se cacher pour lire une telle publication ! Loin d'être contraint à dissimuler, on faisait, en l'acquérant, le geste bien séant de l'amateur éclairé. Les vieillards s'abonnaient et les lycéens achetaient chaque numéro.

Apollo triomphait.

Cependant Mournat ne s'enrichissait point. Même pas ambitieux, il ne pataugeait dans ce bas-fond que pour trouver la grasse nourriture qu'exigeaient ses nombreux appétits : Il aimait à la fois la bonne chère et les femmes. Perruchet-Vilain s'employait à favoriser les plaisirs de son Maître ; il s'y employait gravement, avec la conviction d'un homme qui sait discerner les choses essentielles.

Souvent Bargenac venait le chercher à l'heure du déjeuner et l'accompagnait ensuite à un rendez-vous d'affaires ou au Palais de Justice. Ici, Perruchet-Vilain s'épanouissait : Sans que nulle obligation professionnelle l'y forçât, sans qu'il eût à se présenter devant aucune Chambre du Tribunal, il revêtait sa robe et coiffait sa toque. Alors, soudainement empli d'une nouvelle assurance, il se mêlait au flot bruyant

des avocats. Quelques hâtives poignées de mains données dans les couloirs, quelques « Bonjour, cher » lancés au passage, dans un envol rapide des larges manches, et il gagnait la salle des Pas-Perdus. Il ne s'agitait, tout à l'heure, comme requis pour la plus pressante besogne, qu'afin de venir figurer dans ce vaste promenoir. L'habitude de parler quand il n'avait rien à dire, l'obligation constante qu'il s'imposait de jouer un rôle, le privaient de mouvements sincères et d'attitudes naturelles ; ce n'était, tant qu'il pérorait, que gestes exagérés, éclats de voix trop vifs, main amicalement appuyée sur l'épaule d'un confrère, marques évidemment insignifiantes d'une indignation fausse ou d'une bonhomie pleine de pièges.

Perruchet-Vilain se promenait tantôt seul, tantôt au bras d'un confident, tel que Bargenac ; s'il était seul, il arborait un air affairé, remuant les lèvres, comme possédé par l'argument irrésistible d'une plaidoirie, ou souriant simplement à quelque mystérieuse suggestion de son génie intérieur. Il portait, sous le bras gauche, une serviette bourrée de vieux journaux, à défaut de dossiers ; et le coude droit collé au corps, la main haute et balancée au rythme de la marche, il esquissait sans relâche le geste de l'orateur. Mais qu'il fût seul

ou accompagné, il ne cessait jamais ce dandinement pesant et volontaire par quoi il semblait prendre possession du sol qu'il foulait, affirmer à chaque pas le poids et l'importance de sa personnalité : Et j'appuie à droite, c'est moi Perruchet ; et j'appuie à gauche, c'est moi Vilain ; c'est moi Perruchet, c'est moi Vilain, c'est moi Perruchet-Vilain...

Pourtant, si le jeune Maître ne plaidait point, il s'occupait activement dans cette foire aux procès qui est en même temps une foire aux potins. Il se faufilait parmi les groupes, notait un mot sans qu'on y prît garde, se mêlait à une discussion sans qu'on l'en priât, amorçait un scandale, et, averti, Mournat examinait à loisir ce qu'il convenait de pêcher dans cette eau trouble.

Le poète Bargenac, ébloui par la faconde de Perruchet-Vilain, par le chiffre de ses bénéfices et la multiplicité de ses relations, voyait s'ouvrir devant lui un monde nouveau dont ce sous-homme d'affaires tenait la clef; l'obscurité des longues années passées l'épouvantait ; avec quelle allégresse il se précipitait vers la lumière offerte ! Il ne reniait pas, dans son cœur, cet art qu'il avait bien aimé, mais il l'emportait avec lui pour le développer, plus libre, dans la splendeur de la vie heureuse.

Il espérait beaucoup de Mournat, qui l'accueillait admirablement. Bargenac n'oubliait point le matin où Perruchet l'avait conduit chez le « Patron ». L'ancien député lisait dans son cabinet, en vêtements négligés ; c'était un homme âgé de cinquante-cinq ans ; entre deux favoris courts, il montrait une figure bouffie, bouffie de cette belle graisse parlementaire soudain luisante aux joues des hommes trop vite arrivés sans avoir travaillé. A cause d'un tic nerveux assez compréhensible, Mournat jetait fréquemment un bref regard de côté, paraissant vérifier si aucun danger ne le menaçait, comme s'il percevait toujours, sur son visage, le souffle connu d'une gifle qui s'abat.

Cette précaution prise à l'entrée de Bargenac, il se levait et tendait les deux mains — car il tendait facilement les deux mains. Il faisait asseoir le jeune homme et le complimentait au sujet de ses poèmes dont il venait de connaître les titres de la bouche de Perruchet-Vilain ; puis, à un moment, il avait parlé de la République et des droits sacrés du travailleur ; mais c'était parce que — ayant trop joyeusement soupé la veille — il s'alourdissait. Du reste, Bargenac n'avait point remarqué ce fléchissement, et il recevait, à l'instant de s'en aller, une demande de collaboration à la Revue *Apollo*, de vives

félicitations, et la promesse formelle de faveurs indéterminées :

— Je considère Perruchet-Vilain comme mon fils, et vous, comme son frère, avait déclaré Mournat.

Un coup d'œil précautionneux dans l'une et l'autre direction, les deux mains tendues, et il renvoyait Bargenac enchanté. Depuis ce jour, le poète ne quittait plus son nouveau frère ; il l'accompagna dans la visite de quelques expositions, aux bals officiels où Perruchet devait se rendre à la suite de M. et Mme Mournat. Mme Mournat, de quinze ans plus jeune que son mari, était, elle aussi, fort grasse. La volonté qu'exprimait son visage masculinisé par le duvet de la lèvre supérieure semblait peu conciliable avec l'extrême liberté de mœurs que Mournat dissimulait à peine. Perruchet-Vilain, consulté, répondit que chacun « se débrouillait comme il l'entendait ».

Bargenac fut présenté à des jeunes femmes et à des jeunes filles qu'il dut inviter à danser ; plusieurs étaient agréables, mais ces légers travaux demeuraient sans intérêt précis ; des poèmes, un conte signés de lui, avaient été publiés dans *Apollo* ; et sauf la faible somme d'argent reçue pour prix de sa copie, il attendait encore la première des faveurs dont on

devait le combler, quand Perruchet lui dit un jour :

— Eh bien ! mon vieux ; tu ne te plaindras pas du « Patron »; sais-tu ce qu'il va faire pour toi?

Bargenac avait rougi d'émotion :

— Comment saurais-je ?... Je ne m'en doute même pas ; dis vite...

Une place bien rémunérée?... Une décoration?... Tout un rêve vaguement heureux fleurit subitement dans le cerveau du poète.

— Tu ne devines pas ?

— Ah ! zut ! dis donc vite...

— Eh, bien, mon vieux, il va te marier !

— Me marier ?

Bargenac restait hébété : il s'agissait de M[lle] Vilerre, cette grande jeune fille que le Méridional avait rencontrée au bal du Sénat. Perruchet lui-même avait présenté son ami. Oh! il se rappelait, maintenant... Elle était jolie? Mais certainement, elle était jolie; orpheline, pas un gros sac, mais charmante, très bien élevée.

Le lendemain, Bargenac ne s'expliquait pas encore cette intervention de Mournat.

— Et tu sais, mon petit, déclarait Perruchet, ce mariage se fera, ou alors, ce ne serait plus la

peine de revenir ici. Tu comprends que si tu désobligeais « le Patron » en refusant ses bons offices... A moins, faisait-il en ricanant, que tu ne plaises pas à la jeune fille...

X

François descendit du wagon, traversa Paris, rentra dans son appartement, le cerveau vide, les membres las, se mouvant en quelque sorte automatiquement ; la fatigue morale et physique l'anesthésiait. A s'abandonner à la tiédeur du lit, sans plus subir l'incessante trépidation, ni hésiter, ni lutter, ni se contraindre à vouloir, il goûta un bien-être qui s'évanouit en sommeil. Puis, pendant plusieurs jours, il connut cette torpeur qui abat les malades entre deux grandes crises. Il ne formait pas un raisonnement nouveau, mais, dans son esprit courbaturé, défilaient interminablement, suivant leur ordre fixe, les événements qui s'étaient accomplis, et, quand il les pouvait joindre, les motifs qui les avaient déterminés. Toute la pauvre aventure vécue fiévreusement réapparaissait entière à cette heure de calme excessif, avec la douleur cent fois répétée de ses moindres détails ; ils se gravaient en caractères profonds dans la pâte molle d'une âme déprimée ; ils n'y seraient plus effacés.

Lorsque, après une semaine, François fut de nouveau maître de ses forces physiques, il eut tout de suite la sensation de se trouver devant du passé : il n'hésita plus, ne chercha plus, ne songea plus à rien tenter; tous ces faits récents, son isolement, son départ, son renoncement, il s'habituait à les considérer de loin, à les voir tombés dans le temps révolu. La lourde tristesse de l'irrévocable les recouvrait.

Et, inconsciemment, il apprenait la jouissance amère d'une grande douleur. D'abord il s'enferma dans son appartement ; puis, un matin, il se leva tôt et s'achemina vers l'avenue du Maine. Il n'avait pas de photographies de Pauline, mais il gardait quelques esquisses par lui faites, légèrement; le sculpteur les emporta dans son atelier.

— Je travaillerai, songeait-il; je saurai bien reconstituer une image d'elle.....

Combien de fois, déjà, avait-il voulu modeler un buste ou un médaillon de la jeune femme? Mais elle n'eût point accepté de poser, et une singulière pudeur avait détourné François d'agir clandestinement, de demander un modèle toujours présent à ses souvenirs sans cesse renouvelés.

L'instant était venu d'exécuter une œuvre si chère; et sa pauvre âme encore mal habituée à

la douleur accueillait cette illusoire réalisation.

Son atelier ne l'émut pas. Naguère, à chaque retour, ses yeux y cherchaient avec impatience les formes fidèles des œuvres anciennes, la forme hésitante encore de l'œuvre commencée. Cette fois, il ne donna pas un regard aux maquettes dont ses mains actives, jadis, ne pouvaient pas se détacher, non plus qu'à l'ébauche de la statue dressée sur la table de travail et que drapait un suaire humide.

Dans ses cartons, il cherchait un croquis, un profil de Pauline qu'il n'avait pu trouver rue Gay-Lussac. Celui-ci était précieux parce que la jeune femme avait toléré qu'il fût tracé par badinage, sur un mauvais papier, un soir, chez Lorémy, pendant qu'elle lisait.

Des deux autres esquisses, l'une reproduisait également son profil ; François avait cherché, sur la seconde feuille, à évoquer la beauté de la face sérieuse mais point sévère, rarement déformée par le rire, adoucie presque toujours du mouvement à peine souriant des lèvres. Et il se rappelait qu'ayant dessiné les lignes du visage, il souffrait parce qu'il ne pouvait pas faire jaillir des yeux la ferme douceur du regard.

Maintenant, ces trois esquisses qu'il avait aimées irritaient Mélié. Elles se contrariaient, et les détails de celle-ci gênaient ceux des deux

autres. Un crayon à la main, il jetait des indications, essayait d'harmoniser, en une figure définitive, ces éléments divers. Mais son ancien désir ne l'abandonnait point, et ce n'était point sur le papier qu'il rêvait de fixer l'image de la jeune femme : ses doigts de bon ouvrier étaient impatients du travail souhaité; à son habituelle auxiliaire, à la terre, il demanderait la vision miraculeuse de Pauline.

Or, depuis si longtemps qu'il l'avait déserté, l'atelier n'était plus prêt pour la tâche quotidienne; le fleuriste du quartier, qui se chargeait de l'entretenir, avait cessé de renouveler la glaise. L'instrument faisait défaut. Cependant François ne se résigna point. Lui qui n'avait pu que subir passivement une si grande douleur, un irrésistible besoin d'action l'animait. Il lui semblait qu'il possédait en lui-même la forme de son amie, qu'il détenait, en ses mains, le pouvoir de la matérialiser, et qu'il fallait qu'il le tentât, sans délai, et qu'il réussirait, et que vraiment, tout serait sauvé.

Et devant ce simple obstacle, une rage le faisait pâlir ; quand tout à coup, ses yeux rencontrèrent le linge qui voilait l'œuvre inachevée et que des soins récents maintenaient humide, pour que, précisément, la glaise demeurât toujours fraîche.

Mélié n'hésita pas : du geste accoutumé, précis et rapide, il découvrit la statue, et brutalement, à pleines mains, il enleva d'elle une double poignée de terre. Puis, ayant recommencé deux fois le sacrilège, il essaya de satisfaire sa passion. En tremblant, avec la hâte et la crainte d'achever le premier travail, il pétrissait la glaise. Mais elle n'obéissait pas. Malgré les soins reçus, elle avait été trop longtemps délaissée ; elle ne savait plus se courber en belles lignes : elle s'effritait. Le sculpteur comprit que ses efforts seraient vains. Il s'en alla, et passa chez le fleuriste pour que le travail fût possible le lendemain.

Dehors, il observa un mouvement inusité : le Bel Invalide manœuvrait son orgue, mais il avait traversé la chaussée et souriait béatement, le dos contre le mur du cimetière Montparnasse ; sur le trottoir de l'avenue, parmi les ménagères et les boutiquiers, de petits groupes, des couples d'ouvriers ou de bourgeois, des femmes isolées, s'avançaient, dans l'attitude gênée de ceux qui accomplissent un acte désuet, tous vers la même direction. Et François se souvint : on était aux premiers jours de novembre : ces gens célébraient la fête des morts. Ils avaient les mains chargées de fleurs ou de couronnes, ou s'arrêtaient aux

éventaires improvisés. François regardait avec curiosité cette foule qui n'était composée que d'hommes et de femmes vêtus d'habits de deuil ; le plus grand nombre d'entre eux étaient placides : leur visage, pour ce matin, revètait une tristesse décente ; mais sous l'expression qui ne servait qu'une fois l'an, l'être lui-même tranquillement vivait, ignorait les affres de la douleur humaine comme la mystérieuse fièvre du pressentiment divin ; d'autres, qui n'arboraient pas d'emblèmes de deuil, gardaient la marque indélébile de graves pensées familières. Et tous, ils avaient vu le drame de la mort, ils connaissaient tous l'atteinte d'abord bénigne du mal, puis la première inquiétude, puis l'angoisse devant la menace persistante, et les accalmies trompeuses, et les heures désespérées, et l'adieu, et la fin, et la séparation, — et la solitude.

La solitude... Et chacun d'eux avait fait cet effort que tentait Mélié : après la tombe fermée, à l'heure où le souvenir commence à se voiler, ils s'étaient penchés sur des dessins ou des photographies, sur la diversité des images fausses ou sincères qui représentaient les traits de l'invisible ; ils avaient, en pleurant, comparé, jugé, choisi, de la meilleure photographie « fait faire des agrandissements », lutté, enfin,

avec leurs pauvres moyens inutiles, contre la mort toute puissante.

Lui, Mélié, en arrivait donc là! Et il se répétait la phrase épouvantable :

— C'est comme si elle était morte... C'est comme si elle était morte.

Depuis quatre jours, François Mélié travaille passionnément au buste de Pauline. Une émotion l'a bouleversé, quand, sous ses doigts hésitants, une première ressemblance s'est révélée. Naïvement, il a cru à la magie des portraits et des figures retrouvées. Mais, dès le soir, il abandonnait cette ébauche, pour commencer une œuvre de moindre dimension. Il consultait sans cesse les croquis rapprochés et minutieusement étudiés ; il ne se lassait pas, surtout, de rechercher, en lui-même, les détails du visage disparu. Le buste qu'il obtint fut élégant, de ressemblance indéniable, mais François demeurait mécontent devant cette figure qui reproduisait *presque* le modèle idéal : car elle en différait, cependant, moins par l'inexactitude des lignes que par cette empreinte que l'âme impose au masque de chair, et qui fait dissemblables deux hommes aux traits analogues. Et plus la souffrance du sculpteur s'exaspérait, plus il déformait l'image première. Il finit par haïr

cette infidèle reproduction dont il ne pouvait détourner sa vue et qui le regardait, elle aussi, de ses yeux creux, de ses yeux sans douceur, de ses yeux inconnus.

— Elle ressemble trop à Pauline et elle ne lui ressemble pas assez, songeait Mélié désolé. Elle me gâte mon souvenir en m'offrant sa réalité imparfaite. Cette figure toujours présente effacera en moi le peu de vérité que je sauve...

Un jour, non par un mouvement d'artiste énervé, mais parce qu'elle gênait sa piété, il prit son œuvre entre ses mains qu'il ouvrit, et le buste se fracassa.

Mélié fut soulagé. Cet effort qu'il avait tenté lui semblait puéril : avec de la terre et les règles d'un art, et le travail des doigts même les plus tendres, vouloir recréer ce qui ne fut que rayonnement d'âme et charme vivant ! S'attarder à cette besogne, quand telle lueur de sa pensée lui restituait parfois, pour une inappréciable minute, une incomparable image que nulle forme matérielle n'égalerait jamais ! Ah ! c'était là, là seulement, dans sa pensée active et fidèle, qu'il retrouverait la trace du bonheur ! Tout le reste, tout ce qui est tangible ou visible, les esquisses, les portraits, les moulages et les bustes, que c'est choses vaines et présomptueuses, impuissantes à détenir une par-

celle de vie ! Pourtant, ceux dont il modelait les traits exultaient, d'ordinaire, en admirant la reconstitution de leurs formes ; mais son orgueil s'effondrait, devant la stricte exigence de son amour.

François Mélié ne vécut plus que dans l'intimité du souvenir. En son âme ardente et recueillie, s'agitaient une foule d'images assez vivantes pour qu'il ne redoutât point de subir jamais une solitude absolue ; elles restaient gaies et jeunes au milieu de sa détresse, comme de beaux enfants qui joueraient dans une maison dévastée.

— Si j'étais normalement heureux, pensait Mélié, mes souvenirs se perdraient dans l'ombre du passé ; ils sont les amis des mauvais soirs, ceux qui ne viennent que quand on pleure, ceux que le monde hait parce qu'ils écartent l'oubli, ceux qu'il faut chérir parce que le monde les hait. Il y en a qui sont si doux, qu'aucune joie nouvelle ne les eût remplacés ; comme je vais les prendre tout contre moi, et les baiser, et m'enfermer en leur unique compagnie...

La parole de Dante et de Musset lui semblait fausse et sacrilège : non, le souvenir de bonheur qui surgit aux jours tristes n'est pas la pire souffrance : il peut achever de briser le corps

voluptueux veuf de son plaisir, mais dans l'âme pieusement fidèle, il entretient sans cesse la flamme et la raison de vivre.

Les images consolatrices s'évoquaient l'une après l'autre : Mélié les pressentait d'abord, puis il les entrevoyait, avant leur entière et nette apparition, à moins qu'elles ne s'imposassent brutalement, à l'improviste. François les considérait avidement, s'efforçait de tirer de chacune d'elles toute la réalité qu'elle détenait, et de garder au plus profond de lui-même le contour de la silhouette, le son de la voix, la brève et subtile sensation. Il respectait l'intégralité du souvenir, évitant de grossir le trait par son désir de le fixer, ou de matérialiser une fragile réminiscence. Il s'interdisait l'aide de toute note desséchante, si brève fût-elle : Il ne voulait qu'en lui-même, participant de son corps et de son âme, vivant par sa seule vie, le souvenir multiple et définitif dont il attendait presque de la joie.

Le cher visage fut présent, non plus seulement par la froide exactitude de ses lignes, mais souriant et aimant comme le visage même de la jeune femme, ainsi que lui mobile et varié suivant les mouvements de l'âme ; parfois, quelque détail s'effaçait, mais Mélié voyait toujours sur lui ce que les doigts du

sculpteur n'avaient pas pu créer, la beauté du regard qui versait la lumière, la douceur et la paix.

Pauline évoluait dans ses robes préférées, et François ne la quittait plus ; il la situait dans le cadre lumineux de leur bref bonheur ; ses attitudes pleines de grâce renaissaient, et ses paroles, et ses pensées. Puis, par un travail lentement ordonné, Mélié allait plus loin pour chercher son amie : il la rejoignait à l'époque moins triomphante mais déjà douce où elle supportait la présence d'un amour auquel elle ne voulait pas encore répondre. Il lui arrivait de remonter aux premières années, à leur rencontre, chez Lorémy, à ses folles émotions d'adolescent, à ses craintes, au don total de lui-même. Il guettait puérilement le retour de plusieurs dates, parce qu'elles lui valaient un souvenir précis.

La vie du jeune homme continuait, égale et mélancolique, mais non très douloureuse : il ne se sentait point seul. Parmi les images de Pauline, il y en avait certaines, qui, plus fréquemment que les autres et plus spontanément, traversaient son esprit. Et il advint qu'elles furent les seules qui se présentassent : la pensée de Mélié n'était pas moins fidèle, mais il perdit la joie émouvante de retrouver, à chaque heure,

un nouveau fragment de vie oublié. Presque mécaniquement, comme du rouleau d'un cinématographe, les souvenirs privilégiés, les mêmes toujours, se déroulaient; ils étaient des reproductions de la vie, mais ils n'avaient plus, en eux, un véritable élément vivant ; la touchante illusion s'évanouissait.

Quand Mélié le comprit, il fléchit sous une misère indicible ; il n'acceptait pas cette autre déchéance. De toute l'énergie de son cerveau vaincu, il rechercha les fuyantes apparitions, les bonnes compagnes qui l'avaient assisté ; mais elles demeuraient lointaines. Et il apprit avec terreur qu'à fixer sans trêve les plus nettes, peu à peu, au contraire de son désir, il les effaçait, comme si son regard trop fréquemment appuyé les eût usées. Seulement, par instants, et sans qu'il le provoquât, des lueurs les éclairaient; mais elles n'étaient plus les fidèles consolatrices dont la nature lui interdisait le secours; et il souffrait d'une douleur horrible ; il voyait Pauline s'en aller une seconde fois.

Alors le sculpteur se rebella: Ce que son art ne lui avait pas accordé, d'abord, ne l'accorderait-il pas à cette détresse ? François, de nouveau, s'enferma dans son atelier, et désespérément il saisit de la glaise, et tenta de la violenter, de la forcer à perpétuer cette image que

son humanité était impuissante à conserver...

Mais ce dernier geste aussi devait rester vain. Et François ne souffrit même plus dans son orgueil de statuaire : sa fièvre était tombée. Il avait fini de faire tous les pauvres efforts par quoi ceux qui restent trompent l'horreur des premiers jours de solitude : ils s'accrochent à l'illusion de maintenir un peu de la présence abolie ; tant qu'ils ont cette raison d'agir, encore donnée par leur amour, il ne faut pas les plaindre. Mais la douleur, quand elle vient, ne tolère pas longtemps ces défaites.

François Mélié commença d'être seul.

XI

Bargenac heurta à la porte de l'atelier : nulle réponse. Il frappa plus fort, attendit; son poing s'abattit impérieusement ; enfin il prononça :

— Eh ! ouvre donc, François ! C'est moi, Bargenac ! Je sais que tu es là, ton voisin vient de me le dire...

Incapable d'une longue contrainte, le Méridional poussa la porte et fut dans la vaste pièce : rien n'y paraissait vivre; elle était inerte sous la grande tristesse de l'abandon.

— Allons, l'oiseau n'est pas là ! fit le visiteur ; quand il aperçut, immobile sur le divan, Mélié qui le regardait.

— Eh! adieu, François ! Tu n'es pas malade, au moins ?

— Bonjour, Bargenac...

— Et tu ne m'ouvrais pas ? N'as-tu pas entendu que je frappais ?

— Si, j'ai entendu, mais je ne voulais voir personne.

Bargenac ne s'émut point :

— Mon pauvre ami ! Je vois que ça ne va pas ;

je m'en doutais un peu depuis ta dernière visite, et je venais pour prendre de tes nouvelles ; je voulais aussi te parler de mes affaires, mais je venais d'abord pour prendre de tes nouvelles. Qu'y a-t-il ? Toujours cette petite, hein? Ah ! pauvre vieux !

François Mélié n'avait pas quitté son divan ; vraiment il abominait ce verbiage, habitué qu'il était à n'écouter plus que les graves paroles intérieures ; pourtant il reconnut dans la voix de son ami une affection sincère et il répondit doucement :

— Non, ça ne va pas, mon bon Bargenac, j'ai une grande peine et j'ai besoin d'être seul.

— Mais ce voyage à Venise ?

— Ce voyage à Venise...

Le sculpteur expliqua comment il avait quitté Paris et comment, à Milan, il avait renoncé.

— Je ne comprends pas, fit l'autre : tu étais parti pour rejoindre cette femme ; elle aurait été enchantée de voir que tu courais après elle ; ceci est très probable. Mets les choses au pis : elle se serait fâchée : tu l'aurais perdue ; qu'aurais-tu de moins qu'en ce moment ? Je te défie de sortir de là.

— C'est, dit Mélié, que j'avais déjà beaucoup

souffert. Je ne cherchais pas à être habile ; j'ai fait ce qui me semblait *devoir* être fait.

— Mais tu bafouilles, mon vieux, tu bafouilles affreusement, et ce qui est grave, tu gâtes ton bonheur ; tu n'es pas de ton siècle, avec tes idées de renoncement ! Écoute-moi. Et si tu ne me crois pas, prends l'avis de quelques hommes de bon sens; pas un ne t'approuvera.

— Les hommes de bon sens? Tu appelles ainsi ceux qui pensent comme toi.

—Eh bé ! après tout, si tu le veux, laisse cette petite à ses caprices, nous t'en trouverons d'autres ! Mais ne reste pas à te morfondre ! Tu n'as pas fait vœu de chasteté, allons ! Et peut-être que tu en avais assez, tout simplement, hé? ce sacré...

— Non, Bargenac, tu te trompes, mon ami, fit patiemment Mélié ; il ne s'agit point d'un désir rentré, ni d'un plaisir perdu. Mais il y a une femme que, depuis que je me connais, j'aime uniquement : j'ai lentement aimé ses qualités : sa loyauté d'homme, d'abord, qui me l'a fait chérir comme un ami ; la sûreté de son esprit, ensuite, qui me l'a fait vénérer comme un maître ; et sa grâce, qui me l'a fait aimer comme ma femme. Comprends-tu? Comprends-tu que le seul bonheur que je prévoyais, ce qui était ma part, mon bonheur à moi, je l'ai

tenu là, entre mes doigts? Et puis, un jour, il a fondu : je n'ai plus rien.

— Eh! je comprends que tu t'emballes, parbleu! quand elle serait superbe, cette femme, à quoi sert de te faire du mauvais sang, puisque...

Il y eut un silence.

— Je ne dis pas cela pour te peiner, mais tu devrais chercher à te distraire: je te ferai connaître des petites amies très gentilles.

— Moi non plus, je ne dirai rien pour te peiner, Bargenac; seulement, nous ne parlons pas la même langue; crois bien que je ne me pose pas en homme vertueux. Si une aventure me tentait, je ne la fuirais pas; mais aucune aventure ne me tente : les femmes que tu pourrais m'offrir ? Sont-elles des grues ou des cuisinières?

Le sculpteur parlait d'un ton si simplement convaincu que Bargenac perdait sa belle assurance.

— Alors, tu restes seul? fit-il, soudain embarrassé.

— Je reste seul.

— Tu devrais voir tes amis.

— Pardon de te répondre franchement : pendant dix minutes leur présence m'est indifférente; ensuite elle m'exaspère.

— Et seul, que fais-tu?

— Je désire surtout être tranquille, n'entendre point parler de ces mille sujets qui ne m'intéressent plus, n'être pas dérangé dans mes pauvres réflexions. Ainsi, je me sens peu vivre: c'est ce que j'ai trouvé de mieux pour moins souffrir.

— Enfin, tu sais toujours que tu as de bons amis, n'est-ce pas?... mais j'étais venu aussi pour te parler de moi.

Visiblement, ce nouveau sujet flattait davantage Bargenac ; il enfonça les mains dans les poches de son pantalon, assura sa voix heureuse, mal faite pour les condoléances, et déclara triomphalement en se promenant par l'atelier :

— Eh ! je t'ai déjà dit que j'allais me marier ?

— Vraiment ?

— Tu ne te rappelles pas ? Je sais bien que je te l'ai dit : je l'ai dit à tout le monde ; mais ce que tu ne sais pas, c'est comment je vais me marier : devine un peu...

— Ah ! j'en suis incapable ; tout ce que je peux te dire, c'est que je te souhaite beaucoup de bonheur.

— Tu ne devines pas ? Non? Eh bien! voilà : C'est Mournat qui me marie.

— Mournat ?

— Mon cher, c'est une histoire incroyable !

Bargenac s'esclaffait, sans égard pour la mine sévère et un peu hautaine de son ami.

— Figure-toi que Perruchet...

— Naturellement, il y a du Perruchet là-dessous.

— Figure-toi que Perruchet m'annonça un jour que Mournat s'était mis en tête de me marier. Bon ! je lui répondis, je ne me marie pas comme cela sans savoir, sans seulement connaître la femme. Et il fut convenu que nous dînerions ensemble chez Mournat. Bien entendu, je n'étais pas décidé, je n'avais aperçu la demoiselle que deux ou trois fois, dans des théâtres, des expositions, est-ce que je sais, moi ! Nous fûmes donc à ce dîner : on me plaça au côté de l'enfant ; nous parlâmes, et nous n'en sûmes pas plus qu'avant ; lorsque, une fois revenus dans le salon, pendant que je causais à la maman, voilà ce bougre de Mournat qui vint vers elle et lui dit : « Combien je suis heureux, chère madame, que mon petit ami Bargenac ait la chance de vous plaire ainsi qu'à Mademoiselle votre fille ! leur bonheur me comblera de joie, c'est un gendre charmant que vous aurez là... ; » Hein ? C'est assez joli ? Hein, celle-là, tout de même ?

— Et qu'as-tu fait ?

— Que voulais-tu que je fisse? La chose ainsi présentée, je fus forcé d'être poli ; je ne pouvais pas refuser, voyons ? J'ai remercié, et ce fut convenu.

— Ah ! par exemple, tu es trop naïf ! Marié par politesse... Te plaît-elle, au moins, cette jeune fille ?

— Elle me plaît sans me plaire ; c'est une belle personne ; il n'y a pas beaucoup d'argent, mais je vais te dire : je suis content parce que c'est Mournat qui me marie ; Perruchet ne me le cache pas : « C'est excellent pour toi, me déclara-t-il, que Mournat s'occupe de te marier. »

— ... ?

— Eh oui ! Je deviens un des siens, un de sa bande ; il me poussera, maintenant, c'est sûr ; il me fera une situation.

— Mon pauvre Bargenac, te souviens-tu du soir où, en sortant du dîner de Saint-Jacques, nous avons eu cette bonne causerie le long de la grille fermée du Luxembourg ? Nous venions de rencontrer Perruchet, et sa volonté de parvenir nous émouvait. Nous, nous étions comme deux frères ; la vie nous tentait, aussi : il y avait devant nous la gloire, la fortune, l'amour ; nous disions que c'était l'heure de vivre, mais nous ne savions pas quoi faire. Moi,

tout de suite, la douleur m'a pris : je ne compte plus, je suis jeté hors de la vie. Mais toi, mon Bargenac, le chemin que tu as fait depuis ce jour m'effraye.

— Parce que je suis en train d'être heureux ?

— Parce que j'aimais ton esprit et qu'il change terriblement ; nous rêvions, toi comme moi, d'art noble et de grand amour ; et suivant le conseil de ces gens, Perruchet et Mournat, tu as commencé par avilir ton nom dans leur feuille pornographique...

— L'*Apollo ?* Tu oublies que tu faillis y collaborer...

— ... C'est vrai ; moi aussi, une minute, j'ai eu la fièvre ; mais j'en suis bien guéri ; cette exploitation me paraît si lointaine et si sale...

— Enfin...

— Et tu vas épouser une jeune fille que tu n'aimes pas, que tu ne connais pas, et tu l'épouses dans le seul but de faciliter ton avenir ! Je dis que cela m'effraye, surtout quand je songe aux conditions louches de ce mariage.

— Ah ! ça, Mélié...

— Je dis que Mournat et son complice sont des gredins, qu'ils t'entraînent, qu'ils te roulent, et que Dieu sait comment cela finira ; tu es sur une voie dangereuse; arrête-toi, n'accepte plus leurs offres...

Bargenac avait quitté son air triomphant; il prit la main de Mélié et lui dit humblement :

— Et moi aussi, François, tout cela m'effraye un peu. Pourtant je crois que tu exagères : ces gens ne sont pas si mauvais ; et puis, c'est toujours cette chose : vivre! J'ai entendu sonner l'heure de vivre! Et je ne la laisserai pas passer, je veux toute la joie qu'elle contient; allons, adieu, je t'aime énormément, François, et tu restes mon meilleur ami... Et du courage ! bougre ! les chagrins ne sont pas éternels !

Bargenac sorti, Mélié demeura étourdi des paroles entendues. Que racontait-il, cet étranger ? Que signifiaient ces histoires d'intrigues et d'avenir? Pourquoi cette agitation autour de choses vaines, et ce bourdonnement de phrases fatigantes ? Le sculpteur, la tête lourde, écouta le silence se réinstaller dans l'atelier.

XII

Ce fut vers cette époque que parvint rue Gay-Lussac une seconde lettre du Dr Fontenoy. Le médecin réclamait des nouvelles de son ami : « Écris-moi longuement, ou bien, ajoutait-« il, ce qui vaudrait infiniment mieux, viens « me serrer la main à Pont-Terrot... Je serais « enchanté de te faire connaître ma famille, « nombreuse déjà : ma femme, qui entend sou-« vent parler de toi, serait contente de te rece-« voir. Et tu verrais mes deux fils : Jacques, « l'aîné, a cinq ans ; il est délicat, fin et — je « te le dis tout bas, — il est charmant. Je « me fais l'effet d'un imbécile, tandis que je « regarde s'ouvrir cette petite âme précieuse. « Joseph, le second, est un brave et bon gar-« çon plein, je te l'affirme, d'un sens amusant « et très sûr... »

Et Fontenoy contait ses joies paternelles, ses occupations, la fatigue, aussi, de ses courses en automobile :

« Je vis chez moi ;

« Je suis bien avec tout le monde ;

« Je ne fais pas de politique.

« Tel est mon programme, disait-il en finis-
« sant : quand j'aurai reçu la visite de mon cher
« Mélié, je serai tout à fait heureux. »

Le médecin de campagne n'imaginait pas, en écrivant cette lettre, l'émotion qui naîtrait d'elle. Mélié la lut sans sourire aux naïfs enthousiasmes du père, puis il la plia, la mit soigneusement dans son portefeuille ; et il réfléchissait : Comme ce Fontenoy était heureux ! Aucun bonheur ne dépassait le sien, ni en douceur, ni en dignité ; à Fontenoy, Mélié ne se sentait pas étranger : Cependant il n'irait pas le voir ; il n'avait pas le courage nécessaire pour affronter cet homme sage et privilégié.

Et il répondit une lettre affectueuse mais brève, où il s'excusait de ne point accepter l'invitation.

Et sa misère continuait. Quand il n'errait pas le long des rues désertes, il restait dans son appartement ou dans son atelier, inactif comme un homme qui ne discerne aucun but. Lassé de l'effort d'ouvrir un livre, d'écrire une lettre, d'occuper à quoi que ce fût l'ennui de ses doigts, il échouait inévitablement dans un fauteuil. Il ne dirigeait pas sa pensée : le temps n'était plus du travail intérieur pour dévoiler le mystère, des grands élans d'espoir irraisonné, mais non

déraisonnable, vers le bonheur. La lutte était finie ; Mélié se savait vaincu ; il n'avait plus qu'à souffrir. Et il souffrait atrocement. Si un détail du drame récent pénétrait son esprit, il n'avait pas l'énergie de le chasser, l'accueillait, au contraire et le fixait longuement. Et il arrivait que, par le mirage de la solitude, l'infime détail se déformait, grandissait démesurément, se muait en remords ou en désir de suicide, pour retomber, la crise terminée, parmi les inutiles débris de souvenirs, s'ensevelir sous la couche grise et toujours plus épaisse de l'abattement. Quelquefois il se disait encore :

— Où est Pauline ?

Et il choisissait, parmi les hypothèses, celle qui allait le faire souffrir, car il les connaissait toutes et savait qu'elles étaient toutes sans issue.

Mélié écoutait le silence que dramatisaient les bruits extérieurs. Rue Gay-Lussac, des tramways affolaient de leur passage strident le calme provincial du quartier ; quelque part, deux horloges sonnaient les heures, d'un timbre à peine dissemblable, et, quand les deux sons ne coïncidaient pas, l'un suivait l'autre de si près qu'ils paraissaient mystérieusement unis ; d'une école, montaient des voix d'enfants, libres

et criardes, ou disciplinées pour le chant naïf d'un air à danser en rond. Mais tous ces bruits, et l'essoufflement de la lourde voiture, et le double tintement des horloges, et les voix enfantines, et le grincement des pas sur le plancher de l'étage supérieur, qu'étaient-ils, sinon des rappels impitoyables de la vie, l'assurance qu'il y avait là des êtres qui espéraient, qui voulaient, des êtres aux regards desquels les faits de chaque jour avaient une importance, des êtres qui attendaient, inlassablement, une part de bonheur? Et comme c'était tout ce qu'il eût fallu que Mélié oubliât, ce bruit tragique dans sa banalité déchirait sans relâche l'homme qui n'attendait plus de joie. Tel un corps malade, que le plus innocent toucher suffit à meurtrir parce que le principe de douleur est en lui, son âme endolorie tressautait au moindre contact qui l'effleurait.

Quand le séjour dans son appartement lui semblait insupportable, il allait s'enfermer avenue du Maine. Les bruits extérieurs parvenaient peu dans l'atelier ; le Bel Invalide ne moulait ses valses que le matin, et les après-midi demeuraient silencieuses. Couché sur le divan, François Mélié goûtait la double horreur du silence et de la solitude : l'un et l'autre ouvraient à ses yeux de si vastes profondeurs qu'il

se sentait défaillir, attiré comme au bord d'un abîme. Un grand espace sombre se creusait, s'étendait à perte de vue, jusqu'à l'extrémité des jours, le séparant irrémédiablement des hommes. Il connaissait l'épouvante de vivre dans une île de solitude et de désolation, où jamais nulle barque n'aborderait. Toutes ses révoltes seraient inutiles, aucun but ne s'élèverait devant son énergie. Et la voix formidable du silence ne cessait pas de lui répéter : « Tu t'es mis hors la vie ; seul, tu es seul : Là-bas, dans la rue et dans la ville, et dans le monde, les hommes s'agitent, travaillent pour leurs ambitions. Mais des millions de gestes qu'ils font en ce moment, aucun ne t'intéresse. Ceux qu'ils feront demain te seront également étrangers. Et le bruit colossal de la vie s'amoindrit en une faible rumeur qui pénètre à peine dans ce lieu misérable. »

Souvent, il revoyait son existence passée : ses années d'enfance, au lycée de Vannes, son arrivée à Paris, la beauté de l'art révélée, le premier travail, puis la halte brutale du service militaire, la mort du commandant Mélié, et le travail, de nouveau, et le succès. Mais surtout il revoyait son amour, timide et un peu puéril, plus grave ensuite, dramatisé par la perte de Lorémy, plus hardi après

le veuvage de Pauline, la certitude acquise d'une entente complète entre les deux esprits, et les quelques jours de bonheur — et ce déchirement...

Tant qu'il vivait parmi les faits, il les acceptait l'un après l'autre, toujours dominé par le dernier survenu. Maintenant qu'il était hors d'eux, presque hors de sa propre vie, il les enveloppait d'un seul regard et tâchait à pénétrer leur sens. Quelle faute avait-il commise, quelle maladresse, quelle erreur ? Mélié cherchait d'anciens détails : Tel jour, il aurait dû parler, et, tel autre, mieux implorer; c'était sottement qu'à Milan il avait renoncé... Mais les regards en arrière étaient moins douloureux que ceux qu'il glissait vers l'avenir : il n'osait pas lever les yeux sur cet espace immensément vide; il n'y distinguait pas une joie qui le pût émouvoir, ni un chagrin le meurtrir.

Les semaines s'écoulaient, et le temps étai sans valeur. Il y eut les fêtes de la nouvell année où la solitude s'accrut.

Parfois, le besoin de fatiguer son corps lançait le jeune homme à travers les quartier excentriques, autour du parc de Montsouris, o dans Montrouge. Il marchait vite, au hasard ne demandant à l'exercice que de briser se nerfs; il franchissait les fortifications, s'égara

parmi les invraisemblables campements et les sordides guinguettes qui poussent dans certaines banlieues, comme une éruption malsaine sur la beauté de Paris. Cette misère ne l'effrayait pas ; il laissait les chiens faméliques aboyer à son approche, les habitants, chiffonniers et rôdeurs, le suivre d'un œil soupçonneux, et il passait, humant cette pauvreté et ce vice, touchant une sorte de souffrance qu'il ignorait. Mais il comprenait bien que ces gens, qui vivaient ensemble, n'étaient pas très malheureux. Quand la fatigue l'accablait, il regagnait son logement et s'étendait sur son lit.

Puis, ces longues promenades l'excédèrent : dans les rues, riches ou pauvres, il y a trop de couples ; le soir, dans les faubourgs, les hommes et les femmes se retrouvent, la journée faite, et les plus jeunes se baisent fortement avant de se prendre le bras. Un jour qu'il revenait de Versailles, Mélié dut sortir de la gare entre deux rangs de personnes qui attendaient les voyageurs ; et ce lui fut si cruel de voir ces visages qui guettaient, que, par un bizarre sentiment de pudeur, pour voiler sa détresse, il jeta les yeux, à droite et à gauche sur la foule, feignant de chercher quelqu'un. Mais il savait bien que personne ne l'attendait.

Mélié abandonna ses promenades. Les jours

et les soirs se traînaient avec leur morne régularité, dans la même inaction, la même somnolence. Et il comprit que sa vie sombrait. Sans agir et sans penser, sinon pour remuer les vieilles idées désespérées et pour faire les gestes indispensables, il souffrait même physiquement, d'une douleur de membres qu'il n'exerçait plus, et d'une semblable déchéance cérébrale.

François n'avait plus de famille; sa récente attitude avait vite découragé ses amis : les amis respectent facilement le vœu d'un homme triste qui souhaite la solitude. Ainsi, rien ne le rattachait à rien; il ne recevait même plus de lettres : une fièvre d'espoir ne le brûlait plus, comme naguère, à l'heure où il eût été possible que lui parvinssent des nouvelles de Pauline. L'acte d'espoir, même présomptueux, nécessite une énergie qu'il n'avait plus.

Privé irrémédiablement de toute vue sur l'avenir, détaché des mille objets à quoi est suspendue la banalité de l'existence journalière, ruiné dans sa vie intérieure, Mélié demeurait indifférent et inactif comme un mort. Et vraiment, qu'est-ce donc que la mort, sinon cet anéantissement où il s'abîmait corps et âme, chaque jour davantage, et davantage à chaque heure de chaque jour ?

Ce fut dans cette détresse que son instinct se réveilla. Quand il sentit, autour de lui, rôder la folie et la mort, l'instinct des bêtes, qui les pousse à défendre une vie même douloureuse, secoua sa torpeur. Ayant admis qu'il lui fallait *faire quelque chose*, il ne chercha pas les distractions que pourrait agréer son esprit; l'idée du voyage, avec la légèreté de ses ciels changés, ne le tenta point. Simplement, un matin, il se dirigea vers l'avenue du Maine; l'ordre accoutumé rétabli dans l'atelier, les dispositions nécessaires prises hâtivement, le sculpteur plongea dans le travail, comme d'autres malheureux dans un fleuve profond. Des ébauches sommeillaient, ici et là, des maquettes jamais réalisées en œuvres; il les utilisa pour se vouer au travail: il les étudiait, les modifiait, détruisait ce qu'il venait de faire pour recommencer le lendemain, insensible à la joie de créer comme au désir de la beauté, satisfait, seulement, quand il parvenait au soir rompu de fatigue, trouvant un sommeil agité d'abord, mais lourd ensuite, et incapable de rêve. La fièvre que lui donnait cette fatigue n'était pas celle des mornes jours écoulés; provenant d'une autre source que de sa douleur, elle attestait que la vie rentrait en lui.

Ce n'était que par l'effet d'une énergie cons-

tante qu'il ramenait ainsi, pour chaque séance, son être au travail. Parfois il ne le pouvait pas; certains jours, l'inutilité d'un effort quelconque l'accablait si sûrement, qu'il restait impuissant à faire un geste ; d'autres matins, il commençait sa tâche, puis, si le besoin d'une minute de repos l'étendait sur son divan, tout était fini : resté debout, il eût continué à modeler; couché, il ne trouvait dans aucun désir la force de dominer son engourdissement.

Telle était sa misère.

Cependant, parmi les ébauches délaissées, il en rencontra une qui, jadis, l'avait longtemps retenu: c'était un *Vieillard Mourant* que lui avait inspiré l'admirable *Moïse* d'Alfred de Vigny. Quand il s'essayait encore près de son vieux Maître, François concevait l'idée d'un marbre où se dressât la grandeur désolée de la figure biblique ; il en savait peu de plus noblement douloureuses; le prophète, au sommet du Nébo, lamente devant Dieu l'horreur de la solitude qu'exige sa gloire surhumaine ; et, par la bouche du vieillard, le poète formule l'éternelle plainte de l'homme supérieur aux autres hommes, seul, par là même, et qui souffre, et qui, inconsolé des bonheurs manqués, pousse, si haut qu'il soit, ce cri humble et pitoyable:

« O Seigneur, j'ai vécu puissant et solitaire,
« Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre... »

Le jeune sculpteur aimait et redoutait à la fois les sujets où s'exprime un sentiment général : l'œuvre gagne, à les figurer, une noblesse particulière, mais quelle chose effrayante pour l'artiste qui craint sa conscience ! Il semble qu'un tel sentiment, à l'instant d'être matérialisé, se charge de toute la poussière des siècles qu'il a traversés, de toute la lourdeur des cœurs qu'il a émus, de toute cette « Majesté des souffrances humaines » que salue, ailleurs, le même poète ; comment, ainsi, l'homme qui n'est pas un gâcheur peut-il prendre, sans trembler, l'outil qui va créer ?

Bien qu'une ébauche faite plût étrangement à Pauline, Mélié avait abandonné une si rude tâche. A cause précisément de sa difficulté, et du long temps qu'elle nécessiterait — plutôt que par amour pour une œuvre qui lui demeurait aussi indifférente que les autres — François voulut exécuter son *Vieillard Mourant*. Il rechercha le modèle qui avait posé, et, l'ayant trouvé, il entreprit courageusement sa besogne. Ce furent des jours émouvants où le plus noble effort de l'artiste luttait contre la misère de l'homme. L'atelier restait, du matin au soir, fermé à la clef. Il advint que, pendant

le travail, des poings y frappèrent; des voix, celle de Bargenac, celles de sculpteurs dont l'atelier était proche, celle même de Perruchet-Vilain, demandaient énergiquement qu'on ouvrît; ces jeunes gens s'inquiétaient au sujet de leur ami, qu'ils savaient malheureux, puis on venait d'apprendre qu'il travaillait de nouveau; on se souvenait qu'il avait du talent, on voulait savoir, on voulait voir, les sympathies se réveillaient.

Mais on ne pénétrait pas dans l'île: à chaque heurt, François et le modèle se taisaient brusquement; les premières fois, Mélié avait dû faire au vieux un signe impératif: et il lui expliquait qu'il ne voulait pas être dérangé. Alors, au coup frappé, le bonhomme serrait les lèvres, faisait lui-même les grands gestes d'une mimique burlesque et précautionneuse; l'importun éloigné, il riait, enchanté de la farce jouée, plein de considération pour un maître si respectueux de son labeur.

— Très bon, signor, disait-il; et il approuvait, en un langage mi-français, mi-italien, entremêlé de patois de Menton.

Le travail accordait à Mélié sa divine griserie; le sculpteur trouvait presque du charme à cette vie austère en tête-à-tête avec l'œuvre, enfermé dans cette île laborieuse qu'était son

atelier et que venaient battre les bruits hostiles. Car envers le monde et ses plaisirs habituels, il ressentait toujours sinon de la haine, du moins la même indifférence peu bienveillante.

Un jour, il reçut une lettre d'un banquier juif qui, jadis, lui ayant commandé le buste de sa femme, l'avait fort largement rémunéré. Cet homme désirait aujourd'hui que le sculpteur traitât, dans les mêmes conditions, pour le buste d'une fillette de six ans. Mélié se rappela une femme point belle, un homme généreux, mais exigeant, un travail grassement payé mais peu intéressant, et le plaisir que cette affaire — car c'en était une — lui avait causé. Que lui voulait-on, maintenant ? Des affaires... il n'en conclurait plus. Ayant assez d'argent pour vivre simplement, que chercherait-il la fortune, — à quoi l'emploierait-il? — ou les honneurs ? Qu'on le laissât tranquille avec son œuvre, puisqu'elle voulait bien l'accueillir.

Il refusa.

Et vraiment, le lendemain matin, en travaillant, il se sentait un cœur léger qu'il ne se connaissait point.

— Savez-vous ce que j'ai fait, père Zaffiri ? dit-il au vieux modèle qui, durant le repos, allumait un mauvais cigare.

L'autre tourna vers lui ses yeux vifs.

— J'ai renoncé à une affaire d'or, pour le plaisir de continuer ceci...

Le Mentonnais ne broncha point, son attention absorbée par la combustion défectueuse des feuilles de tabac. Mais quand il eut bien entendu que son sculpteur refusait de gagner de l'argent afin de ne pas interrompre l'œuvre préférée, et que, cette œuvre, il l'exécutait pour le seul amour d'elle, sans qu'elle lui fût payée, il manifesta, à l'égard d'un homme si extraordinaire, un sentiment proche de la vénération.

Mélié tolérait les bavardages du père Zaffiri ; dans l'extrême solitude où il vivait, cette unique voix frappait son oreille ; elle n'exigeait pas de réponse ; elle ne parlait point de bonheur ni d'amour, de ces sujets trop chers auxquels, là-bas, dans Paris, François se fût heurté à chaque mot. Elle parlait avec un accent déjà doucement chantant, qui caressait l'oreille du statuaire, l'émouvait par le rappel des soirs où un semblable accent se mêlait à l'harmonie de si belles heures. Et le vieillard racontait son pays : « Mennton », comme il disait, et la douceur de ses vallées, et Castelar, perché parmi les oliviers, et, bien loin derrière le pic du Berceau, la ruine du Vieux-Castelar, et Sainte-Agnès, et Sainte-Lucie et, visible de tous les sommets de la montagne, par delà les grands plants d'oli-

viers en terrasses et la multitude des citronniers et des orangers lourds de fruits, toujours égale et haute, bleue comme un ciel qui n'aurait jamais de nuages, — la mer.

— Dans la vallée du Borigo, en plein Midi, à une petite heure de Sainte-Agnès, que j'avais ma maison, disait le père Zaffiri, cinquante oliviers et un âne, et pas besoin de rien, oui...

Il n'expliquait pas comment il avait quitté un si doux mode de vivre, et Mélié ne le questionnait pas. Le sculpteur, avec un génial entêtement, reproduisait le corps décharné du vieillard, son visage émergeant de la longue barbe, autrefois un peu commun et d'une trop épaisse beauté, aujourd'hui affiné par l'âge et par la misère.

XIII

Rarement François lisait un journal; ces faits divers et ces réclames ne l'intéressaient pas. Arrivé dès le matin à son atelier, il se faisait apporter, d'un petit restaurant, l'essentiel d'un déjeuner qu'il partageait avec Zaffiri; et le plus souvent il travaillait jusqu'à la nuit tombée ; pourtant, il avait recommencé ses longues promenades à travers les quartiers excentriques. Une après-midi, son regard fut accroché par cette large affiche rose collée sur tout un pan de mur :

IMMENSE SUCCÈS !!!

—

Vient de paraître :

LA SAVEUR DE LA CHAIR

Roman

par

Mme DENISE BARGENAC

Le livre le plus passionné et le plus suggestif qui ait jamais été écrit.

Succès sans précédent !!!

Il demeurait stupéfait devant la grossièreté inaccoutumée du placard et la révélation des talents de Mme Bargenac. Quoi! Son ami avait épousé une femme-auteur! Et auteur de quelles œuvres! Le jeune homme relisait l'affiche, incrédule tant il la découvrait vile et canaille. Et Bargenac tolérait cette industrie! Le soir, Mélié traversa la colonnade de l'Odéon, acheta le livre, le parcourut : c'était le récit d'un adultère, débarrassé de toute complication qui pût amoindrir le charme du sujet; dans les trois cents pages, on ne rencontrait pas une pensée; mais de temps à autre, à propos d'une très simple manifestation d'instinct, le style devenait pompeux et obscur, de sorte que telle lectrice, ayant sauté la phrase, devait s'enorgueillir d'avoir frôlé une vérité philosophique.

Et l'on discernait facilement les ébats auxquels se livraient les héros ; le mari fortement ridiculisé en quelques pages, le reste de l'œuvre était consacré à la gloire des amants : on la chantait sur tous les tons, variant agréablement les attitudes, non sans art, et avec un lyrisme précis.

— Une femme, pensait Mélié, comment une femme peut-elle écrire cela ?

Et, naturellement, sa pensée alla vers Pau-

line ; il vénéra la chère pudeur ; un instant, la comparaison renouvelée le fit souffrir davantage.

Le lendemain, sur une feuille dépliée par hasard, le sculpteur lut un article intitulé : « Ménage littéraire ». Le journaliste, qui signait d'un nom parfaitement ignoré, utilisait deux colonnes pour vanter les talents « égaux et dif-
« férents de M. et Mme Bargenac ; elle, peintre
« merveilleux de la passion sensuelle, chantre
« inspiré des suprêmes ivresses et des pires
« voluptés ; lui, le poète de naguère, dévoilant
« une face nouvelle de son souple talent, ravis-
« sant le monde des lettres par ce chef-d'œu-
« vre de grâce légère et de scepticisme moderne :
« *Les deux filles de M. de Courtepaille*. Incon-
« venant ? Non pas ; mais délicieusement trou-
« blant, et d'une morale bien hardie sous son
« apparente naïveté... » En un style où certaines tournures rappelaient la manière de Mme Bargenac, le journaliste épanchait son enthousiasme, et il admirait, avant de finir, qu'un ménage pût réunir « une si grande somme de
« talent, de succès et d'audace voluptueuse ».

François Mélié croyait à peine le témoignage de ses yeux. Ainsi Bargenac, non content de permettre que sa femme s'inscrivît parmi les professionnelles du roman libertin, exploitait

lui-même une veine similaire, il tombait dans le genre « délicieusement troublant » ! L'un et l'autre, l'homme et la femme, recouraient aux bas procédés de la réclame, à ces articles menteurs faits d'un égal mépris du public et de l'œuvre, et qui parodient la critique de déshonorante façon !

A la suite de quelles chutes, poussé par quelle fatalité, Bargenac avait-il sombré dans cette littérature besogneuse où il s'agitait, certes, en illustre compagnie, mais dont paraissait devoir l'écarter, malgré son récent et dangereux amour pour le succès, la hauteur de ses premiers livres ?

Une grande tristesse pesait sur Mélié : Le compagnon de travail, celui qu'il aimait pour sa conscience de poète, devenait un marchand de mots — de mots à double sens ! Son mariage n'était qu'une association formée avec une trafiquante, et voilà qu'ils vendaient, à eux deux, l'image grossière de la beauté jadis pieusement servie ! Ce mystère douloureux irritait le sculpteur, secouait son apathie ordinaire.

— J'irai chez Bargenac, décida-t-il, je veux que lui-même m'explique cette histoire.

Bargenac était absent ; deux jours après la visite faite, Mélié reçut un billet de son ami : remerciements, regrets... l'écrivain n'avait pas

une minute à lui, cependant il désirait vivement voir son cher François : aussi l'attendait-il pour dîner le lendemain ; il serait très heureux de le présenter à sa femme, et, du moins, on pourrait causer.

— Ah ! ça, non ! s'écria d'abord Mélié ; bien sûr, je ne vais pas aller dîner en ville.

Mais son amitié, — et une certaine curiosité, le déterminèrent à rompre sa solitude. Surpris de refaire les gestes voulus par l'usage, il déposa une carte chez Mme Bargenac, revêtit un habit. La maîtresse de maison, qu'entouraient déjà M. et Mme Mournat et Perruchet-Vilain, l'accueillit aimablement. Elle était brune et un peu forte ; son visage aux traits réguliers demeurait le plus souvent impassible, car son fréquent sourire n'exprimait point un sentiment : la jeune femme le portait sur ses lèvres comme une bague à son doigt. Elle avait assez d'élégance pour que sa toilette ne parût point trop riche. Son mari s'occupait d'elle à tout moment, avec sa grâce provençale naïvement insistante. Aux compliments que Mélié se crut obligé d'offrir, touchant le succès littéraire de Mme Bargenac, le teint de la jeune femme s'empourpra, et son mari répondit :

— Ah ! tu as su... ? Oui, oui, nous sommes contents, ça ne marche pas mal...

Puis, on parla d'autre chose ; mais pendant le dîner, à plusieurs reprises, Mournat célébra le talent de sa voisine ; un regard précautionneux ayant satisfait sa prudente manie, attentif aussi à ne pas perdre une bouchée des morceaux sûrement choisis, il déclarait de sa voix grasseyante :

— J'adore tout, dans votre livre, chère madame : le fond, d'abord : ce poème merveilleux de deux êtres qui s'aiment malgré les misérables conventions sociales, et que leur passion ravit, dans un bonheur inespéré. Ah ! que c'est beau ! Mon Dieu ! que c'est beau ! Et la forme ! Quel bonheur d'expression ! Je trouve dans votre roman un amoncellement de poésie : la poésie de la forme, ajoutée à la poésie de la pensée. Notre cher auteur de *M. de Courtepaille* a, certes, beaucoup de talent, mais Denise Bargenac, c'est Chateaubriand retouché par Zola...

D'ailleurs, n'ayant lu que de rares fragments de l'œuvre de Zola, ce critique improvisé ignorait totalement celle de Chateaubriand.

Puis, on discuta la dernière pièce jouée sur une scène du Boulevard ; Perruchet répandit quelques calomnies contre un orateur qui, la veille, avait parlé à la tribune de la Chambre ; mais Mournat revenait à son sujet préféré :

— Et le titre, chère amie! reprenait-il avec un nouvel enthousiasme : le titre : *La Saveur de la Chair!* Quand on a trouvé un pareil titre, cela suffit : on est poète !

Ainsi causant, mangeant, buvant, il s'excitait outre mesure ; les idées que lui suggérait apparemment le livre de Mme Bargenac, peut-être le voisinage de sa belle hôtesse et l'abondante chaleur des vins empourpraient sa face, particulièrement ses bajoues ; et il paraissait étrange que, dans ce joyeux flamboiement, le poil des petits favoris continuât de si sagement grisonner.

Au surplus, le dithyrambe restait à une seule voix ; Mme Bargenac, qui en recevait l'hommage, n'en semblait pas comprendre tout le prix ; son perpétuel sourire ne laissait filtrer que des mots insignifiants.

— Cette belle femme est un peu sotte, pensait Mélié ; pourtant son bouquin, si regrettable soit-il, découle d'une certaine activité intellectuelle : elle écrit des saletés, mais elle sait écrire, et l'on jurerait ici qu'elle est une simple dinde.

Bargenac coupait, de remerciements, les paroles élogieuses, et Perruchet donnait sans lassitude la réplique à son Maître ; il s'y employait de son mieux, grimaçait des acquiescements :

mais la meilleure partie de son énergie était détournée au profit de sa « Patronne »; chaque fois qu'il était reçu par les Mournat, ou qu'il les accompagnait pour l'une de leurs sorties, Perruchet-Vilain se trouvait préposé au confort de la dame.

Elle était exigeante ; ses quarante ans développaient jusqu'à un volume fâcheux une corpulence naguère glorieuse. Le couple mangeait trop. Soumis par ses occupations multiples à des fatigues variées, Mournat se défendait contre l'obésité ; mais c'était, dans les chairs de Mme Mournat, un écroulement. Elle payait la rançon de sa beauté robuste : la figure, le corps se bouffissaient; voici qu'elle marchait difficilement. Son caractère devenait acariâtre. Depuis longtemps délaissée, et contrainte, par le sieur Mournat, à une muette acceptation, elle usait de son infirmité pour émettre des doléances et capter quelque sympathie. Et jugeant cette infirmité peu distinguée, elle affectait davantage, à mesure que s'enflaient ses chairs, le parler à peine perceptible d'une femme exténuée qui va, dans l'instant, succomber à la fragilité de son organisme. Ses plaintes n'émouvaient personne, mais elles appelaient l'attention de tous, et motivaient les soins du zélé Perruchet.

Mélié observait ces gestes avec l'indifférence qui ne le quittait plus, puis, quand ses yeux s'arrêtaient sur Mme Bargenac, avec l'orgueil fidèle et triste que suscitait en lui toute comparaison. Et il retrouva la pensée qui l'avait amené là ce soir : il s'efforçait de définir la vie de son ami : Mournat, doublé de l'obséquieux Perruchet-Vilain, lui semblait plus certainement, à chaque parole nouvelle, dépourvu de toute délicatesse et livré à de bas instincts ; la dolente Mme Mournat ne pouvait pas avoir de vie morale. Mme Bargenac, jolie et nulle d'apparence, était-elle une compagne sérieuse ? En quittant la table, Mélié ne connaissait aucun détail précis.

Dans le salon, — ces dames tolérant l'odeur de la cigarette, — des groupes se formèrent : Mournat, rouge et luisant, pérorait devant la cheminée pour la seule Mme Bargenac, cependant que son secrétaire, avec d'infinies précautions, étalait Mme Mournat sur des coussins. Bargenac vint près de Mélié qui fumait à l'écart ; mais l'ancien député le suivit :

— Il faut que je parle à notre cher Maître, il faut que je parle à notre cher Maître, déclara-t-il. Vous n'êtes pas de trop, Bargenac.

Et Mournat commença d'expliquer :

On savait combien les artistes débutants ven-

dent difficilement ; il appartenait à une Démocratie intelligente de favoriser l'éclosion des talents nouveaux. Mournat voulait donc s'occuper d'acheter les œuvres de jeunes peintres et de jeunes sculpteurs peu fortunés, et, par là, les aider à vivre, leur permettre de travailler.

— Je fonderais une société que j'appellerais : « La Société pour le Succès des Jeunes Artistes » ! Un beau nom, hein? et philanthropique, éminemment philanthropique, mon idée?

Et le gros homme tentait de rafraîchir, au contact du mouchoir violemment parfumé, son visage qu'achevaient de congestionner les dernières et plus fortes bouffées aspirées du cigare.

Mélié se demandait quel dessein un peu généreux pouvait naître dans la tête du personnage ; mais celui-ci continuait, pendant que Bargenac s'éloignait pour répondre à un appel de sa femme :

— Je me suis arrangé avec plusieurs marchands, et tout irait à merveille ; remarquez que je ne suis pas commissionnaire en tableaux ni en statues, moi, je ne sers pas d'intermédiaire entre les artistes et les marchands ; jamais de la vie ! Ce n'est pas mon métier ! Pour obliger ces jeunes gens, j'achète quelques-unes de leurs œuvres, bon ! Je les paie au comp-

tant un prix de... et puis ils n'ont plus à s'en occuper : c'est bien pratique : ils sont payés, l'œuvre m'appartient; si elle me reste, c'est tant pis pour moi; mais, naturellement, je tâche de la revendre, après, comme je peux.

— C'est en effet très intéressant, avoua Mélié.

— Alors, je voudrais connaître les noms de jeunes gens dignes d'attention. Entendons-nous, ajouta Mournat en lançant un terrible regard oblique; des jeunes gens dignes d'attention : vous comprenez que je désire perdre à cette œuvre le moins possible; n'est-ce pas naturel ? Je voudrais donc trouver de jeunes artistes nécessiteux et... que dirai-je ? arrangeants... disposés à céder leurs premières œuvres... heu... enfin...

— Des gens, dit Mélié, qui découvrait le caractère de l'opération, prêts à vendre un tableau pour le morceau de pain dont ils ont besoin.

— Mais il ne faudrait pas qu'ils fussent sans talent!

— Parbleu!

— Je les souhaiterais à l'instant où, sans être arrivés au succès, ils n'en seraient point éloignés; ainsi, avec un peu de patience, je ne perdrais pas trop sur le marché...

— Parfait, acquiesça Mélié, complètement édifié ; et qu'attendez-vous de moi?

— Mais, mon cher monsieur, d'abord des noms de jeunes gens, puis une habile réclame auprès d'eux ; vous me présenteriez comme le bienfaiteur, l'amateur éclairé...

— Savez-vous que c'est ingénieux, ce que vous me proposez là !

— Ce n'est pas bête ; chacun y trouverait son avantage, vous le premier...

— ....?

— Toute peine mérite salaire, et s'il ne peut être question de récompenser pécuniairement des services rendus à une œuvre philanthropique, il est facile, dit Mournat en souriant et en affectant de caresser la boutonnière du revers de son habit, très facile de servir un homme tel que vous...

— Ainsi, je pourrais espérer...

— Certainement, mon cher Mélié, certainement. Voyons, quel jour entrez-vous en campagne?

Mélié le toisa et lui dit :

— Vous n'avez pas sérieusement compté sur moi, je l'espère, pour cette besogne?

Et il lui tourna le dos.

L'autre esquissa un geste de parade ; mais

il se remit vite. Peu après, il conférenciait de nouveau, adossé au marbre de la cheminée. Il parlait des Retraites Ouvrières, puis des devoirs de l'Aristocratie Intellectuelle, et il termina le plus naturellement du monde, parmi les marques d'approbation indiscrètes de Perruchet-Vilain, en déclarant à Mélié :

— Toutefois, je n'ai rien d'un sectaire ; chaque citoyen définit, selon sa conception personnelle, ses devoirs envers la Démocratie. Pour moi, je sors hardiment, à mes risques et périls, sachant que je m'expose aux coups et aux calomnies, de la Tour d'Ivoire chère à certains esprits. Je viens d'acquérir la preuve, monsieur Mélié, que nos deux bonnes volontés ne sont pas orientées dans la même direction ; nous n'avons pas la même façon de penser. Je tiens à vous affirmer que vous n'en conservez pas moins non seulement toute mon estime, mais encore toute ma sympathie.

François, qui regrettait déjà sa phrase trop sèche, fut tellement stupéfait de cette magnifique sérénité qu'il ne put que s'incliner. Et la conversation devint générale; il y avait des fêtes, des expositions, où les ménages Bargenac et Mournat devaient se réunir ; on flétrit un mauvais article de revue sur la *Saveur de la Chair*, puis on se félicita d'une opération de

Bourse à laquelle tout le clan avait heureusement participé.

— Nous n'avons guère pu causer, dit le sculpteur en quittant Bargenac ; viens donc me voir un de ces matins à l'atelier. Tu m'y trouveras, maintenant...

XIV

Comme il marchait vers la rue Gay-Lussac, Mélié fixait en lui les impressions laissées par ce retour au milieu des hommes : Qu'il s'était senti étranger à eux tous ! Que leurs préoccupations lui semblaient basses, inutiles et laids leurs efforts, méprisables leurs buts ! Il ne parlait plus le même langage que ces gens-là...

A mesure qu'il pénétrait dans la solitude des quais, troublait le calme provincial des longues rues étroites autour du Palais de l'Institut, revoyait la bonne face placide du théâtre de l'Odéon, il connaissait un peu de la joie du voyageur qui rentre dans son village, les oreilles fatiguées d'un idiome hostile. Pourtant, le souvenir récent alourdissait le cœur de Mélié. Jeté à une vie grave qu'il acceptait énergiquement, François sortait d'une maison où l'on parlait trop de bonheur ; ce ménage d'écrivains, ce politicien homme d'affaires, le louche Perruchet, par quelle volonté étaient-ils menés, sinon par celle de chercher passionnément le bonheur ? Et vraiment, ce n'était pas en vain : ils arri-

vaient au succès, à une fortune suffisante.

Et Bargenac possédait une femme qu'il aimait. Cette pensée de l'amour heureux, surtout, meurtrissait Mélié : les époux avaient conduit leurs invités jusqu'à la porte de l'appartement, et l'ascenseur coulant déjà dans la cage, Bargenac se croyait à l'abri des regards quand, attirant vers lui sa femme consentante, il lui avait, presque brutalement, baisé les lèvres.

La vision de cette caresse obsédait le solitaire. Toutes ses idées nouvellement nées ou grandies l'éloignaient des hommes qu'il venait d'entendre parler ; il puisait une juste fierté dans sa certitude de les dominer. Mais leur bonheur frôlé l'inquiétait. Il travailla sans plaisir les jours suivants. Le *Vieillard* achevé, prêt à être livré au praticien, Mélié s'occupait à de modestes figures ; il avait repris, un peu clandestinement, un médaillon de Pauline et en ressentait quelque honte, manquant ainsi à la promesse qu'il s'était faite, et risquant d'amoindrir, par la déformation des traits nés sous ses doigts, la ressemblance idéale.

Un matin, Bargenac entra dans l'atelier. Il parla légèrement du succès de sa femme et du sien, affirma la réalité de son bonheur et ajouta en souriant :

— Tu trouves que j'ai changé, hein, mon

vieux? Là ! J'en étais sûr ! J'ai changé... Voudrais-tu me faire croire que, parce que j'ai le souci de gagner de l'argent, je suis un vilain Monsieur? que j'ai trahi « la noble cause de l'art » ! Mon cher, il ne faut pas être si bourgeois ! L'art est partout : si tu me fais l'amitié de lire *M. de Courtepaille,* tu verras que je lui ai donné tous mes soins, que c'est très bien écrit.

— Tu comprends ce que je veux dire.

— Mon seul tort serait donc d'avoir choisi un genre qui se vend. Cela, oui, je l'ai osé ; je ne m'en cache pas, je m'en réjouis et je m'en flatte; et ainsi, je suis enchanté... Voilà ! Mais toi tu m'as dit que tu recommençais à travailler : montre-moi ce que tu as fait depuis si longtemps...

— Pas grand'chose, va ; moi, j'ai choisi un genre qui ne se vend pas.

Bargenac, aimable et condescendant, — un homme « arrivé » visitant un camarade moins heureux — examina quelques figurines ; puis, ils furent devant le *Vieillard Mourant.*

Mélié avait représenté le patriarche le buste incliné, les genoux à demi ployés, comme si son corps était invinciblement attiré par cette terre dont il n'avait pas connu les joies, et vers laquelle ses bras maigres se tendaient, les mains ouvertes, en un geste impatient et doux;

mais la face demeurait levée pour la prière, si profondément torturée que palpitaient dans l'argile toutes les douleurs de l'homme isolé, tout le désespoir encore suppliant de la tendresse inemployée.

Bargenac regardait l'œuvre de son ami : et il ne souriait plus ; il resta longtemps sans parler, dit enfin :

— C'est beau... Tu as de la chance, tu sais...

— De la chance ?

— Ah ! oui, de la chance, de faire des choses pareilles, de travailler lentement, à des œuvres de sincérité et de désintéressement.

— Qui t'empêche de travailler comme je le fais ?

— Oh ! moi, ce n'est pas la même chose... j'ai une situation inespérée : l'argent, la notoriété... Cela m'impose des obligations, vois-tu : Celle de ne pas m'arrêter, d'abord, de continuer toujours et quand même ma production ; la situation acquise, les besoins naissent et les habitudes se créent. Je suis heureux, certes ; je puis le dire, que je suis heureux ! Je n'aurais jamais cru arriver, et si vite, à une semblable situation. Mais, n'est-ce pas, on a bien des soucis : On a beau connaître les goûts du public, décolleter carrément sa littérature, il y a la concurrence, mon cher, une terrible concurrence.

Tu dépasses un peu la limite de la propreté; bon! que faire, le lendemain, si ton confrère se permet un cran de plus que toi? Il te faut bien aller plus avant et, chaque jour, te dépasser et te renouveler; or, tout s'use — et ils ont tout usé; ce furent d'abord les grossièretés de la basse école réaliste: il paraît qu'à ce moment on gagnait ce qu'on voulait; mais je n'ai pas connu ces beaux temps; ensuite on a cherché autre chose, découvert des filons nouveaux; il y eut une bonne période où l'on exploitait les vices, je ne dirai pas plus rares, mais plus spéciaux. L'antiquité servit beaucoup; c'est de cette époque que date la création de l'*Apollo*, où tu te souviens que j'ai débuté; des écrivains profitèrent de cette mode pour se faire, très personnellement, une réclame admirable... Aujourd'hui cela est bien vieux et cette friperie est délaissée. La pornographie évolue: sauf dans les ouvrages inférieurs qui ne s'abritent même point sous le pavillon littéraire, elle n'utilise plus guère que deux formes: celle du roman passionnel, « le poème en prose », où l'on peut évidemment aller très loin; mais c'est là qu'on souffre de cette abominable concurrence!... et celle que j'appellerai la pornographie sournoise, la plus goûtée aujourd'hui. Tu connais le genre: pas un mot grossier, pas une description volup-

tueuse; seulement, dans les actes des personnages et dans leurs paroles, une si complète indifférence morale, une absence si parfaite de toute idée du bien et du mal comme des sentiments de pudeur les plus élémentaires, que le client se sent en contact intime avec le vice : et c'est la sensation qu'il demande. Ses yeux ne voient pas l'image grossière, ils n'en lisent même pas la description, mais tout ce monde souriant et veule, bien élevé et d'allures inoffensives pénètre dans son imagination, s'y agite, y effectue, simplement, les pires saletés, — avec la complicité de l'hôte — et nous devons croire que celui-ci éprouve de grandes jouissances, puisque l'article se vend...

Bargenac ajouta :

— C'est à ce genre qu'appartient mon dernier livre, *Les deux filles de M. de Courtepaille.*

— Oui, oui...

— *La Saveur de la Chair,* c'est au contraire du genre « poème en prose ».

— Le roman de Mme Bargenac ?

— De Mme Bargenac? Ah! puisque je suis dans une veine de sincérité, je ne veux pas que tu croies que ma femme écrit de pareilles saletés...

— Comment ce livre n'est pas de...?

— Il est de moi, ce livre, ce livre dégoûtant. Tu as coupé dans l'histoire du ménage litté-

raire ? Eh bien ! mon vieux, le voilà, le ménage littéraire, je te le présente : C'est moi qui fais seul la besogne ; mais le genre passionnel, je le signe du nom de Denise : c'est plus excitant, tu comprends, une saleté signée par une femme...

— Mais elle, que dit-elle de cela ?

— Elle comprend que c'est nécessaire.

— Et comment juge-t-elle cette littérature ?

— Elle ne la connaît pas. Je lui défends de la lire : une honnête femme ne lit pas ça ; je lui raconte, du livre, juste ce qu'il faut pour qu'elle ne soit pas embarrassée lorsqu'on lui en parle, mais elle ne le lit pas. C'est parisien, hein ! la combinaison, rudement parisien ? Et je travaille ! Et je travaille ! Mais que c'est difficile ! A un certain moment, dans le genre que je fais, il faut bien qu'on s'arrête ? Il approche, ce moment, il est là, et le public s'en aperçoit à peine. C'est décourageant : on ne peut plus se distinguer. Autrefois, il y avait des ressources... Dire qu'on a poursuivi *Mme Bovary !*

— As-tu la prétention de comparer ?

— Nullement, sois tranquille. Mais j'admire que ce chef-d'œuvre chaste ait connu la réclame unique d'un procès, et que, maintenant, cette réclame, nous ne puissions plus l'obtenir ! Cependant, je fais bien ce que je peux...

— Mon pauvre Bargenac ! pourquoi ne laisses-tu pas ces choses ?

— Eh ! mon vieux, tu en parles à ton aise ; penses-tu vraiment que j'aie acquis une situation pour la lâcher? — Et puis, avoua-t-il plus sérieusement, il faut que je continue à gagner de l'argent, il le faut ; si je n'en gagnais point, ce serait pis.

Il y eut un silence ; Bargenac reprit doucement :

— Parce que vois-tu, moi, j'aime ma femme... Et si tu connaissais les gens parmi lesquels je vis !

— Je ne te dirai pas qu'ils me plaisent beaucoup. Mournat...

— Mournat est l'être le plus abject qui soit. Non, pourtant, j'ai tort : le plus abject, on n'est jamais sûr de l'avoir rencontré. Mournat, j'ai souhaité sa protection; je voudrais aujourd'hui qu'il renonçât à s'occuper de moi. Quand je songe à ce qu'il fait de Perruchet-Vilain...

— Son secrétaire intime, le confident, sans doute le complice d'opérations malpropres ?

— Son secrétaire? Tu ne sais pas que si Mournat fait vivre le Perruchet, c'est à la condition que ce jeune homme donne ses soins — tous ses soins, tu entends bien — à son effroya-

ble Patronne, lui enlève le droit d'être jalouse, de telle sorte que le mari jouisse de son côté d'une absolue liberté!

— Quelle infamie me contes-tu là, Bargenac? Ce monstre, Perruchet consentirait...?

— Il est son amant depuis deux ans, payé par le mari auquel il procure des maîtresses. Telles sont, en réalité, ses fonctions.

— Et tu ne peux pas me plaquer ces gens?

— Non, je ne peux pas... Mais quelle idée ai-je eue de te dévider mes potins? C'est ton diable de *Vieillard* qui m'a ému, et rendu trop loquace. Car j'ai exagéré, tu sais, Mélié; ton Bargenac de jadis a gardé, dans un monde sans doute peu scrupuleux, des scrupules qui faussent sa vision, la voilent de pessimisme et de sévérité. Oublie toutes les folies que j'ai laissé échapper; au fond je te répète que je suis heureux...

Dans la nuit, François Mélié, accoudé à son balcon, regardait distraitement la rue qui s'apaisait : De rares tramways troublaient encore, par instants, la solitude de la chaussée ; quelques étudiants passèrent; ils chantaient ; l'un d'eux enlaçait une femme ; un autre rayait bruyamment, du bout de sa canne, les volets fermés des devantures. En face de la maison

qu'habitait Mélié, un vide béait entre les constructions, au croisement des rues, et découvrait une vaste zone de nuit. Elle ne s'éclaircissait pas de la lueur qui monte de la ville, car elle s'étendait sur les grands jardins des couvents où sonnaient, ensemble ou l'un près de l'autre, comme en une perpétuelle coquetterie, les timbres de deux horloges. Et accaparant un coin du ciel, écrasant de sa masse les ombres des toits voisins, le Panthéon arrondissait l'orgueil encombrant de sa coupole.

Mélié détaillait les tristesses de cette vie heureuse qu'une minute, par un geste presque inconscient, celui qui la menait avait étalée devant lui : Quelle détresse ! cet homme, jadis écrivain probe et respectueux de son art, glissé aux productions douteuses, aux faiblesses toujours pires à mesure que le poussaient la terrible concurrence et la nécessité de gagner plus d'argent, jusqu'à ce qu'il devînt ce truqueur cynique couvrant du nom de sa femme ses ouvrages scandaleux ! Quelle détresse ! et de cette ordure il ne pouvait plus se dégager, et autour du couple des hommes rôdaient, escomptant les embarras financiers du mari ! Et les autres : Mme Bargenac, d'apparence peu intelligente, qui par amour du luxe suivait son mari, ou le guidait, peut-être, sur ce chemin ! Et Mournat !

Et Perruchet, l'amant de Mme Mournat! L'amant de Mme Mournat!!!

— Et, songeait Mélié, je leur ai porté envie! après avoir passé une soirée dans l'atmosphère de jouissance qu'ils entretiennent, j'ai été plus triste et j'ai eu le sourd désir de ce bonheur que j'effleurais. Alors, c'était ça, leur bonheur! Car il y a du bonheur, autour d'eux, et le Perruchet n'a que ce mot à la bouche. Quand on ne vit pas dans une sage retraite comme Fontenoy, quand on ne s'impose pas au monde comme Lorémy, c'est donc ainsi qu'on trouve un peu de bonheur!

Je ne suis donc qu'une misérable dupe, moi qui acceptai la solitude pour sauvegarder une idée, moi qui, dans cette solitude, continue de vivre en face d'un travail austère, quand la joie paraît si facile? Leurs plaisirs ne me tentaient pas, mais puisqu'ils rient, pourtant, et qu'ils ont du bonheur... Et ils semblent assurés de l'excellence de leurs plaisirs; ils traiteraient de fou, à tout le moins d'imbécile, quiconque leur dirait qu'il y a, offertes à l'homme, d'autres choses que de telles jouissances. Et s'ils avaient raison, s'il n'y avait pas autre chose... S'il n'y avait pas autre chose...? Puisqu'ils lui sacrifient leur art, leur délicatesse, leur honnêteté, ce bonheur est donc bien pré-

cieux? Faut-il donc tout briser pour l'atteindre?

Mais sa pensée était à peine formulée, que déjà, une réponse triomphante se dressait dans l'esprit du sculpteur : une réponse souveraine qui broyait ses doutes, et l'emplissait du calme bienfaisant de la certitude: une réponse nette, resplendissant de cette mystérieuse évidence dont, pour tout homme, s'éclairent à un moment les vérités essentielles, et que chacun s'efforce d'obscurcir par les ombres plus chères.

— Ils ont un bonheur, comprit Mélié. Or, comme la Vérité n'est pas chez eux, c'est donc que leur bonheur n'est exactement rien. Mais la Vérité, ce pourquoi nous ne faisons pas comme eux, elle *est*, quelque part; si elle n'était pas, eux auraient raison — et ils ont tort. Ah ! je sais qu'elle est, je le sens, j'en suis sûr, elle est, elle est, elle est...

Mélié demeurait immobile dans la nuit maintenant totale. Il songeait au soir de Milan où une émotion analogue, mais moins précise, l'avait arrêté, à l'instant de poursuivre désespérément son bonheur. Il demeurait immobile, comme anéanti et pénétré d'une joie nouvelle et indicible: dans cette île qu'il avait faite de lui-même et où se brisait en vain l'écume sale de tant de vagues, il voyait se lever quelque chose de magnifique et d'innommé — Loi morale, Vérité,

Dieu? — une réalité lumineuse et vivante qui, de ses seuls rayons, peuplait la solitude et dissipait la nuit.

Et elle était aussi la Force : Vérité certaine au-dessus des erreurs des hommes, réalité vivante au-dessus des apparences, quelle énergie unique ne fixait-elle pas au cœur de celui qui l'avait une fois perçue? Sous quelles pauvres lueurs devaient-ils se débattre, ceux qui ne la connaissaient point? Ils s'agitaient, là-bas, dans la ville mal assoupie, vers tant de buts qu'ils n'atteindraient pas, vers tant de plaisirs qu'ils atteindraient et qui ne les satisferaient pas; ils s'agitaient, toujours plus follement, et chaque geste qu'ils faisaient les enlisait davantage; et ils se défendaient mal, aveuglés par cette boue qui les recouvrait, ou croyant que, par leurs mouvements multiples, ils se dégageraient et se sauveraient.

Mais lui, François, sorti d'une lutte dont le prix ne le tentait plus, voyait, au-dessus de cette bagarre, l'immuable Vérité, sereine et souriante, faite de l'horreur de tous les mensonges par quoi les autres se perdaient : faite de bonté, puisque les autres se haïssaient ; de renoncement, puisqu'ils luttaient entre eux ; de pureté, puisqu'ils s'avilissaient. Et elle était si douce, cette certitude levée dans son isolement,

et si vivante, que le cœur de Mélié se fondait en une tendresse connue seulement aux heures actives de l'amour, une tendresse inexprimable pour cette réalité un instant vue, presque, avec les yeux physiques, et déjà un peu voilée, et déjà rentrée dans son mystère, mais qui laissait après elle une traînée lumineuse.

Ce fut ainsi, par l'excès même de sa solitude et de sa douleur, que Mélié prit, en quelque sorte, la conscience des actes qu'il faisait, jusqu'à ce soir, instinctivement.

XV

La paix descendue en Mélié ne fut pas éphémère ; une certitude si impérieuse avait dominé le trouble des pensées, qu'elle devint tout naturellement la maîtresse tranquille et chère de l'âme rassérénée. Le sculpteur admirait, devant lui, une vie qu'il ne connaissait pas, large et plane, et resplendissante d'une incomparable lumière. Jusqu'à ce jour, le seul mot d'avenir épouvantait le malheureux ; il lui semblait, depuis le départ de Pauline, qu'un mur, auquel il se heurterait à chacun de ses mouvements, était entre lui et l'amour, entre lui et la joie, entre lui et la vie. Et maintenant, il se sentait libre : derrière la muraille tombée, Mélié ne discernait pas, hélas, le visage inoubliable de l'ancien bonheur, mais la clarté de la certitude morale inondait si triomphalement le chemin, que, même au solitaire, il semblait facile d'y marcher.

Ce fut un homme nouveau que les visiteurs trouvèrent dans l'atelier.

Frappé par la beauté du *Vieillard Mourant*,

Bargenac proclamait en tous lieux la naissance d'un chef-d'œuvre; il revenait au bout de la semaine, guidant sa femme et Mournat; celui-ci tenait à se rapprocher de Mélié : il préestimait le talent du sculpteur, d'autant plus que l'homme paraissait moins habile commerçant; il devinait là quelque bon coup à faire. Sa visite fut riche en banales félicitations et en vaines promesses : « Admirable conception, affirmait-il, talent hors pair... la consécration officielle viendra vite... Je ferai quelque chose pour vous, jeune homme, je ferai quelque chose pour vous... »

Mme Bargenac, souriante et fraîche, portait élégamment une simple jaquette et une jupe grises; Mélié la trouva plus jolie que le soir où il l'avait vue. Elle dut louer le chef-d'œuvre, le fit en un jargon aussi ridicule que celui de Mournat : elle employait quelques tournures de phrases peu usitées, et les répétait inlassablement : elle déclara la statue « très charmante ».

François les entendait, l'un et l'autre, sans impatience; il avait une grande pitié de tous ces gens; il comprenait l'erreur dont les malheureux étaient victimes, voyait les fausses routes où des lueurs trompeuses les égaraient, et, se sentant privilégié, il avait le cœur empli de

bonté. Aucun orgueil ne le déshonorait, mais le miracle de la douleur l'avait sauvé des communes aberrations, dressé en pleine lumière vivifiante. Il était sûr que les efforts des autres seraient vains ; il se reconnaissait presque humblement, par la seule grâce de son renoncement et de la pure idée où il vivait, si différent d'eux tous et affranchi de leurs misérables émois, qu'il eût voulu les consoler de n'avoir pas souffert.

Il écoutait les pauvres bavardages de ce politicien taré, de cette pseudo-femme de lettres, dont, quelques jours auparavant, il enviait l'apparence de bonheur ; et sachant les vices qui torturaient l'un, les dangers qui menaçaient l'autre, et la déchéance, aussi, de ce poète qu'avait été Bargenac, Mélié répondait avec une douceur apitoyée à leurs sots discours et à leurs stupides flatteries.

Le lendemain, Perruchet-Vilain introduisait Mme Mournat dans l'atelier. Elle aussi voulait voir « cette fameuse machine » ; elle l'examina un instant à l'aide de son « face-à-main », se déclara exténuée et s'effondra sur le divan ; Perruchet détaillait l'œuvre avec force gestes et grimaces.

Et Mélié ne connut encore que la pitié. N'était-il pas surtout à plaindre, ce garçon

pourvu de talent, et qui acceptait une besogne parfaitement ignoble ? Ses fonctions pénibles et honteuses ne valaient-elles pas doublement qu'on le plaignît ?

Puis, quelques jeunes hommes vinrent et admirèrent ; et l'atelier retrouva sa paix habituelle. François, de nouveau, travailla ; son énergie était transformée ; il ne peinait plus aveuglément sur la tâche fixée, vers le seul but d'agir et de ne pas mourir ; il palpitait de la joie noble de la création, il brûlait de la belle fièvre exténuante d'où l'œuvre naît. Et la statue qu'il modelait demeurait mystérieuse ; il la cachait obstinément à ceux qui le venaient visiter. Il laissait voir le *Vieillard Mourant,* ses dernières ébauches. Mais dans une partie de l'atelier, protégée par des étoffes tendues, on n'entrait pas.

— Non, disait-il aux curieux ; là, je travaille.

Et en effet, il travaillait, de chaque matin à chaque soir ; le père Zaffiri avait recommencé les séances de pose. Mélié se couchait tôt, brisé par la bonne fatigue du labeur quotidien. Il n'avait plus guère le temps de penser à souffrir. Il ne restait inactif qu'à l'instant du crépuscule, quand, chassé par l'ombre du lieu de son travail, il revenait lentement vers la rue Gay-Lussac. Il s'attardait volontiers sur les

bancs du Luxembourg, pénétré par la tendresse qu'exhalait alors le jardin, avec ses corbeilles de fleurs moins distinctes, les taches claires de ses marbres et de ses escaliers, la profondeur illusoire de ses perspectives, et, surtout, ce centre à peine visible et pourtant puissamment attractif, cette âme du paysage qu'était, droite et tremblante sur le ciel mauve et rose au couchant, la fragilité blanche du jet d'eau.

Cependant, le sculpteur n'oubliait pas Pauline; il ne pouvait pas se faire qu'il l'oubliât : car elle était au fond, car elle était le fond même de son être : elle était son amour de la beauté, elle était la source de son énergie, elle était cette certitude morale qui, à la fin d'une crise plus aiguë, l'avait ébloui. Si loin des hommes, si loin de leurs plaisirs, si loin de leurs souffrances, aurait-il compris qu'il n'était point déchu, mais exalté, si son esprit n'avait été disposé à la révélation par cet autre esprit qu'il chérissait? Le devoir regardé non comme une corvée à subir, mais comme l'acte bon et naturel, que l'on fait nécessairement pour vivre, ainsi que l'on respire, qui donc le lui avait découvert, sinon Pauline, et pendant son mariage misérable, et pendant qu'elle soignait le vieux Lorémy, et là-bas, à Milan, quand elle avait voulu qu'ils se séparassent parce qu'ils

s'aimaient, et enfin, depuis cette retraite à laquelle elle se soumettait, où triomphait le plus incompréhensible mais le plus impérieux des devoirs? Qu'était-ce, sinon un souvenir de la chère droiture, qui avait arrêté le jeune homme seul et anxieux dans cette même Milan, et lui avait suggéré le renoncement?

Jadis, il songeait à une Pauline lointaine ; depuis qu'il avait compris la réalité de la certitude morale, il sentait son amie comme vivante en lui. Et il aimait vraiment bien la jeune femme, parce qu'il avait presque entièrement cessé de l'aimer pour le plaisir qu'elle pouvait lui donner.

— Je suis le moins heureux des hommes, se disait-il parfois, puisque toutes leurs jouissances sont hors de mon atteinte...

Mais il savait, malgré la poignante lassitude de rares soirs où il n'était plus qu'un animal abandonné, qu'il eût fallu, pour exprimer l'état de son âme, un mot aussi précieux que le mot « bonheur » — et plus pur.

Une après-midi, Perruchet vint à l'atelier, envoyé par Mournat; il accompagnait trois Espagnols délégués pour une mission politique, et chargés, aussi, d'acquérir quelques œuvres de la sculpture française : Mournat, obstiné à flatter Mélié, avait résolu de leur proposer le

Vieillard. Perruchet-Vilain, plus important que jamais, se dandinait effrontément : « C'est moi « Perruchet, c'est moi Vilain, c'est moi Per- « ruchet-Vilain... » Outre que l'absence de Mme Mournat lui restituait une juste fierté, il discourait plus librement parmi ces hommes qui entendaient mal la langue française; et auprès des graves visages sombres barrés de moustaches noires, sa face blafarde semblait d'un être funambulesque, d'un Pierrot moderne ayant perdu sa fantaisie et décuplé ses vices.

Mélié accueillit poliment, mais sans enthousiasme, le représentant de Mournat. On alla voir la statue ; les Espagnols l'admirèrent ; sa beauté les charmait, et le sujet, dont on leur expliqua l'origine scripturale, émut leur cœur catholique ; longtemps ils considérèrent, en disant, entre eux, de rauques paroles, l'effort du patriarche pour lever la tête et supplier, tandis que le reste de l'être tombait déjà vers la terre. Perruchet cligna de l'œil et souffla rapidement à Mélié :

— Hein ? Crois-tu que le « Patron » est gentil ? Ça marche, mon vieux, ça marche, on va discuter le prix...

De fait, un des Espagnols s'avança et tourna, le mieux qu'il put, ses félicitations. Fran-

çois s'inclina, dit quelques mots de remerciement.

— Quant à vendre ma statue, ajouta-t-il, je regrette beaucoup, messieurs ; je ne le puis pas.

— Nous aurait-on devancés ? interrogea Perruchet avec une grimace tragique ; je croyais cependant...

— Non, c'est la première offre qui m'est faite ; mais je ne vendrai pas.

— Tu ne sais pas ce que tu perds, reprocha l'autre à mi-voix, on aurait bien payé.

— ...

— Je ne te comprends pas !

Les Espagnols, eux non plus, ne comprenaient pas ; leur air dépité vainquit la discrétion de Mélié.

— Je ne veux point, dit-il, que ces messieurs attribuent mon refus à quelque mauvais sentiment, qui n'est pas en moi ; ma seule raison est celle-ci : depuis que j'ai fini ce travail, je conçois le sujet de façon différente, à tel point que j'ai entrepris, fit-il en désignant les voiles qui cachaient une partie de l'atelier, de le traiter de nouveau ; cette œuvre-ci ne correspondant plus à ma pensée, je ne veux pas la vendre ; c'est tout simple ; elle restera ici ; elle n'existe plus.

— C'est pour cela que...

— Sans doute.

— Mais au contraire, puisqu'elle ne te plaît pas, et qu'on t'offre de t'en débarrasser... refile-la.

Perruchet insistait, affolé par l'idée d'un scrupule ; Mélié arrêta net ses lamentations : il le pria de remercier Mournat, puis, non sans de courtoises excuses, il éconduisit les Espagnols qui demandaient à voir l'œuvre nouvelle.

Lorsque les étrangers eurent enfin franchi la porte, le sculpteur revint vers le fond de l'atelier, et il souriait, sentant en lui son âme légère. Pas une minute, vraiment, il n'avait eu le désir de cet argent dont le seul nom embrasait les yeux de Perruchet-Vilain ; et Mélié comprit qu'une puissance invincible le soutenait, dont certes il ne devait point s'enorgueillir, car elle ne naissait pas de sa volonté : elle naissait de la vie même de François, de la solitude où la douleur l'avait enfermé, du renoncement devenu peu à peu, par la force des choses, total et habituel ; ainsi, de cette tyrannie de l'argent qui avilissait les meilleurs, il se trouvait libéré tout naturellement, et sans mérite, puisqu'il n'attendait aucune jouissance de la fortune. Parmi ces hommes que l'ambition ou l'amour du plaisir maintenait étroitement prisonniers, ne demeurait-il pas le seul qui fût maî-

tre de lui-même, de son œuvre et de sa pensée?

— Que c'est facile, songeait Mélié, que c'est facile...

Et il aspira une grande bouffée de solitude, comme on aspire joyeusement, en sortant d'une atmosphère douteuse, une bouffée d'air pur.

XVI

Des semaines passèrent. — Le second *Vieillard* achevé, François décida de se reposer, en voyageant ; un récent traité donnait à sa fantaisie quelques milliers de francs ; il les utiliserait ; l'hiver bénin s'aigrissait, en cette fin de janvier, et tendait sur Paris un indéchirable voile de brumes : il irait chercher le soleil, la lumière qu'il aimait presque religieusement, moins pour la douceur physique qui émane d'elle, que pour la joie merveilleuse qu'elle faisait fleurir en lui, pour l'inexplicable optimisme dont elle l'éblouissait fidèlement.

A peine formulée, l'idée d'un voyage entraîna le désir du jeune homme vers la ville mystérieuse, cette Venise qui gardait toujours le plus cher et le plus angoissant des secrets. Mais la tentation ne dura qu'une seconde : ce n'était pas inutilement qu'il avait souffert. Alors, il irait dans un pays où, du moins, la chère solitude serait sauve ; il lui plairait de l'installer devant un horizon inconnu : Non par curiosité vaine de touriste ; ses sens étaient trop brisés pour

chercher ce plaisir; mais il lui paraissait que, dans un décor neuf, sa solitude deviendrait plus complète ; car ayant fui la société des hommes, ses paysages et ses objets familiers lui semblaient, parfois, des compagnons vivants et importuns.

L'Égypte l'attirait ; il s'occupa quelques jours à étudier des cartes, à comparer des itinéraires, et son plan se fixa : le voyage durerait trois ou quatre mois, épuiserait sans doute la somme d'argent reçue ; le douloureux et tout-puissant argument des solitaires décida Mélié :

— Cela ne gènera personne...

Il régla le compte de Zaffiri, et, en lui remettant le prix convenu, lui dit de réaliser bientôt son projet, de s'en aller, lui aussi, vers le soleil, vers son pays de Menton où l'attendaient son fils, sa maison et ses oliviers :

— Faites comme moi, père Zaffiri, cela vous vaudra mieux que d'habiter à Paris. Eh! vous le pouvez, puisque vous êtes propriétaire !

Mais le vieux ne souriait pas, comme il avait coutume lorsqu'on lui parlait de son Midi; il restait là, sa longue barbe tremblant au mouvement nerveux de la bouche, et machinalement il comptait et recomptait les pièces d'or et d'argent qu'il tenait dans sa main gauche ; puis, il finit par les enfouir dans un très vaste porte-

monnaie. Ses gestes étaient lents et précautionneux. Le porte-monnaie lui-même disparu au fond d'une poche du large pantalon, Zaffiri déclara :

— Sûr que si vous avez besoin de moi quand c'est que vous reviendrez de voyager, monsieur Mélié, vous me trouverez là, et puis l'année après, et puis l'autre (il prononçait l'*otre*) et puis l'autre encore, jusqu'à ce que je crève, quoi...

— Et Menton, Zaffiri, et ce retour au pays, vous n'y pensez donc plus ?

Mais le vieux persistait, avec un hochement de tête qui secouait sa grande barbe, à répéter la phrase où s'enfermait toute sa pensée : « Jusqu'à ce que je crève... jusqu'à ce que je crève... »

Il avait des larmes sur ses pauvres joues creuses. François le fit asseoir, lui parla très doucement, tentant de le confesser. Et les plaintes soulageantes montèrent :

— De maison, de plant d'oliviers, y en a plus, y en a plus... rasé... y en a plus, y en aura plus jamais....

Zaffiri pleura un moment, et reprit :

— C'est la faute à la cathédrale.

Mélié crut que le vieux devenait fou :

— La cathédrale ?

— Ah ! c'est vrai, vous ne connaissez pas ça, vous : la cathédrale, c'est leur sacré Monte-

Carlo; on l'aperçoit de tout le pays : le jour, ce n'est qu'une bâtisse sur un petit promontoire, et on ne la remarque même pas. Mais le soir, Seigneur Jésus ! elle flambe, au bord de la mer, comme si plus de mille cierges y brûleraient, sans décesser, et on la voit de la côte, et on la voit de la montagne, et on la voit de partout, autant dire ; dans les villages, y a bien les lumières des maisons, mais c'est rien, que je vous dis, auprès de celles de la cathédrale : ça reluit, ça brille, ça éclaire ! Une cathédrale, quoi ; et puis, c'est vrai que ce qu'il y a là-dedans, c'est terrible comme le Bon Dieu. Ah ! sacrée cathédrale ! sacrée cathédrale !

Et vous allez voir ce qu'elle m'a fait : nous autres, ça nous est défendu d'y entrer, dans leur Casino ; rapport au jeu. On nous le permet qu'une fois l'an, le jour de la fête du Prince. Le fils, qui savait bien que tous les gens installés chez nous, ils n'accourent des quatre coins du monde que pour y gagner de l'argent, et qu'en un soir, des fois, crac, ils ramassent une fortune, le fils s'est dit : « Pourquoi donc que « je n'en profiterais pas comme eux ? » Six mois d'avance, il met de l'argent de côté, et le jour de la fête, le voilà à la roulette : Monsieur, il a gagné, d'une affilée, soixante-quinze francs.

Mais il en voulait deux mille ; il croyait, bien sûr, qu'il les gagnerait. Alors, il a acheté des habits de Parisien, il s'est arrangé pour qu'on le laisse entrer ; tous les soirs, bien sagement, il s'en allait à pied de la montagne, et du plus loin qu'il voyait la cathédrale il commençait sa prière. Ah malheur ! pourquoi qu'il avait gagné, d'abord ? C'est à cause de cela qu'il n'a pas pu s'empêcher de perdre ; et il a emprunté de l'argent, et tant, et tant, et il a tout perdu ; il a fallu vendre la maison, le plant d'oliviers, et le bourricot. Le fils m'a écrit la chose ; il m'a dit qu'il cherchait à travailler sur le port, qu'il s'en irait loger du côté de Garavan. Et puis, je n'ai plus rien su. C'est pas de sa faute, au pauvre petit ! c'est de la faute à la cathédrale : Les étrangers qui viennent là, si vous saviez! Ils prennent des airs innocents, ils disent qu'ils viennent pour le pays, pour le soleil et pour lesfleurs... Oui, mais ils n'ont pas fini de parler, qu'ils se sauvent à Monte-Carlo. Ça les attire, c'est trop fort, ce qu'il y a là-dedans. Le fils, je ne lui en veux pas, comprenez-vous? Seulement, je suis là, j'ai plus de maison, j'ai plus de pays, et lui, je sais pas où qu'il est.

Mélié ne trouvait pas de mots à dire : C'était navrant, la douleur de ce vieillard,

naguère plein de courage, tranquille dans l'attente d'une fin paisible, et maintenant désespéré par l'effondrement de son modeste rêve. Mais cette ruine était-elle définitive? Le père Zaffiri ne possédait-il pas, personnellement, quelque argent? Ne pouvait-il rechercher son fils? — Non; il n'avait épargné aucune somme, ses gains de modèle suffisant seulement à ses besoins ; et pour le garçon, il ne savait même pas son adresse et, au pays, ne connaissait plus personne.

— Alors, ajoutait-il en essuyant ses yeux du revers de sa main maigre, qui donc qui s'occuperait d'un vieux comme moi, d'un vieux sans le sou ?... je vous ennuie, mon pauvre cher monsieur ; ma misère, c'est pas vos affaires.

Déjà il marchait vers la porte, tout courbé, traînant ses pieds pesants.

— Attendez, père Zaffiri, dit le sculpteur : je ne puis vous laisser ainsi ; il faut tâcher de vous sortir de là. Voyons, je crois qu'il me serait possible de vous aider : je projette un voyage ; que diriez-vous si j'allais à Menton pour essayer de tirer au clair cette lamentable histoire ? Hein, qu'en pensez-vous ?

— Vous... vous feriez ça, monsieur Mélié? Vous vous occuperiez de moi autrement que pour me

dire des phrases ? Vous vous occuperiez vraiment de moi ?

Le vieux s'était rapproché du sculpteur, à petits pas hésitants et craintifs, comme ayant peur de faire évanouir cet espoir affolant, cette idée inimaginable : quelqu'un se dérangerait, modifierait ses projets de plaisir, pour lui, le père Zaffiri. Et il regardait François droit dans les yeux, avec une telle angoisse, une si naïve terreur de surprendre un signe d'indifférence ou de dérision, que le jeune homme, troublé, abrégea la scène :

— Eh bien ! c'est entendu, je vous promets que j'irai, dit-il en frappant amicalement sur l'épaule du modèle. Et ne vous tourmentez pas, allez, nous arrangerons cela ; vous finirez vos jours à Menton, c'est moi qui vous le dis...

Le départ aurait lieu la semaine suivante ; il fut convenu que Zaffiri reviendrait voir Mélié, lui préciser les renseignements connus. Aujourd'hui, le vieillard, ivre de joie, ne disait plus un mot sensé.

XVII

Mélié aussi était joyeux ; il eut l'envie de marcher, sortit pour aller dîner au Boulevard. Allègrement, il descendit vers la Seine, en pensant au joueur malheureux. Il le trouverait, dans cette contrée où les autochtones sont moins nombreux que les étrangers. Mais ensuite, que ferait-il? Que tirer de cette pauvre épave, de ce garçon faible et déchu? Comment réparer le mal, rendre au père Zaffiri ce vieux rêve si humain de mourir dans une petite maison de son pays? Mélié réfléchissait :

— Il ne faudrait pas une grosse somme : l'argent que je vais dépenser en quelques mois de voyage serait suffisant pour lui permettre de terminer paisiblement sa vie selon son désir modeste.

Et soudain, il pensa :

— Mais c'est très simple : puisque j'ai cet argent, je le donnerai au père Zaffiri.

A Menton, il verrait si les affaires du bonhomme ne pouvaient se remettre en état de quelque autre manière ; et, s'il le fallait, il

achèterait la maison et le plant d'oliviers. La décision prise enchantait François :

— Qu'est-ce que je perds ? continuait-il. Un plus lointain voyage ? Je ne le regrette pas ; vivre ici ou là... Et puis, j'aurai toujours du soleil, de la lumière — et c'est toute la beauté.

Il n'admirait point le geste par lequel il sacrifiait, cependant, du plaisir ; il ne se regardait point dans une attitude de héros ; il était parvenu à cette sagesse surhumaine — qui pourrait être la sagesse humaine — de considérer les faits avec des yeux impersonnels, et de décider, selon le plus grand intérêt, en n'accordant à soi-même que l'importance d'une unité.

Ayant dîné, Mélié alluma un cigare et continua sa promenade. C'était une soirée d'hiver, point froide,mais imprégnée et comme amollie d'une certaine humidité flottante ; le Boulevard déjà se repeuplait ; on buvait aux terrasses des cafés ; les braseros y rougeoyaient ; à la porte des théâtres, s'allongeait la file des spectateurs ; devant les transparents où alternaient des réclames lumineuses et des scènes animées, stationnaient des petits bourgeois, des ouvriers, des étrangers. Et c'était l'heure, aussi, où, parmi les flâneuses professionnelles, des couples commençaient à passer : couples d'époux réunis

après la journée laborieuse, couples d'amants récents, hâtivement appariés.

Naguère encore, Mélié les eût rencontrés avec douleur. Maintenant, il ne souffrait plus. L'habitude d'être seul possédait si énergiquement son esprit, elle avait si impérieusement exigé le renoncement total, de tous les instants, sans cesse renouvelé, que ce renoncement finissait par s'effectuer de lui-même, en une sorte d'héroïsme inconscient et coutumier.

Mais jamais comme ce soir le sculpteur n'avait été libéré. Dans l'atmosphère de joie où il respirait, aucune tentation de plaisir ne le sollicitait ; toute la joie possible était en lui, dans son âme extraordinairement légère, dégagée de tous les égoïsmes et par là de toutes les déceptions ; il ne songeait même pas à une brève volupté ; sa chair se taisait, devant une si grande paix intérieure. Cependant, le spectacle du soir sur la ville l'émouvait ; il en goûtait l'esprit, avec une sensibilité plus délicate, plus juste, et en quelque sorte plus directe, parce qu'aucune préoccupation individuelle ne la faussait ni ne la voilait ; ainsi, il était plus apte à pénétrer le caractère vrai des choses et à saisir les multiples rapports d'où naît, entre elles, la beauté.

Il dépassa l'église de la Madeleine, se dirigea

vers le boulevard de Courcelles. La paix qui s'était levée en lui n'effaçait aucune ligne de l'image de Pauline ; l'image de Pauline devenait elle-même paisible et rassurante : il n'émanait plus d'elle les anciennes fièvres, mais la certitude de sa bienfaisance et de sa pérennité. Mélié s'approcherait de la maison de Lorémy non plus comme jadis, avec l'espoir inutile de découvrir une trace de la disparue, mais pour la douceur jamais épuisée d'un tendre pèlerinage.

Il contourna la grille du Parc Monceau, remarqua l'effet facile des rayons électriques sur les ruines, et, devant les fenêtres cherchées, il leva les yeux ; brusquement, il s'arrêta, les jambes molles : quelle illusion le dupait, quelle hallucination ? Les volets de l'appartement, les volets fermés depuis le départ de Pauline étaient ouverts. Sans doute il se trompait... Mais non : il connaissait trop la maison : l'entresol, un premier étage... c'était bien au second que toutes les fenêtres étaient délivrées des sombres cloisons, comme des yeux d'aveugle subitement guéris. Et derrière deux fenêtres, celles du petit salon, on percevait une clarté.

— Elle est donc revenue... Elle est revenue ! se disait Mélié affolé.

Il s'élança à travers la chaussée, prêt à interroger le concierge, à monter ; onze heures son-

nèrent ; que faisait-il ? Si tard, le plus simple respect lui interdisait toute tentative. Et Pauline rentrée... la savoir à quelques mètres de lui, celle qu'il avait crue perdue, celle qui le menaçait d'un exil sans fin ! Pauline rentrée, ou du moins son appartement occupé... Car rien ne prouvait qu'elle-même fût là... Peut-être les domestiques revenaient seuls : Non, pourtant, puisque le petit salon était éclairé... Peut-être... Ah ! quelle angoisse étranglait Mélié ! Quelle ardeur impuissante le brûlait ! Il traversa de nouveau le boulevard et s'appuya contre la grille du jardin, sur le soubassement de pierre. Il fixait la maison, comme un visage impénétrable dont il aurait voulu percer le secret, guettant, aux rectangles lumineux, le passage d'une ombre.

Il était encore là, longtemps après que les volets avaient été clos ; une femme, qui ne pouvait pas être Pauline — sa vieille bonne Juliette, probablement — était venue sur le balcon ; l'un après l'autre, ils s'étaient refermés, les deux derniers masquant inexorablement les fenêtres éclairées.

XVIII

— Pauline !...

Sur le seuil de l'atelier, la jeune femme s'arrêta. Et François, tremblant, la regardait, du divan où il s'était dressé au bruit du pas reconnu sur les dalles de la cour.

Un long moment ils demeurèrent immobiles, perdus dans leur vision, écrasés par la joie de s'être retrouvés : ils épuisaient la minute radieuse qu'aucun geste n'aurait pu embellir ; et subitement, il fut près d'elle, l'étreignit, la porta sur le divan, et, tombant à genoux, enfouit son visage au creux de la robe.

— Vous, c'est vous ! Ah ! que je suis heureux !... Vous ne partirez plus? Vous êtes vraiment revenue ?

Une des mains de la jeune femme caressait doucement les cheveux de Mélié ; elle répondit, de sa belle voix que la tendresse rendait plus grave sans en troubler le calme insondable :

— Non, je ne partirai plus ; je suis bien revenue.

— O mon amie, mon amie ! Est-ce possible,

tant de bonheur après tant de souffrance! C'est vous qui êtes là... J'aurais pu ne jamais vous revoir... Je vous aime, mon amie. Ah ! comme je suis heureux... Mais pourquoi m'avez-vous laissé? Comment avez-vous pu revenir? Ça m'est égal, puisque je vous ai... Mais pourquoi ?

— Je vous expliquerai... plus tard... quand vous voudrez... demain... pas aujourd'hui ; aujourd'hui, je suis trop heureuse ; aujourd'hui, François, ne pensons qu'à être heureux!

— Oui, ne pensons qu'à être heureux...

Les mains croisées sur les genoux de son amie, il la regardait sans parler. Il ne la caressait pas : il avait perdu l'habitude des caresses. Mais elle inclina vers lui son visage, et lui donna sa bouche.

Assis, maintenant, au côté de Pauline, les bras à sa taille, la tête posée sur le sein que l'émoi soulevait, il disait des choses insignifiantes qu'elle entendait à peine.

Toutes leurs paroles, jusqu'aux plus banales, affirmeraient qu'ils étaient heureux. Mélié conta son pèlerinage nocturne : le matin, il ne doutait plus, mais il n'avait point couru auprès de Pauline, étant certain qu'elle viendrait.

— Je ne pouvais donc pas m'absenter, expliqua-t-il ; et puis je préférais vous revoir là où j'ai tant souffert à cause de vous.

— Vous avez tant souffert... fit-elle pensivement.

Il évoqua son angoisse première, sa révolte, son renoncement ; puis la misère de tout son être, sa solitude, sa douleur, et le secours qui lui était venu de cette douleur même et de son travail désespéré.

— Je ne travaillais, disait-il, ni pour l'argent, ni pour la gloire, ni pour les autres, ni pour moi : je travaillais pour ne pas mourir. Je ne travaillais même pas pour attendre cette heure-ci : je ne l'imaginais pas. La douleur me possédait ; j'ai cru que le monde, sans vous, n'existait pas ; quand j'ai essayé d'y vivre de nouveau, je me suis aperçu que j'y étais un étranger, et je suis resté loin d'eux, seul. Et puis vous êtes là... Je suis heureux.

— Moi aussi, je suis heureuse, dit gravement Pauline. Voulez-vous me montrer vos dernières œuvres ?

Il n'avait point de courage pour rompre la caresse retrouvée : ses sens, qui s'éveillaient après ce long sommeil, s'agitaient délicieusement. Il resserra son étreinte, puis entre deux baisers il indiqua, d'un signe de tête, à son amie, le marbre du *Vieillard Mourant*. Sa blancheur se lamentait au fond de l'atelier, et de la place qu'ils occupaient, Pauline et Fran-

çois pouvaient considérer cette image de la douleur, de l'amour inassouvi et du regret. Alors, devant l'homme pitoyable et le geste émouvant des bras décharnés vainement tendus, les larmes montèrent aux yeux de la jeune femme, et elle bégaya :

— C'est vrai, vous avez bien souffert.

Elle pleura longtemps ; il la consolait en lui donnant des baisers légers et fraternels ; et un goût salé en restait à ses lèvres. Pauline ne vit pas ce jour-là d'autres œuvres ; le soir les trouva enlacés dans le silence, impuissants à quitter le refuge de leurs bras, et la douceur oubliée des caresses.

XIX

Vraiment, ce bonheur subit étourdissait Mélié. Une telle joie bourdonnait en lui qu'il n'entendait plus ses pensées. Pauline revenue... Pauline qui l'aimait toujours... elle ne partirait plus... elle lui donnait sa vie.

Le sculpteur recommença, machinalement, une des longues promenades par quoi, naguère, il brisait sa douleur. Une grande douleur, une grande joie : et notre corps est si infirme qu'il accomplit les mêmes mouvements.

Mélié songeait au secret de l'absence que Pauline ne lui avait pas encore appris ; sa curiosité ne troublait point son bonheur. Impatient de savoir, il connaissait, par avance, que son amie avait bien agi. Et c'était, devant ses yeux, un éblouissement : des jours clairs s'ouvraient, jusqu'à un horizon que la minute heureuse faisait infini. Et des désirs plus précis le bouleversaient. Il passait sa main sur son visage, il y respirait, il y baisait le parfum cueilli aux vètements de Pauline ; une ardeur, qu'exaspérait sa longue chasteté, soulevait François.

Ah ! il voulait qu'elle se donnât ! Il avait assez souffert, assez attendu : Elle l'aimait, elle pouvait bien se donner, sans délai, par pitié, puisque les formalités du mariage exigeaient l'attente de quelques semaines. Leur étreinte était demeurée incomplète... Quand se donnerait-elle ? La révélation du bonheur possible, puis la certitude du bonheur prochain, et la fièvre des premières caresses enflammaient un corps et un esprit dégagés d'une stricte retraite. Mélié riait en marchant ; il bousculait les enfants maladroits et les ouvriers qui encombraient le faubourg. La nuit, il ne dormit pas ; il cherchait, vers l'avenir, les détails de la joie, qui, dans le demi-jour de l'assoupissement, se déformaient, se voilaient, participaient à la souffrance des sens réveillés ; il fallut la pureté calme du matin pour que, devant le ciel de février où s'enlevaient les vieux toits et le dôme du Panthéon, Mélié retrouvât son bonheur, en pensant, seulement, qu'il allait voir Pauline.

Il la surprit dolente dans un fauteuil, s'offrant, à travers la vitre, au soleil dont la lumière encore froide illuminait le jardin. Il s'inquiéta parce qu'elle était pâle, tout alanguie, ses yeux profonds durement cernés ; mais elle dit qu'elle ne se sentait point malade, qu'un peu de repos

guérirait une si stupide faiblesse, et que, déjà, elle allait mieux ; ses joues, en effet, se coloraient de nouveau, et elle voulut sortir. Mélié protesta, et s'assit auprès de la jeune femme, sur une chaise basse. D'une de ces fenêtres qu'il avait anxieusement interrogées, l'autre soir, il reconnaissait, contre la grille du parc, l'endroit où il avait souffert : Pauline revenue, la maison rouverte, les objets familiers à leur place ordinaire... Que de miracles inespérés et d'un seul coup réalisés ! Il enveloppait son amie d'une tendresse si puissante qu'elle fût gênée et qu'elle n'osa plus le regarder. La divine pudeur déployait entre eux son voile magnifique et précaire.

— Il faut que je vous explique, dit Pauline, pourquoi je vous ai écrit ma lettre.

— Oh ! oui, expliquez-moi...

Comme il avait passionnément médité sur ce mystère ! Et des chères lèvres, qui souriaient un peu nerveusement, allait jaillir le secret ; mais lui ne songeait plus qu'à baiser ces lèvres.

Pauline prit, sur le guéridon, un portrait de Lorémy et le donnant à Mélié :

— Tenez, fit-elle, c'est à cause de lui que je suis restée si longtemps loin de vous.

— ..?

— Vous ne comprenez pas ? Ah ! si vous

saviez, mon ami, comme j'ai hésité à faire ce que j'ai fait — et comme j'hésite à vous l'expliquer. Si je parle, c'est que je vous aime bien !

Mon père... je ne vous rappellerai pas l'affection et l'estime qu'il vous accordait : vous avez reçu sa parole encourageante, et fortifié votre talent, mais vous n'avez pas pu connaître quelle fut, pour vous et quelques autres parmi ses élèves — pour vous surtout — sa sollicitude.

Moi, je la connaissais. Vous ayant enseigné son art, adouci, autant qu'il le pouvait, la dureté des premiers labeurs, son amour de Maître n'était pas satisfait ; il s'inquiétait en imaginant votre carrière : et quand il redoutait, pour l'un ou l'autre, des faiblesses, il formulait toujours le même remède, le même remède héroïque dont il avait usé :

— Ce qui manque à ces jeunes gens, disait-il, c'est la douleur ; les belles qualités qu'ils ont risquent de s'étioler dans la jouissance de leur talent. Ils mèneront une vie facile et vaine ; ils seront de bons producteurs et sans doute des hommes honnêtes ; mais leur avenir s'ouvre trop large ; aucun d'entre eux — sauf Mélié ? se demandait-il parfois — aucun d'entre eux ne sera un caractère, ni ne pétrira le chef-d'œuvre qui ne prend une âme qu'à l'âme exaspérée de son créateur. Plus tard, ils souffriront comme

tous les hommes, mais quand ils finiront de vivre ; la douleur ne tombe que dans des cœurs séchés. Pendant qu'ils seront capables d'agir, il leur manquera sans cesse d'avoir souffert.

Ainsi parlait fréquemment celui que vous vénériez. Alors, moi qui vous aimais...

Elle s'arrêta :

— Ne comprenez-vous pas ?

— Achevez, Pauline, implora-t-il.

Mais elle paraissait hésiter ; et tout à coup, en regardant droit son ami, elle dit bravement :

— Alors, moi qui vous aimais, j'ai résolu de vous donner cette douleur par quoi s'exhausserait votre âme. A l'instant où mon amour venait de s'échapper vers vous, je me suis retirée de vous brutalement, je suis partie en me déchirant à prononcer des mots d'adieu définitif. J'avais fixé à mon exil une durée de deux années : voyez, je n'ai pas eu la force d'attendre, je vole six mois ; je ne pouvais plus, je ne pouvais plus, j'avais besoin de vous voir, de m'assurer que mon sacrifice n'avait pas été inutile...

Sa phrase interrogeait un peu, mais il ne dit rien ; elle reprit :

— Pas un moment, en décidant cette épreuve, je n'ai douté de vous. J'étais certaine que vous m'aimiez et que vous ne chasseriez pas hors de vous mon souvenir ; j'espérais de toute mon

âme que vous supporteriez cette crise virilement, et, puisque mon père l'avait dit, qu'elle vous serait salutaire...

Il y eut un silence; et, Pauline questionna, d'une voix plus basse :

— Vous avez beaucoup souffert ?

— Atrocement.

— C'est vrai. Je le sais. Cela m'effraye, et alors... Peut-être allez-vous me haïr ?

— Vous haïr ? Oh ! Pauline ! Seulement, je ne comprends pas : toute cette douleur qui me vient de votre volonté ! Quand j'ai reçu votre lettre, moi non plus je n'ai pas douté de vous, j'ai cru d'une foi inébranlable qu'un devoir mystérieux vous commandait cette séparation. Et vraiment, je l'ai acceptée. Mais votre volonté, toute cette douleur venait de votre volonté! Si vous aviez voulu, elle aurait pu ne pas être...

Cette pensée accablait François; il oubliait la noblesse du motif, l'héroïsme de l'acte, sa magnifique utilité, et la joie présente. C'était le bouleversement de toutes ses idées, que, de la volonté de Pauline, toute bonté, eût pu naître sa douleur.

Elle le regardait, assis, morne et les yeux fixes, sur cette chaise basse qu'il avait choisie pour se plus familièrement approcher d'elle ;

une infinie pitié la courbait sur cet homme qu'elle aimait depuis des années et en qui elle avait osé susciter la douleur ; et comme, à cause d'elle, il souffrait encore, et comme, dans son cœur, elle s'était déjà donnée, elle attira vers elle le pauvre visage amaigri et le baisa en prononçant :

— C'est fini, tout cela. Je t'aime. Je suis à toi.

XX

L'une des deux horloges sonna ; après quelques battements, l'autre son doubla le premier ; il y eut un instant de confusion, puis le plus grave des timbres acheva seul les derniers coups.

— Cinq heures... il faut que je m'en aille, déclara Pauline.

Et devant la glace déjà pleine d'ombre, sans permettre que François fît la lumière, elle remit sa voilette.

Pauline, pour la troisième fois, venait rue Gay-Lussac ; elle s'y était donnée sans coquetterie, dans la franchise de sa tendresse et de sa pitié. Et sous la protection reconquise des vêtements et de la voilette, elle souriait malignement, effarouchée, un peu, mais heureuse du bonheur consenti. Il la prit dans ses bras, la berçant, couvrant de baisers forcément chastes le visage défendu par la gaze.

— J'aime bien, murmurait-elle, quand vous me caressez doucement.

L'ombre de la chambre s'alourdissait ; du

préau de l'école, montait, en éclats naïfs, la fraîcheur des voix enfantines.

— Il taut pourtant que je m'en aille...

Dehors, la clarté plus grande les étonna. Ils résolurent de marcher, se hâtèrent vers le Luxembourg, espérant traverser le jardin ; un soldat en défendait la porte ouverte : Les promeneurs sortaient, lents et privilégiés, maîtres de leurs mouvements ; et l'on n'entrait plus : Un tambour invisible annonçait le crépuscule. Prestement, pendant que l'homme tournait la tête, Pauline franchit le passage ; la seconde d'après, le factionnaire surpris étendit le bras, — et Mélié fut séparé de son amie ; il parlementa, dit « qu'il était avec cette dame » ; mais la consigne demeurant inflexible, Pauline lui adressa un joli geste d'adieu : puis elle ressortit, et ils partirent en riant de cette mésaventure.

Ils riaient. Non que l'incident fût fort drôle, mais parce qu'une immense joie débordait de leurs âmes. Elle avait été singulièrement émouvante, leur rencontre après l'exil volontaire. Devant la douleur par elle créée, Pauline avait frémi : si tant d'énergique contrainte n'aboutissait qu'à un malentendu ? Devant la douleur créée pour lui, Mélié avait hésité : l'ayant torturé de la sorte, si Pauline ne l'aimait pas bien ?

Et maintenant, tout était sauvé : par le don royal d'elle-même, Pauline effaçait les larmes et les solitudes, les amertumes et les doutes. Elle se donnait, elle aimait François, le rêve devenait réalité, il n'y avait plus au cœur des deux amants qu'un délice incomparable.

François se sentait infiniment heureux de marcher au côté de Pauline, de faire, dans la joie, une promenade que si souvent il avait faite dans la détresse. Quand les yeux des hommes s'attardaient à la silhouette de la jeune femme, il souriait glorieusement, ivre d'une félicité trop brusque de paria devenu millionnaire. Les paroles non encore dites montaient d'elles-mêmes à leurs lèvres, assurées d'un tendre accueil; et simplement, dans la grâce merveilleuse de cet instant, Mélié demanda :

— Mais pourquoi est-ce Venise que vous avez choisie pour y vivre seule ?

La sincérité de leur double bonheur abolissait d'avance toutes difficultés ; Pauline expliqua, pendue au bras de son ami, tandis qu'ils marchaient le long de la vieille rue de Seine :

— Quand je vous ai quitté, à Milan, je ne savais pas encore ; je n'ai pas prémédité. Seulement, la phrase de mon père m'obsédait, et elle devenait plus impérieuse en même temps

que vous me deveniez plus cher : si, pour être trop vite heureux, vous ne montiez jamais à votre vraie place ! Et si je vous faisais du mal en vous donnant un bonheur trop facile ! Puisque je vous aimais, ne devais-je pas, au contraire, tout préparer pour votre plus grand bien? Mais je ne savais que faire ; pleine de bonne volonté et de faiblesse, je désirais, j'hésitais, je craignais.... C'est à Venise que j'ai décidé de vous écrire ; c'est elle qui m'a fait comprendre l'effort que je devais tenter. Elle me l'a fait comprendre d'une manière brutale et un peu fantastique...

— Oh ! dites, dites-moi tout...

— Un soir, comme je revenais de Murano, je voulus m'arrêter au cimetière de Venise, à l'île funèbre qui n'élève, au-dessus de la lagune, que son église et une enceinte autour des tombes. La gondole s'est rangée au bas des marches de San Michele ; quelques instants, j'ai parcouru les allées, mais leur banalité m'a déçue ; de loin, cette terre des morts effraye comme un vaisseau fantôme : derrière les pauvres murs, il n'y a que de l'herbe et de la mousse verdâtre qui ronge des pierres couchées, il n'y a que du silence et de l'oubli. Je me suis hâtée de sortir, et déjà le doux mouvement habituel m'emportait vers la ville, quand on a

crié, du côté du cimetière ; je me suis retournée, et j'ai vu, se détachant des marches, une autre gondole qui cherchait à nous atteindre ; mon batelier semblait contrarié, maugréait, mais il ne s'arrêtait pas : et l'autre continuait d'avancer, aussi vite qu'il pouvait, et de crier, d'une voix menaçante ; dans les courts moments où il abandonnait sa rame et cessait le geste de faucheur qui est celui des gondoliers, il levait les deux bras en un signe d'appel. Et il se rapprochait. Vraiment, je ne suis pas trop peureuse, mais en voyant venir vers moi, sur la lagune désolée, ce noir cercueil flottant qui semblait échappé du cimetière et d'où l'on m'appelait, je ne sais quelle terreur folle m'a possédée : je devais être affreusement pâle et je reconnus à peine ma voix étranglée qui criait à mon rameur : « Mais avancez donc, sauvez-moi, sauvez-nous ! » J'étais folle.

L'autre se rapprochait ; à chaque seconde, sa silhouette violente grandissait sur la lagune ; le fer de la proue toucha notre bord, mon gondolier n'essaya plus de fuir. Les deux Vénitiens ont dit des mots inintelligibles, et le poursuivant me tendit les mains, me fit asseoir dans sa barque ; brisée encore d'émotion, j'obéissais passivement ; je comprenais l'explication la plus simple qui fût : au cimetière, je

m'étais trompée de gondole ; elles sont toutes funèbrement semblables. L'homme, âpre au gain, n'avait pas protesté, et il fuyait en m'emportant, pendant que mon gondolier se lançait derrière lui. C'était simple, et j'en convenais en glissant vers la Piazzetta. Mais moi, j'avais vu la Mort me poursuivre et mon sang s'était glacé. Et ma folle terreur calmée, pensant à vous, comme toujours, je me disais : « S'il me « croyait morte, ou du moins disparue de sa vie, « il la connaîtrait, la douleur bienfaisante. » C'est alors que je vous ai écrit cette lettre.

— Si vous vous étiez éloignée en me laissant du moins espérer votre retour...

— Il n'y a de vraie douleur que celle qui n'espère rien. Je me suis ensevelie dans Venise.

L'idée de la mort affolait Mélié. Sa maîtresse lui semblait presque sacrée, revenue dans ses bras du fond de ce tombeau où elle était volontairement descendue ; dédaigneux des regards qui fixaient avec surprise ce couple élégant et si tendre, il entourait de son bras droit les épaules de la jeune femme, comme pour la protéger et la retenir.

— Mon amie, mon amie,... vous aussi avez souffert à cause de moi.

— Je suis restée à Venise; nul autre pays ne pouvait m'offrir un asile plus convenable à la

retraite que je souhaitais. Elle est la ville de la Mort. Les amants sont fous qui vont y promener leur bonheur ; ou plutôt, comme le bonheur réside en eux, ils s'accommodent de ces ruines et s'exaltent à leur étrangeté. Mais elle est la ville de la Mort : C'est pour bercer des deuils qu'il faudrait l'aller trouver, si, plus encore que la joie, la douleur ne se suffisait pas à elle-même ; là-bas, ce ne semble pas monstrueux d'être solitaire et sans activité, dans la beauté d'un souvenir : là-bas, où subsistent les vieux palais splendides, où, dans la douceur du silence refermé après le passage des gondoles, sommeillent les canaux ; des canaux, j'aimais surtout les plus infimes, dans les quartiers de misère, si étroitement enfouis entre les hautes maisons que le soleil jamais ne les a pénétrés, et que le seul reflet dont ils se puissent animer tombe des loques multicolores qui sèchent aux fenêtres.

C'est presque sans effort que je me croyais morte. Mais je n'étais pas si malheureuse que vous, car vous ne saviez pas que je reviendrais, et moi, j'attendais seulement que des jours eussent passé. Et, quand mon énergie défaillait, j'avais la lumière de Venise... La lumière de Venise... Je l'accueillais en moi, au crépus-

cule, en revenant du Lido, les soirs où je voulais me réjouir de notre bonheur futur. La lumière, c'est la vie de Venise. Elle était bien belle.

La jeune femme se dégagea en rougissant de l'étreinte de François.

— A quoi pensons-nous ?

Ils arrivaient sur le quai ; Pauline regarda le fleuve qui roulait son eau sale entre ses rives encombrées ; des lueurs falotes s'y croisaient, dominées par les lanternes rouges des ponts ; le remou fit déferler de pauvres petites vagues ; au bas du ciel, un misérable reste de soleil se noyait dans les vapeurs amoncelées. C'était obscur et tristement confus.

— C'est plus beau que la lumière sur Venise, dit Pauline.

Mélié se hâtait vers la rue Gay-Lussac. Pauline partie, il allait chercher, là où elle s'était donnée, une trace de son passage ; ne devait-il pas y couler une source inépuisable de douceur ? Il montait l'escalier, quand la voix du concierge Rodrigue prononça :

— Monsieur Mélié, il y a un homme qui est venu pour vous voir... Il est venu trois fois... Il a dit qu'il reviendrait; il ne doit pas être

loin ; il se promène sans doute autour de la maison.

François pénétra dans son appartement, qu'éclairait vaguement la lumière extérieure des becs de gaz ; il traversa le cabinet de travail, s'arrêta sur le seuil de la chambre, respirant une odeur à peine perceptible, infiniment précieuse, car Pauline n'usait jamais de parfums.

Et l'on sonna.

Irrité contre le visiteur, François alluma des lampes, ouvrit la porte. Le père Zaffiri entra :

— Ah ! Monsieur Mélié, je suis content de vous trouver ! A cause du voyage... j'arrive de l'atelier ; vous n'étiez pas venu depuis huit jours : Pas malade au moins ? Non ? Allons, tant mieux ! J'avais peur que déjà vous soyez à Menton ; je suis content de vous trouver, parce que j'ai des choses à vous dire...

Sans autres cérémonies, le vieux s'installa sur une chaise, rejeta d'un mouvement coutumier les ailes de son manteau, et commença d'expliquer :

— Le fils, quand je réfléchis, je crois bien que je sais où il gîte, rapport à une connaissance qu'il a dans Garavan. Ah ! c'est pas difficile : vous sortez de la station, vous tournez sur votre gauche...

François n'entendait point ces paroles ; con-

traint à supporter l'odeur de misère qui écrasait l'insaisissable parfum, il ne pensait même pas à la promesse faite au modèle. Zaffiri appuya :

— Je tenais à vous expliquer la chose avant que vous partiez...

Alors Mélié se souvint et déclara brutalement :

— Écoutez, père Zaffiri, j'aime mieux vous le dire tout de suite: Je comptais en effet entreprendre ce voyage ; mais c'est changé : je ne pars plus.

Zaffiri demeurait sur la chaise, les yeux fixes, la bouche ouverte ; ses mains ridées s'agitaient sur la courbe épaisse de son bâton.

— Vous ne comprenez pas ? continua le sculpteur impatienté. Je n'irai pas à Menton, il faut que je reste à Paris. Voilà tout. Je regrette, je vous assure que je regrette... mais c'est ainsi !

Le modèle s'était levé :

— Ah! alors, le fils...

Il hésita un instant, prêt à gémir, à implorer. Et puis il accepta ; il n'avait jamais bien compris que cet homme riche se dérangeât à cause de lui. Ce songe invraisemblable ne se réalisait pas : il retrouvait l'ordre normal des choses. Il dit simplement :

— Eh bien ! je vais m'en aller. Au revoir, monsieur Mélié.

François marchait nerveusement, passant et repassant devant le vieillard immobile et plus calme que lui :

— Attendez donc, père Zaffiri, dit-il d'une voix redevenue douce. Moi, je vais être très occupé, mais il faudra qu'on écrive là-bas ; d'autres pourront bien rechercher votre fils, arranger votre affaire ; seulement, cela vous occasionnera des frais...

Il avait tiré son portefeuille : un don assez important sauverait peut-être le malheureux ; François palpait des billets de banque, quand une idée l'arrêta soudain : que diable ! le temps n'était plus des folies... de tels besoins d'argent allaient l'assaillir ! Après tout, il ne lui devait rien, à ce vieux...

Son portefeuille refermé, il posa une pièce de vingt francs sur le marbre de la cheminée.

— Tenez, mon brave, dit-il, voilà pour vous aider dans vos démarches : et bonne chance !

Le vieillard ne fit pas un geste. Comme s'il l'avait lue, il prononça la phrase que François venait de penser :

— Vous ne me devez rien, monsieur Mélié.

Ils restèrent silencieux pendant une interminable minute. Mélié se sentait défaillir de

honte : si le vieux modèle ne prenait point la pièce...

Il la prit. Sans hâte, sans étonnement, il reçut cet argent comme il avait reçu la nouvelle qu'on l'abandonnait ; il remercia poliment, et s'en alla.

XXI

Après l'éblouissement de la joie première, ils virent se lever, une à une, les clartés de leur bonheur futur. Elles apparaissaient, toujours plus nombreuses et plus brillantes, bien au-dessus de l'espoir des amants.

Il fut convenu, par crainte des basses curiosités mondaines, que le mariage ne serait célébré que vers l'été ; une date moins éloignée, suivant le retour de Pauline, eût risqué de découvrir le secret que la double pudeur de la femme et de l'homme ne consentait pas à révéler. Pour François, d'ailleurs, ce retard prolongeait une ère privilégiée ; la libre possession n'y tuait pas le désir, la pensée du doux avenir suggérant toujours une plus complète intimité ; mais si, chaque semaine, la jeune femme se rendait rue Gay-Lussac, si elle usait trop peu de coquetterie pour refuser le don total déjà fait, par pitié, à son ami, avant l'heure qu'elle-même eût préférée, il était certain que son exceptionnelle droiture ne jouissait pas entièrement du plaisir qu'elle offrait.

Mélié percevait cette nuance ; et il n'avait point l'héroïsme de ne pas solliciter les caresses de Pauline, d'observer, quelques mois encore, l'ancienne et dure chasteté. Ses sens glacés par la douleur s'échauffaient prodigieusement ; il accueillait sa maîtresse avec l'ardeur sombre des premiers baisers, des baisers de jeunes hommes gonflés de désirs brutaux. Quand elle était partie, son souvenir émerveillait François ; il se prenait à s'étonner d'avoir, durant les mois de solitude, souffert si peu charnellement, si peu cru que son amour pût être voluptueux ; mais alors, il n'imaginait pas le plaisir : Il semblait que sa douleur en eût détruit, avec la possibilité, jusqu'à la notion. Son corps brisé ne désirait plus ; son esprit, lui aussi brisé, las de s'appliquer, sûr seulement qu'il avait à souffrir, demeurait clos à toute idée de joie. Maintenant, la vie rentrait en bouillonnant dans le pauvre corps, elle remuait toutes ses énergies réveillées, elle en débordait. François laissait délicieusement couler ce fleuve tumultueux.

L'existence commune qu'ils ne menaient pas, Pauline et Mélié s'occupaient à l'organiser. Il fallut chercher un appartement ; le mariage n'étant point annoncé, le sculpteur et son amie usaient de précautions bénévolement multipliées — et puériles ; la jeune

femme participait au jeu ; bien que haïssant toute dissimulation, elle acceptait gaîment ce mystérieux prologue du bonheur certain. La voiture arrêtée devant l'immeuble, François en descendait, allait interroger le concierge ; lorsqu'une halte paraissait utile, et point dangereuse, Pauline, avertie, sortait de sa cachette. Un jour, on leur nomma, parmi les locataires, une vieille dame connue de Pauline : les deux jeunes gens éclatèrent de rire au nez du portier, et disparurent avec des mines effrayées.

Quand ils eurent visité un grand nombre de maisons, ils décidèrent qu'ils ne quitteraient pas le boulevard de Courcelles.

Mais des modifications à l'ameublement restaient indispensables ; ils continuèrent donc leurs courses aimablement clandestines ; les haltes qu'ils faisaient dans les magasins, en précisant les détails de leur bonheur, augmentaient tant de raisons qu'ils avaient de se réjouir ; ils garderaient le meuble de la salle à manger, mais les chambres furent entièrement renouvelées. Ainsi, peu à peu, le cadre de l'heureux avenir se dessinait.

Et diverses obligations forçaient l'activité des amants.

Le sculpteur, qui se contentait jusqu'alors de gains médiocres, dut songer à tirer, de son art,

de plus sérieux bénéfices ; dédaignant l'argent, il avait peu produit : ses œuvres, qu'on recherchait, s'écouleraient facilement ; il s'occupa de la vente du *Vieillard Mourant*, signa des traités qui lui valurent une somme assez considérable, et résolut de travailler énergiquement, — un peu plus tard.

Pauline, cependant, reprenait ses habitudes ; elle dut aller saluer quelques personnes, et leur ouvrir sa maison. D'ailleurs, les semaines passaient, et le mariage fut annoncé. Mélié vit, dans le salon de Pauline, cette Mme Turnin chez qui son affolement l'avait conduit aux premiers jours de solitude ; il s'inclina gauchement devant elle, un peu à la manière d'un collégien fautif ; mais elle eut la grâce de ne pas marquer, même par un sourire, qu'elle se rappelât cette heure lamentable.

Mélié considérait Mme Turnin avec étonnement. Il ne se souvenait pas que celle qu'il avait interrogée, un soir de détresse, fût cette blonde au teint d'enfant, aux yeux vifs et spirituels. Comment n'avait-il pas noté ces plaisants détails ? François jugeait Mme Turnin originale et désirable. Il la rencontrerait volontiers : non qu'une intrigue le tentât ; il chérissait Pauline profondément. Mais n'est-ce pas chose permise que de trouver une femme jolie ?

Et ne faudrait-il pas, pour omettre une si agréable vérité, qu'un homme fût aveugle, ou rejeté hors du monde, comme l'était Mélié l'autre année ?

Bargenac avait été informé du mariage. L'écrivain continuait sa tâche, non sans une louable énergie : presque à la même date, venaient d'être publiés *La Maîtresse de Quinze Ans*, roman passionnel par Mme Denise Bargenac, et *L'Amour tranquille*, roman dialogué par Fernand Bargenac. Les deux œuvres, qu'on lançait ensemble, profitaient d'une avantageuse réclame; la théorie du Méridional y était strictement appliquée, et la pornographie y triomphait sous ses deux formes supérieures : lyrique dans le livre de Madame, sournoise dans celui de Monsieur.

Bargenac fit connaître à Mélié que « ses relations avec Mournat se tendaient tous les jours »:

— Il nous ennuie, ce bonhomme, expliqua l'écrivain ; il se pose en Mécène! On dirait que c'est à lui que tout artiste est redevable du succès ! Et au fond, que fait-il, qu'a-t-il jamais fait pour moi ? Quelques articles payés dans l'*Apollo*, un peu de tam-tam... Ah ! vraiment, c'est maigre, aux prix des airs qu'il se donne ! Et puis, je t'ai raconté : un louche individu, dont il est, somme toute, moins que flatteur

d'afficher le patronage. Bref, nous en avons assez ; je dis « nous » parce que Perruchet est aussi monté que moi : nous ne marchons plus avec le sieur Mournat, mais bien contre lui. Tu ne lis pas la *Loyauté?* Lis-la. Lis-la chaque dimanche : tu y verras des articles qui, je le crois, t'intéresseront ; moi, en attendant, ils m'amusent beaucoup....

Bargenac ne s'expliqua pas plus clairement. Il félicita Mélié au sujet du mariage projeté ; ayant été reçu, jadis, chez le vieux Lorémy, il connaissait Pauline et demanda la permission d'aller lui présenter sa femme.

La visite fut faite en l'absence de Mélié ; un soir, il distingua, sur la figure de son amie, une joie nouvelle, et elle dit, en lui donnant son beau regard droit et calme :

— M. Bargenac sort d'ici.

— Ah ! Bargenac est venu ! Eh bien... ?

— Je le trouve charmant...

— Charmant ? Certes ; mais je doutais qu'il vous plût tant ; je vous ferai lire ses livres.

— Que vous êtes mauvais ! vous n'en avez cependant pas le droit ; vous ne parleriez pas ainsi, sachant ce que M. Bargenac dit de vous, et le plaisir qu'il m'a causé.

Sa voix était devenue grave ; elle continua :

— Il y avait sa femme aussi ; nulle : une belle

femme. Mais lui m'a déclaré, gentil et simple, que s'il aimait votre œuvre, il admirait par-dessus tout votre caractère. Oh ! ne rougissez pas, ne soyez pas fier, je ne l'ai pas cru, lança-t-elle gaminement.

Et sa voix sérieuse reprit :

— Il m'a dit : « C'est du respect que nous lui devons ; il est au-dessus de nous tous : il est d'une autre race ; vous ne pouvez pas savoir quel homme il est devenu. » Alors, vous comprenez, fit-elle avec une tendresse infinie, j'ai été bien payée de mon exil et de votre douleur qui m'a fait tant souffrir.

Elle s'appuya contre Mélié, lui mit ses bras au cou, et lui offrit ses lèvres.

— Et, ajouta-t-elle, M. Bargenac m'a dit des histoires, de belles histoires : l'histoire d'une Revue à laquelle vous n'avez pas voulu collaborer, l'histoire d'une Société fondée par M. Mournat et dont vous n'avez pas voulu vous occuper ; l'histoire d'une statue que, par un scrupule très joli, vous n'avez pas voulu vendre.....

— Quel bavard ! fit Mélié.

— Alors, écoutez, dit Pauline : ce que j'ai à vous dire est une trop grande chose ; je ne peux vous la dire que tout bas, dans votre oreille ; venez là...

Et elle prononça :

— J'ai compris que tu étais exactement ce que je voulais que tu fusses.

Le soir de ce jour, Mélié était assis dans le petit salon de son amie ; un orage bref avait allégé la lourdeur fatigante de Mai, et, par les hautes fenètres ouvertes, entrait l'exhalaison humide du jardin. Pauline terminait une lettre, et François, réfugié dans l'ombre, goûtait cette heure incomparable : il regardait la main blanche, parée d'un seul anneau d'or, glisser sur le papier ; le front penché sous la lueur de la lampe, ridé par l'effort d'écrire, se levait quelquefois vers lui, — et les rides s'effaçaient ; les bruits extérieurs n'arrivaient qu'adoucis, comme dépouillés de leur violence par la détente de l'orage ; quelque part, une voix de femme filait un son très pur, sans beauté, peut-être, mais que l'éloignement faisait émouvant et très pur.

Et Mélié pensa qu'il ne serait jamais plus heureux qu'en cette minute : il possédait la femme qu'il aimait ; elle l'aimait d'un amour absolu, maternel par la volonté du sacrifice ; on reconnaissait le statuaire maître de son art. Il avait réalisé le bonheur ; ce bonheur que tant d'hommes poursuivent vainement et qu'ils déclarent insaisissable, Mélié le tenait dans sa

main, dompté, familier. Pendant ses jours de douleur, les hommes heureux lui semblaient d'une autre race, aussi différents de lui que les mythiques habitants d'une lointaine planète ; maintenant, il jouissait du bonheur comme d'un état naturel, ordinaire aux hommes, et dont il ne serait pas raisonnable de croire qu'il le pourrait jamais perdre. Il n'avait plus qu'à vivre ainsi, en jouissant du résultat merveilleux : car son bonheur ne croîtrait plus, il ne pouvait pas croître : l'argent viendrait, et les titres, sans doute, mais la félicité présente était complète. Cette idée se formula : « Je touche le fond du bonheur » ; et une autre, moins distincte : « Ce n'est que cela ? » Deux secondes, l'existence des lendemains monotones apparut à l'homme heureux vide et trop vaste, et il eut peur. Puis il sourit, repris par la perfection du moment, tandis que Pauline se hâtait pour griffonner l'adresse sur une enveloppe.

XXII

François descendit la rue Gay-Lussac pour aller à son atelier. Mais avant de traverser le boulevard Saint-Michel, il s'arrêta au bord du trottoir, indécis et tenté ; le regard quêteur d'un cocher l'entraîna. Il monta dans la voiture.

— Zut ! se déclara-t-il, je ne travaillerai pas encore aujourd'hui. J'ai été assez malheureux, je peux bien « prendre du bon temps ! »

Il irait au marché de la Madeleine choisir des roses qu'il porterait boulevard de Courcelles ; si, à cette heure défavorable, il ne pouvait voir Pauline, il emploierait sa matinée à quelques achats. Mélié ne se l'avouait pas, mais l'essentiel de son désir était qu'il ne travaillât point : il inventait chaque jour un prétexte nouveau. Sagement, son amie lui conseillait un labeur quotidien : il ne pouvait pas être question d'occuper si sévèrement l'après-midi que les amants passaient ensemble, mais le sculpteur décida que le matin serait donné au travail ; n'était-il pas nécessaire d'exécuter les commandes obtenues ? Cependant, il enfreignait avec régularité

l'ordre reçu de lui-même : A l'instant de s'y soumettre, aucune attraction ne le sollicitait ; il demeurait inerte devant la longueur des heures de solitude qui l'attendaient. Et toujours la même raison le déterminait : Il pouvait bien essayer de rencontrer Pauline ; ou, s'il n'y parvenait pas, il trouvait facilement l'acte qui rapprocherait sa pensée d'elle, qui, dépendant de son bonheur, lui en confirmerait la réalisation. D'abord, sa conscience ne s'émut pas d'un faible retard, d'un peu de temps perdu ; rien ne pressait : il ferait plus rapidement ce qu'il ne faisait pas tout de suite, et cela était sans importance. « Je commencerai à travailler lundi prochain », décrétait-il. Il connut ainsi les dates fréquemment renouvelées auxquelles on fixe l'échéance des résolutions énergiques.

Puis, il en vint à se dire : « J'aurais dû commencer plus tôt ; maintenant... » Un vague remords l'inquiétait ; le travail méprisé s'alourdissait de tant de lâcheté. Mélié s'efforçait de n'y pas penser, de vivre entièrement dans son bonheur chaque jour plus certain. Il découvrait le charme insoupçonnable de la complète intimité, ne rentrant plus rue Gay-Lussac que pour quelques heures de nuit. Il aimait dans la sincérité et dans la droiture. Ils étaient

des époux surpris de la totalité de leur joie.

Pauline, cependant, parlait fréquemment du travail abandonné. Et François n'aimait point qu'elle lui rappelât sa veulerie.

— Ne me grondez pas, ce n'est pas ma faute, disait il en affectant un embarras et une honte puérils. Mais il sentait très réellement sur lui, plus pénible à chaque fois, l'humiliation d'une petite déchéance.

La jeune femme comprit qu'elle devait plus efficacement intervenir, et que si, pour l'amour d'elle, le sculpteur désertait l'atelier, c'était à elle qu'il incombait de l'y ramener ; elle exprima le désir de revoir les dernières œuvres de François; lors de la première visite — la seule depuis son retour — à peine avait-elle eu le temps d'effleurer quelques ébauches d'un coup d'œil. Qu'elle était loin, cette première visite ! Et surtout, qu'en la faisant, Pauline avait le cœur et la tête pleins d'émotions et de pensées ! Il fallait qu'elle examinât, longuement, le résultat du travail de son ami...

Ce désir parut à François ténu comme un caprice. Ici ou là, qu'importait, pourvu qu'on fût ensemble, puisqu'on était sûr d'être heureux ? Toutefois, il respecterait la chère volonté ; il reprit le chemin du quartier Montparnasse ; le fleuriste, dûment averti, brossa, épousseta, aéra,

si bien que l'après-midi où Pauline entra dans l'atelier, non plus frémissante et pâle, mais rose et souriante, la trace mélancolique de l'abandon avait disparu ; la jeune femme s'installa, empressée et volontairement curieuse :

— Je verrai tout, déclara-t-elle.

Elle pensait qu'ayant donné à chaque objet son regard et son toucher, François saurait les y retrouver, et, qu'ils le préserveraient de la solitude. Mais elle marcha bientôt vers le *Vieillard Mourant*.

— Ah! dit-elle, cette statue, comme je l'aime! Et comme je l'ai tout de suite aimée! C'est de votre douleur qu'elle est faite, et c'est pourquoi je l'aime tant!

Il fallut comparer l'œuvre à la première maquette. La forme nouvelle plut davantage :

— Je l'aime encore, ajouta Pauline, parce que c'est d'elle que Bargenac m'a parlé; c'est elle que vous avez refusé de vendre, jugeant que c'était mieux ainsi ? Je ne sais pas le motif de ce refus ; mais on a pensé qu'un tel scrupule vous grandissait.

— Oui; c'est déjà loin, tout cela! — Elle est vendue, aujourd'hui. Mais il y eut une époque où je l'aurais brisée plutôt que de la livrer au public; sa pensée n'était plus la mienne; il me semblait qu'elle mentait en continuant de l'ex-

primer. — Venez, vous allez voir un autre *Vieillard Mourant.* Personne ne l'a vu. Je l'ai gardé pour moi seul, comme le secret de mon âme.

Une main à la taille de Pauline, François la guida vers l'angle qu'il avait voilé. Le rideau soulevé, elle eut devant elle l'œuvre récente : c'était le même vieillard qui, autrefois se courbait vers la terre en ouvrant ses bras, cependant que toute la douleur humaine tordait son visage implorant. Celui-ci était dressé, plus maigre encore et dévasté, et comme s'il allait, sous un souffle, s'effondrer : les bras ne se tendaient à aucun espoir, un geste de renoncement les croisait sur la poitrine ; le visage, décharné jusqu'à l'épouvante, demeurait levé comme celui de l'autre statue ; mais sous les rides et les tares et les stigmates de douleur qui creusaient et pour ainsi dire composaient seuls le masque, transparaissait une façon de sourire ; d'abord on n'y croyait pas : c'était une statue de la douleur. Seulement, l'œil obstiné ne se détachait pas de ce sourire : l'instant d'après, on ne voyait plus que lui sur le masque tragique. En sorte que, de cette douleur exaltée, émanait l'apaisement et on ne savait quelle mystérieuse joie.

Pauline regardait, sans parler ; et Mélié fixait

son œuvre qu'il n'avait pas approchée depuis des semaines. Et il dit :

— Ceci, mon amie, c'est vous qui en êtes l'auteur ; mon premier *Vieillard*, celui-ci, voilà toute l'histoire de ma vie dans la solitude : Quand j'ai commencé à faire quelque chose, j'ai travaillé ainsi qu'un manœuvre, une brute, uniquement pour travailler : j'ai terminé ma première statue, et ils ont dit qu'elle criait la douleur. Puis, j'ai revu des hommes, Bargenac, Mournat ; Fontenoy m'écrivait. Et je n'étais plus semblable à eux : leurs joies et leurs soucis ne m'émouvaient plus ; j'étais devenu un étranger au milieu d'eux ; j'ai infiniment souffert ; j'ai senti que la vie me rejetait. Comment, peu à peu, par l'excès même du mal, ai-je connu que c'étaient eux qui vivaient hors de la vie ; que leurs tristes intrigues et leurs tristes désirs, et leurs tristes plaisirs, ce n'était pas la vie?... J'ai compris alors, sans vain orgueil et aussi naturellement qu'on jouit de la lumière, j'ai compris que par la douleur que vous me donniez, vous m'éleviez au-dessus d'eux tous.

— Mon ami...

— Heureux, je l'ai été, d'un bonheur surhumain, quand j'ai su que, par vous, je possédais la vérité, que vous m'aviez tiré de la foule, initié au renoncement et à la certitude morale. Et

le sens réel et caché m'est apparu, du poème de Vigny que j'avais eu l'ambition de traduire; vous vous rappelez les grands vers du *Moïse :*

« O Seigneur j'ai vécu puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre... »

J'avais cru qu'il lamentait sincèrement sa solitude, qu'il enviait vraiment les joies humaines, et que, de n'avoir pas été heureux, il se plaignait devant Dieu... Ah ! quelle erreur ! Il les évoquait toutes, les joies humaines, mais dans quelle ivresse secrète de ne les avoir pas possédées ! Tout cela, tout cela qu'il n'a pas eu, tout cela qu'il n'a pas touché, tout cela qu'il connaît trop... Et maintenant, l'heure est venue, il va mourir. Il peut redescendre sur la terre : la terre vaut peut-être qu'on y dorme :

« Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre... »

C'est alors que j'ai renié ma première œuvre, et que j'ai fait celle-ci, avec la vérité qui m'était révélée, l'apaisement que je goûtais, et ma joie presque surnaturelle.

Il continuait, réchauffé par l'ancienne flamme; il disait l'oubli de tout, la bonté, aussi, éclose sans effort; il détaillait la lente marche du fond horrible de la douleur où il avait pensé mourir,

à la sérénité dans la lumière : il disait son pur enthousiasme, son besoin d'un extrême désintéressement...

— Ah! mon amie, les belles heures, les belles heures *uniques*...

Brusquement, il s'arrêta, devant le regard effrayé de Pauline. Un mot imprudent avait été dit; une gène flotta, entre les amants, à l'évocation enthousiaste de cette grande vie mystérieuse qu'ils sentaient là, derrière eux. Mais ce fut un rien; ils recommencèrent de sourire; François avait pris Pauline dans ses bras et disait :

— Comme nous avons mérité d'être heureux!

XXIII

Un matin, Mélié finissait sa toilette, quand Bargenac entra, le visage altéré; sa poignée de main brûlait.

— Eh bien ! quoi ? mon vieux, ça ne va pas? Qu'y a-t-il donc ?

— Mon cher, répondit Bargenac d'une voix brève, il y a que je suis perdu.

— Que veux-tu dire ?

C'était simple : Mournat allait déposer une plainte contre l'écrivain, le faire poursuivre en l'accusant de tentatives de chantage, ni plus ni moins. Mélié se souvenait que Bargenac et Perruchet-Vilain, peu contents de l'attitude de Mournat, avaient résolu de rompre avec lui ; Perruchet donnait alors l'idée de publier, dans la *Loyauté*, une « série » contre cette fameuse « Société pour le Succès des Jeunes Artistes », qui maintenant fonctionnait et constituait la plus honteuse des exploitations. Perruchet-Vilain possédait certains documents accablants ; mais quoique révolté, il n'utilisait point lui-même ces papiers : la qualité, dont, certes, il se débarrasserait bientôt, de secrétaire de Mour-

nat, lui commandait une discrétion absolue : il devait rester dans l'ombre ; mais il renseignerait Bargenac, qui signerait seul. Mournat pouvait être brisé par une attaque hardie, et le romancier, dans tous les cas, se ferait une bonne réclame. Bargenac ayant accepté, deux articles très remarqués avaient paru : Mournat enrageait. Et vraiment ces articles étaient bien faits et méchants.

— Tu ne les a pas lus ? interrogea l'auteur que l'idée de son œuvre réconfortait... Mais, continua-t-il piteusement, imagines-tu ce qui m'arrive ? Une question d'argent se mêle à cette campagne : Sameron, le directeur de la *Loyauté*, a osé s'adresser à Mournat pour tâcher de lui extorquer des fonds ; et moi qui ne connais rien de ce chantage — car c'en est bien un — moi, qui ai signé les articles, je vais être poursuivi ; Perruchet me l'a dit. Mournat est très monté. Il va se plaindre. Je te le répète, je suis perdu !

Mélié, abasourdi, ne savait que répondre. Il prononçait, devant la figure ravagée de son ami, des phrases insignifiantes :

— Mon pauvre vieux, dans quel guèpier es-tu allé te fourrer ? Tu t'exagères peut-être les conséquences... Il n'est pas sûr que Mournat dépose une plainte...

L'autre observa, à la fois morne et comique :

— Je désirais tant être poursuivi en raison de l'indécence d'un de mes livres ! Et me voilà inculpé de tentative de chantage ! Mon affaire est claire !... Poursuivi à cause d'un livre, c'était la gloire ; la tentative de chantage, c'est la ruine !

— Et que vas-tu faire, que vas-tu essayer ? Il ne faut pas si vite désespérer....

Bargenac répondit qu'il était venu chez le sculpteur pour solliciter de lui un grand service : Il le priait d'aller voir Mournat : lui seul convaincrait peut-être ce terrible homme, obtiendrait qu'il renonçât à se venger ; Mélié demanda pourquoi il pourrait plus qu'un autre arriver à ce but :

— Tu ne connais pas ta force, dit Bargenac ; tu les as si simplement méprisés, eux tous — et moi-même — qu'ils te sentent au-dessus d'eux, dans un ordre supérieur qui leur reste fermé ; tu n'es pas un d'eux, toi ! La réalité de ta pensée, ils ne la soupçonnent pas ; ils savent seulement de toi que tu es cet être unique et incompréhensible : un homme qui néglige son intérêt. Si tu parles pour moi, Mournat ne peut rien t'objecter ; et tu ne craindras point de parler. Mélié, tu me crois, tu sais qu'on m'a trompé ; que si j'ai été léger, je suis tout de même incapable d'un chantage ?

Oui, Mélié croyait le malheureux dont tremblait la voix assourdie. Bargenac était la victime et non le complice d'une sombre opération ; le sculpteur n'en pouvait douter. Certes, le jeune écrivain avait commis une lourde faute en glissant, poussé par l'amour du succès, à de basses productions ; et il s'était imprudemment engagé dans le commerce de gens peu délicats. Mais ses torts ne franchissaient point cette limite, tout son caractère l'affirmait, et, plus sûrement encore, l'émotion qui le secouait, où ne participait ni l'humilité exagérée, ni la forfanterie également honteuses des vrais coupables.

François ne refuserait donc pas d'aider son ami.

— Alors, tu veux que j'aille voir Mournat ?

— Dès ce matin... songe que le moindre retard peut entraîner de terribles conséquences, permettre au scandale d'éclater ; j'ai beau être innocent, toutes les apparences sont contre moi ; d'ailleurs, si j'étais acquitté, que se rappellerait-on ? Non point l'acquittement, mais les poursuites, et je resterais le « Monsieur qui a été pris dans une affaire de chantage. » Oh ! mon petit Mélié, tire-moi de là, je t'en supplie ; tu le peux, rien qu'en parlant pour moi...

Mélié promit que, le matin même, il tâcherait de joindre Mournat.

L'ancien député était chez lui. Il accueillit François le plus aimablement du monde, l'installa dans un fauteuil près de sa table de travail et se réjouit de la visite du sculpteur. Ce cher Mélié ignorait l'affection qu'on lui portait ; il n'avait jamais accepté de bons offices cordialement proposés ; qu'il use de Mournat en tout et pour tout : on lui serait reconnaissant de recevoir un service.

— Précisément, répondit Mélié, c'est un vrai service que je viens vous demander. Vous savez quels liens d'amitié m'unissent à Fernand Bargenac....

Au prononcé de ce nom, la face grasse rougit un peu, les yeux lancèrent un double regard oblique et méfiant, tandis que la main se levait pour arrêter un discours importun.

— Mon ami Bargenac, continua cependant Mélié, en martelant les mots, mon ami Bargenac est sous le coup d'une accusation parfaitement imméritée. Seuls, ses intérêts me conduisent ici. C'est en leur faveur que je sollicite non pas même ce dévouement, mais cette bienveillance dont vous aviez la bonté, tout à l'heure, de m'assurer.

Mournat exprimait par gestes qu'il était désolé :

— Je vous en prie ! mon cher, cher ami,

finit-il par dire : J'ai été victime d'attaques scélérates ; on en veut à ma bourse, et sachant bien que je ne suis pas un homme d'argent et que les questions pécuniaires me laissent indifférent, c'est dans mon honneur qu'on cherche à m'atteindre !

La voix grasseyante s'efforçait au tragique, et les courtes pattes du bonhomme s'agitaient frénétiquement :

— Et dans mon honneur, que frappe-t-on ? L'honneur même de la Démocratie, dont je suis, j'ose le dire, un des plus notoires représentants : Cette belle œuvre philanthropique pour le succès des jeunes artistes, tournée en odieuse exploitation ! De telles attaques sont indignes, convenez-en, et veulent une défense énergique. Elle aura lieu, elle aura lieu ; et qui me prend si violemment à parti ? Qui ? Un de mes plus chers amis, Bargenac, presque mon fils, Bargenac dont, par son mariage, j'avais fait le bonheur ! Mais je ne le ménagerai pas ; je lui porterai des coups terribles. Je ne veux pas que vous soyez entre nous. Je ne le veux pas.

— Cependant, je vous affirme que si vous connaissiez le fond des choses... Il a pu être trompé, et vous pouvez l'être.

— Non. Il ne faut pas que vous soyez entre nous. Toutefois, pour vous témoigner mon ami-

tié, je ne refuse pas d'entendre les explications de ce Monsieur. Dites-le-lui. C'est pour vous que j'hésite encore à déposer la plainte : Lui-même... Ah ! lui-même, je n'aurais plus le courage de subir sa présence ! Mais qu'il m'envoie, s'il le veut, quelqu'un des siens ; sa femme, par exemple.... Pauvre petite femme, comme je la plains ! Elle est charmante, et très honnête ! Qu'elle vienne me donner les explications de son mari, puisqu'il prétend en posséder de valables ; qu'elle vienne, je la recevrai, c'est tout ce que je puis vous promettre, — et c'est déjà beaucoup. Qu'elle vienne sans tarder, un jour de cette semaine, vers cette heure-ci ; dites-le à Bargenac. Mais laissons toutes ces tristesses, parlons de vous...

Mournat recommença de vanter le talent de Mélié. Que n'agissait-il plus habilement, pour arriver à ce tout premier rang qui lui était dû ! Avec l'œuvre déjà faite, il devrait être en pleine gloire, et gagner autant d'argent qu'il le voudrait ! Mournat redoutait de paraître indiscret : mais son jeune ami n'avait qu'un mot à dire, et, du jour au lendemain, il jouirait, sans aucune peine et sans aucun risque, d'une rente annuelle de douze mille francs. Comment ? eh ! mon Dieu ! Précisément en devenant l'agent — tout officieux — de cette admirable « Société

pour le Succès des Jeunes Artistes » contre laquelle des sots proféraient des calomnies infâmes, et qui était, en réalité, une œuvre splendide et intelligemment philanthropique.

Mélié se levait :

— Nous en reparlerons, mon cher ami et cher Maître. Je vous expliquerai mieux le fonctionnement de la Société. Je n'ai pas besoin de vous dire que rien n'est vrai des mensonges colportés. Mais sachez bien que, quand vous le voudrez, sans autre souci que de nous fournir des renseignements et de nous aider pour quelques détails, vous gagnerez cinquante louis par mois ; je puis attendre encore un peu votre réponse, la Société fonctionne, mais elle n'a pas reçu son organisation définitive.... Et pour cette affaire, entendu : que Bargenac m'envoie sa femme ; dites-le-lui...

XXIV

Ce fut, depuis le retour de Pauline, le premier jour où les amants ne se virent pas. Mélié était sorti fort perplexe du cabinet de Mournat, flatté, quoi qu'il en eût, de l'insistance avec laquelle on tentait de le servir, mais angoissé à cause de Bargenac. Deux points apparaissaient nettement : L'ancien député formulerait sa plainte, malgré toutes les interventions amicales ; il semblait, au contraire, disposé à accueillir la supplique de Mme Bargenac dont il souhaitait une visite. Connaissant les habitudes de Mournat, dont il se rappelait d'ailleurs certaines assiduités auprès de la femme de l'écrivain, François s'inquiétait davantage en examinant plus attentivement ces conditions : Était-ce un abominable marché offert au pauvre Bargenac ? Devrait-il accepter ou une accusation infamante, ou une complaisance plus infamante encore? Que dire, que penser? Et, Mélié avait songé à Perruchet-Vilain ; si quelqu'un pouvait l'éclairer, c'était bien celui-là, que de tels incidents ne surprendraient point,

et qui, d'ailleurs, avait lancé Bargenac dans cette aventure. François, à la fin de l'après-midi, trouva le secrétaire de Mournat pérorant au café, devant cinq ou six jeunes gens. Il le fit asseoir à une table isolée. Dès les premières paroles du sculpteur, la face glabre s'anima, et les lèvres laides se disjoignirent pour un rire muet ; Perruchet branlait doucement la tête, s'amusait du récit. Et comme Mélié se taisait :

— Eh bien ! expliqua l'autre, il n'a qu'à envoyer sa femme chez Mournat.

— Envoyer sa femme chez Mournat...envoyer sa femme chez Mournat... on le connaît, ton Mournat, son jeu n'est pas difficile à voir.

— Et puis après ? Qu'est-ce que ça peut te faire?

Mélié se récria. Il s'agissait donc bien du marché qu'il avait deviné ; mais il ne permettrait pas qu'un si odieux plan réussît contre Bargenac : il l'avertirait.

— Reste donc tranquille, dit Perruchet-Vilain; que viens-tu faire dans cette histoire? Occupe-toi de ce qui te regarde.

Il ajouta, en avançant une main protectrice dont le grand nombre des bagues ne masquait pas l'inélégance :

— Crois-moi.

Mais Mélié ne se rendait pas: Eh quoi ! Bar-

genac ne l'avait-il pas chargé de ses intérêts, ne lui donnait-il pas sa plus entière confiance ? Au moment où son ami était acculé dans cette impasse, Mélié l'abandonnerait-il ? Non, non ! Le malheureux avait un trop grand besoin de secours ; c'était épouvantable, cette situation...

— Tu exagères, prononcèrent les lèvres rasées, allongées pour une moue.

— Et toi, reprit François qui s'échauffait, tu considères avec un beau sang-froid des faits auxquels tu n'es cependant pas étranger.

— Ma présence devrait te rassurer...

— Ta présence m'inquiète, s'il faut tout dire. Bargenac et toi étiez d'accord pour entreprendre cette campagne ; c'est lui seul aujourd'hui que l'on poursuit... Lui seul... Je ne permettrai pas...

— Il ne risque rien du tout, prophétisa l'avocat avec un geste décisif. Mais tu ne me crois pas, je te vois prêt à faire des bêtises ; tu vas me forcer à te révéler la combinaison. Je le ferai, parce que, de toi, je suis sûr, et que je veux que tu restes tranquille.

Perruchet-Vilain prit un temps, puis, le buste porté sur les deux avant-bras allongés au bord de la table, dans l'attitude de l'avocat qui distille son plus terrible argument, il affirma :

— Bargenac ne risque rien. N'as-tu pas deviné que tout cela n'est pas sérieux ?

— ???

— C'est du bluff, voyons, un des coups ordinaires de Mournat ; c'est moi qui ai lancé l'affaire sur son ordre : il se fait attaquer dans la *Loyauté* qui lui appartient secrètement, et, quand le signataire des articles est au point, qu'il s'est suffisamment enferré, on annonce au bonhomme qu'il y a eu, de la direction du journal, demande d'argent et tentative de chantage, qu'on va déposer une plainte. Et le patron tient dans sa main un naïf de plus, — et qui ne réclame pas ! Le coup est excellent, réussit toujours : Bargenac a marché.

— Et c'est toi qui l'as entraîné dans ce guet-apens !

— Guet-apens ! Que tu es ennuyeux avec tes gros mots ! Tu n'es pas moderne pour deux sous ! Tu sais dans quelles conditions je suis chez Mournat : je préférerais qu'il fût de goûts distingués : qu'il eût une ambition politique, par exemple, ou qu'il aimât l'argent pour lui-même. Or, ce qu'il aime, cet homme, c'est le plaisir. Eh ! que veux-tu ? Je lui en procure ! Il se toque de Mme Bargenac, qui résiste ; sois tranquille, l'affaire est dans le sac ; notre ami n'en mourra pas ! Voilà. J'ai parlé pour t'empêcher de faire

une gaffe, en te montrant qu'il s'agissait de fort peu de chose. Rassure-toi donc : le cher Bargenac n'a pas pratiqué le chantage, et il n'ira pas devant les tribunaux de son pays.

Ayant dit, Perruchet considéra un instant, avec attention, la couleur du vin de Porto, et acheva lentement de vider son verre.

— C'est une infamie, tout simplement, s'écria Mélié.

— Chut ! chut ! pas de bêtises...

— Et tu crois que je vais admettre cela ? Ah ! s'il en est ainsi, j'ouvrirai les yeux à Bargenac, et entièrement, et sans tarder.

— Non, tu ne lui ouvriras pas les yeux, prononça l'avocat ; je t'en ai déjà trop dit pour ne pas aller jusqu'au bout. Fais bien attention à mes paroles : Tu resteras tranquille, d'abord parce que nous n'agissons pas comme des enfants ; nous ne nous sommes pas donné tant de mal pour reculer ; Mournat veut avoir cette femme : il l'aura. Si l'affaire de chantage échouait, il l'aurait par d'autres moyens, par des moyens que tu ne soupçonnes pas, et qui pourraient entraîner des désastres, tandis que le procédé actuel est anodin ; donc, tu vois, inutile d'intervenir. Et puis, ajouta négligemment Perruchet en se levant, je suis sûr que tu ne diras rien, parce que tu comprends que nous savons

nous venger, et que, maintenant, tu as ton bonheur à préserver. Sans adieu...

Et il retourna siéger parmi de jeunes admirateurs.

Certainement, l'intérêt de Bargenac voulait que le sculpteur courût chez son ami, et, sans même trahir le secret livré, rassurât l'écrivain au sujet des poursuites, le mît en garde — un seul mot y suffirait — contre Mournat. Mais la dernière phrase dite par Perruchet brisait l'élan de Mélié. Si le devoir était visible, quel risque il entraînait avec soi ! La bande de Mournat était capable de toutes les infamies : elle attaquerait François dans son bonheur. Quels adversaires le jeune homme provoquait, à l'instant d'être heureux !

— Ce serait de la folie, concluait Mélié ; après tout, je ne suis pas un héros ! Pourquoi m'exposer bénévolement !

L'idée lui vint d'aller consulter Pauline, mais il l'abandonna. Son amie serait plus courageuse que lui, elle lui dirait de faire tout son devoir, sans rien craindre; redoutant un avis dangereux, il n'en sollicita point. Il entreprit d'écrire à Bargenac, commença trois lettres qu'il n'acheva pas. Dans la première, il transmettait simplement la demande de Mournat ; il dévoilait, dans la seconde, la machination

organisée; effrayé d'une telle audace, il écrivit une troisième lettre où il conseillait d'attendre les événements... Et cette dernière feuille déchirée à son tour, il eut honte de lui-même.

— Ah ça ! que suis-je devenu ? songea-t-il. Est-ce que le bonheur me rend lâche ?

Il résolut de voir Bargenac le lendemain matin ; sans lui infliger une révélation brutale, il le rassurerait, et tout ensemble, éveillerait sa défiance.

Le pauvre homme accepta des explications incomplètes, qui le délivraient de la terrible menace dont il avait souffert; quant aux désirs de Mournat, il les pressentait depuis longtemps; seule, la trahison de Perruchet, que François ne put entièrement dissimuler, contrista Bargenac. On décida que celui-ci garderait le silence, prêt à se défendre contre les attaques des deux complices.

Quand il fit à Pauline le récit de cette misère, Mélié ajouta :

— C'est égal, je ne suis pas fier de moi, quand je pense que pendant toute une soirée, j'ai hésité à parler...

— Je le comprends, mon ami, répondit-elle d'une voix sérieuse; c'est vrai qu'il ne fallait pas hésiter.

XXV

Peu à peu, les habitudes ordinaires renaissaient ; quand on ne s'occupait point aux préparatifs du mariage, Pauline faisait quelques visites, le sculpteur s'efforçait mollement de reprendre le chemin de l'atelier. Mme Turnin venait souvent voir son amie : cette agréable camarade ne déplaisait pas à Mélié ; il aimait que parfois, entre Pauline et lui facilement inquiets, sourît ce visage apaisé. Il emmena les deux jeunes femmes au théâtre ; le grave M. Turnin ne s'y rendait pas, prétextant l'urgence de ses travaux, mais il permettait volontiers cette rare distraction à sa femme, qu'un coupé démodé venait, du fond de Passy, attendre au Boulevard.

Or, un soir, à la sortie du Gymnase, l'antique véhicule fut introuvable. Que faire ? Conduite par son vieux domestique, Mme Turnin accomplissait sans peur le long trajet : mais il était impossible que, la nuit, elle traversât seule, dans un fiacre, les quartiers excentriques.

— Si vous vouliez, dit Pauline à François,

vous me laisseriez à ma porte, puis vous reconduiriez cette pauvre abandonnée : avec une auto, vous n'en auriez pas pour longtemps...

Maintenant, ils glissaient, dans la voiture silencieuse. En face de Pauline, Mélié se sentait extraordinairement nerveux ; l'après-midi, un rendez-vous manqué lui avait fait perdre l'heure de plaisir qu'il attendait. Et l'émotion fébrile née, toute cette soirée, de la musique, des attitudes passionnées d'une belle actrice, et du frôlement de ces deux femmes dont l'une lui était chère, se muait en un désir violent.

— Si je n'avais pas cette raseuse à escorter, songeait-il, Pauline ne se refuserait point...

Et Mélié fixait l'éclat blanc de la chair qu'il devinait plutôt qu'il ne la voyait sous la dentelle couvrant le modeste décolletage ; il n'en pouvait détourner ses yeux que pour les lever vers la bouche, plus rouge et troublante dans la pâleur de la face.

L'automobile s'arrêta au boulevard de Courcelles ; les deux amies se séparèrent ; François aida Pauline à descendre, et comme la porte s'ouvrait, il lui jeta brutalement :

— Laisse-moi entrer un instant, là, sous le porche : que je prenne tes lèvres. Je t'aime....

Malgré l'ombre, il la vit rougir, blessée à cette pudeur qu'il savait si bien sauvegarder ; et, en

disparaissant, elle murmura d'une voix triste :

— Oh ! François !

Affolé de désir insatisfait, il dut s'asseoir auprès de Mme Turnin, dans la voiture qui recommença de glisser sur les larges voies désertes ; et Mélié aspirait avidement l'odeur ténue laissée par Pauline.

Et soudain, il s'avisa qu'un parfum se mêlait à celui qu'il cherchait, un autre parfum, que rendait sauvage et comme un peu bestial la lourde senteur d'une fourrure légère posée aux épaules de la jeune femme qui était là ; alors, cette jeune femme, François la regarda : il vit sa beauté de blonde épanouie, sa bouche tentante; et il la désira.

Depuis longtemps, il la trouvait agréable, mais il n'avait jamais pensé qu'il pût l'aimer ; du reste, toute créature fraîche et saine eût, ce soir, attiré le même désir : la fièvre battait aux artères du sculpteur, gonflait tout son être, le soulevait irrésistiblement ; Mélié ouvrit les bras : à cet instant, l'amie de Pauline, lasse d'entretenir une conversation languissante, inclinait le buste pour distinguer la route suivie ; l'homme avança les lèvres, rencontra la fourrure au parfum âcre... Mme Turnin perçut-elle le bref contact ? Un mouvement l'avait dégagée, et elle parlait de nouveau, disait des

choses insignifiantes, mais elle ne cessait plus de regarder Mélié, comme si elle eût voulu empêcher toute surprise ; lui demeurait anéanti, éperdu de désir, honteux de l'agression tentée. Il ne sut jamais si sa compagne avait connu son geste.

La jeune femme rentrée chez elle, Mélié donna l'ordre au chauffeur de le conduire rue Gay-Lussac. Mais avant d'y parvenir, il renvoya l'automobile. Et il se mit à marcher, rapidement, en heurtant les passants, vers un but qu'il connaissait bien et que pourtant il s'avouait à peine. Sa fièvre n'était pas tombée ; elle le possédait, au contraire, tout entier. Oui, en vérité, il semblait qu'un élément étranger eût pris possession de lui-même, et le menât, lui, l'amant de Pauline, en ce lieu où il allait. Il n'était plus qu'une bête soumise à son instinct. Le besoin d'une volupté, si brève et grossière fût-elle, cela, et cela seul, vivait en lui. Et ce besoin qui le torturait depuis des heures, il courait pour le satisfaire. Pauvre être un moment déchu, pauvre animal perdu, il s'arrêta sur le trottoir, hésita, rebroussa chemin. Puis il revint. Un détour s'offrait. Il en profita. Mais toujours l'instinct le ramenait, l'approchait de plus en plus, restreignait le parcours de sa marche hâtive, ridicule et tragique.....

Rue Gay-Lussac, sur le balcon, Mélié demande à l'air nocturne une douceur rafraîchissante ; il appuie son front contre le fer de la rampe. Il songe douloureusement ; il a honte de lui. Est-ce bien lui qui vient de subir cette folie sensuelle et basse ? Était-ce lui, ce misérable qui, tout à l'heure, longeait les murs, rougissant du but qu'il poursuivait ? Il se rappelle le soir où, à cette même place, il méprisait magnifiquement la vie trouble de ses amis et où lui était apparue, dans une merveilleuse clarté, cette certitude morale qui l'avait ébloui et pacifié, et rempli d'une force inconnue. Quelle déchéance avait donc frappé l'homme pur qu'il était alors ? Quelle déchéance ? Ah ! Ne le savait-il pas ? Tout son bonheur pesa sur lui : le retour de Pauline, ses premiers désirs, la joie folle de la possession... Ces faits heureux s'inscrivaient dans sa pensée, et il comprit la raison pour laquelle, cette nuit, le grossier désir l'avait vaincu : Sa pureté était morte ; dans la solitude, il vivait chaste, n'ayant pas à se défendre contre le plaisir : l'asile où il se réfugiait n'accueillait pas certaines pensées ; il comprit que le jour où il avait revu Pauline, ses sens s'étaient réveillés, avaient exigé leur part, et qu'ils ne se taisaient plus, qu'ils criaient et dominaient les autres voix. Ainsi, chaste naguère, c'était

du jour où, par le don d'une femme aimée, il connaissait le bonheur, que Mélié devenait l'esclave de ses sens et tombait à d'infamantes voluptés.

Du moins, une telle honte l'étouffait qu'il s'assurait bien, pour l'avenir, d'une plus ferme énergie. Mais ne venait-il pas d'apprendre qu'en lui, ce n'était plus lui qui commandait ?

XXVI

Mélié, après s'être attardé, travaillait avec frénésie pour satisfaire aux engagements signés ; il y avait, parmi les figures qui l'occupaient, des ébauches jadis abandonnées ; il y avait aussi des œuvres entièrement achevées, et que, les jugeant inférieures, il avait refusé de livrer au public ; il pensait qu'une légère retouche leur donnerait la qualité nécessaire ; enfin Mélié commençait une série d'œuvrettes qu'il terminerait rapidement et dont la vente serait facile. Mais cette production hâtive l'énervait ; le mariage fixé à l'automne — on était en juin — il s'imposait, pour les mois d'été, une tâche considérable ; Pauline le dissuadait de donner tant de lui-même à des travaux peu intéressants, qui ne pouvaient rien pour sa gloire — et quand d'ailleurs les amants ne désiraient pas la fortune.

Mais François riait, répondant qu'ils avaient au contraire, un grand besoin d'argent, parce

qu'il voulait sa femme extrêmement riche et fètée.

— Et, ajoutait-il, puisque gloire il y a, soyez certaine que si quelqu'un de mes travaux peut me procurer cette belle chose rare, c'est précisément la foule de médiocrités qui me retient actuellement. Ce n'est pas une œuvre-maîtresse qui donne la gloire à un artiste ; elle le fait connaître de quelques initiés qui préparent les voies. Mais le public ne comprend que plus tard, et seulement si on jette devant ses yeux des formes banales et nombreuses. Ne vous tourmentez pas, mon amie : laissez-moi travailler pour vous.

Un matin, François modelait quand Bargenac entra dans l'atelier. Le malheureux y venait souvent depuis qu'il était seul.

Car il était seul. Un brusque dénoûment avait clos l'aventure : Bargenac espérait que Mournat cesserait un jeu qu'il devait croire inutile; et en rentrant du théâtre, un soir où sa femme avait prétexté une fatigue, le pauvre homme trouvait la maison bouleversée. M[me] Bargenac avait comblé ses malles et demandé un fiacre, disant simplement, rapportaient les domestiques narquois ou complices, qu'elle partait en voyage. L'écrivain aimait ardemment cette femme. Fou de douleur et de colère, il

croyait à peine à la catastrophe. Des recherches multiples ne donnèrent aucun résultat, jusqu'au jour où l'on apprit que Perruchet avait disparu le même soir que la fugitive.

Ainsi Mme Bargenac était absente, depuis deux mois déjà, mais on ne connaissait pas sa retraite. Le sculpteur avait révélé au mari les détails, d'abord atténués, de sa dernière conversation avec l'avocat.

— Mon cher ami, dit affectueusement Mélié en pressant la main de l'abandonné, sais-tu quelque chose de nouveau?

Non, Bargenac ne savait rien : le cocher qui conduisait Denise, le soir de sa fuite, l'avait menée à la gare Saint-Lazare. Puis, il était impossible de découvrir aucune trace ; de Perruchet, on ignorait tout. Mournat se prétendait fort attristé par la perte de son secrétaire : mais quelle foi méritaient les grimaces de ce drôle? Quant à Mme Mournat, elle ne dissimulait point un chagrin véritable.

— Du reste, conclut Bargenac, que m'importe l'endroit où ils se cachent ? Il y a quelques semaines, je suivais leur piste avec rage, dans l'unique espoir d'abattre d'un coup de revolver l'immonde Perruchet... Aujourd'hui... Ah! que je suis las! je rencontrerais cette canaille, la tuerais-je seulement? Et ma femme ne compte

plus pour moi ; je l'ai trop aimée pour lui faire du mal, mais je sais bien que je ne pourrais plus vivre auprès d'elle ; alors...

Il parlait avec une effrayante tranquillité ; son joli visage était amaigri, creusé par la douleur, les cheveux et la barbe, accoutumés à des soins minutieux, croissaient plus librement, et une pâleur nouvelle exagérait la matité de la peau.

Toujours sur le même ton calme, Bargenac expliquait sa souffrance : presque fou, au départ de cette femme, il avait éprouvé plus de douleur que de vraie surprise, n'ayant jamais pu mettre une pleine confiance en elle. D'abord, il pensait qu'elle l'aimait, ou, du moins, qu'elle aimait de lui le plaisir reçu ; c'était pour qu'elle lui dût la fortune, et aussi un peu de notoriété personnelle qui l'eût amusée, que l'écrivain avait consenti à cette basse besogne littéraire, à la grossière supercherie de cette double signature. Mais comme elle s'était vite enfermée derrière les continuelles réticences des êtres insincères ! Il avait tout fait pour conquérir d'elle ce qu'elle ne donnait pas : en vain, puisqu'elle prétendait tout donner. Et, correcte sans cesse, jamais prise en flagrant délit de mensonge, il n'y avait pas de jour qu'elle ne se déshonorât par une menue dissimulation.

— Moi, dit-il froidement, je la méprisais.

— Ne souffre, donc, pas tant...

— Je la méprisais, continua Bargenac, mais je souffre horriblement parce que, vois-tu, je n'imagine pas de volupté en dehors d'elle. C'est fini, je ne suis plus un homme; et je ne tiens plus à rien, non par vertu, mais parce que rien ne peut plus me donner de plaisir.

Assis à côté de son ami, sur le divan, Mélié l'écoutait parler, hochant quelquefois la tête, comprenant bien.

— Ah! comme je vais laisser ce vilain métier que j'avais entrepris! Comme c'est loin, tout cela..

Il ajouta, presque timidement :

— J'ai fait des vers, l'autre nuit; les premiers depuis deux ans.

— Tu continueras.

— Le sais-je? Probablement, après tout; il faut bien que je fasse quelque chose...

— Oui, répéta Mélié, il faut bien que tu fasses quelque chose ; et tu feras de belles choses.

Bargenac marchait de l'une à l'autre extrémité de la pièce, inspectant d'un air distrait les œuvres cent fois vues ; il s'arrêta devant un petit groupe de marbre qui sortait de l'atelier du praticien et allait être envoyé chez l'éditeur.

— Tu mets en vente ton *Enfant au Chien* ?

C'était une très vieille étude vraiment peu réussie et que Mélié avait toujours refusé de publier. Il rougit comme un coupable, allégua qu'il avait corrigé la première maquette d'une façon qu'il croyait heureuse.

— Mais non, dit durement Bargenac : tu sais bien que c'est faible. Comment peux-tu signer ça ?

— Eh ! que veux-tu ? répondit Mélié ; je conviens que le morceau n'est pas excellent, mais je fais flèche de tout bois : il me faut du succès, il me faut de l'argent ; voilà mon heure de vivre, à moi !

Ces paroles dites, les deux amis se regardèrent, silencieux, remuant dans leur esprit des pensées différemment douloureuses. L'heure de vivre!... ils se rappelaient la conversation qu'ils avaient eue dans ce même atelier, peu de temps après le soir où, au banquet du collège Saint-Jacques, ils avaient rencontré Perruchet. Entièrement voués à leur effort d'artistes jeunes et d'hommes droits, ils hésitaient devant les promesses que brandissait triomphalement l'avocat, et lorsque Bargenac, le premier tenté, commençait à s'écarter du beau chemin solitaire, c'était par ces mêmes mots qu'il excusait son abandon : L'heure de vivre, son heure de

vivre était venue! A tout prix, émancipé des vieilles formules et des scrupules anciens, il fallait qu'il « arrivât ». Déjà Mélié s'apprêtait à le suivre, quand la douleur l'avait brisé, abattu, d'un coup quasi mortel, hors des routes où les hommes se hâtent. L'heure de vivre... pour jouir d'elle, Bargenac avait tout laissé, son honnêteté littéraire et son âme de jadis, pour se précipiter vers la fortune et le plaisir, jusqu'à l'instant où la douleur, à son tour, l'avait vaincu. Et voilà que Mélié, parce que la joie revenait en lui et que sonnait l'heure affolante, rejetait, lui aussi, l'âme forte qu'il s'était faite, pour courir là-bas, vers le but fascinant.

Une grande pitié l'un de l'autre émouvait Bargenac et François ; un lien fraternel les unissait, et ils sentaient qu'ils avaient perdu le droit de se juger.

— Je n'ai pas à te faire de reproches, dit Bargenac.

— C'est vrai que tu dois comprendre, répondit Mélié.

De tant de jours écoulés ici même, dans l'absolu de la douleur, puis dans la piété du souvenir, puis dans la belle fièvre du travail, Mélié, mis en présence de cette pensée devenue solitaire, salua l'ancienne noblesse perdue. Il les connaissait toutes, les petites lâchetés consen-

ties, les actions point très malhonnêtes mais assez déplaisantes pour qu'il se fût, naguère, écarté d'elles; il les connaissait toutes, et d'elles toutes savait la signification : la plus innocente d'apparence lui donnait le plus sûr remords: ne devant rien au père Zaffiri, il ne se pardonnait pas d'avoir, si légèrement, renvoyé le vieillard à sa détresse; la morale ordinaire ne précisait aucun reproche contre lui : Mais comme la pensée morale qu'il avait possédée différait de celle-là, et comme elle s'indignait !

Une autre déchéance frappait le solitaire, ce soir où il avait failli ne point montrer à son ami le piège tendu par Perruchet. Chaque jour, il commercialisait son art. Et puis, qu'était devenue sa pureté ?

Ainsi, d'où qu'il se plaçât, il se voyait moins bon...

C'était la vie, les misérables images de la vie, que distinguaient trop des yeux habitués à l'ombre de la douleur et de la solitude. Mais les détails fâcheux se fondaient, s'évanouissaient comme des taches sans importance, dans la grande lumière éblouissante de sa joie.

— L'idée du bonheur est en moi, prononça-t-il, voilà tout ; il faut des épaules puissantes pour supporter le bonheur sans faiblesse.

— C'est que notre bonheur, dit Bargenac, n'est pas de bonne qualité ; il y a des bonheurs plus calmes et très purs : Fontenoy...

Dans leurs doutes et leurs tourments, pour évoquer la figure d'un homme heureux qui était aussi un homme juste, ils avaient accoutumé de penser à Fontenoy.

Le sculpteur sourit et dit :

— Ceux qui possèdent un temps ce bonheur en ignorent le prix ; ils nous envient ; ils désirent notre fièvre. Fontenoy ? Il vient de m'écrire ; lis sa lettre :

Le médecin regrettait de n'avoir point encore reçu Mélié à Pont-Terrot, d'autant plus que cette joie lui serait refusée dans l'avenir : mais, on se verrait tout de même. Fontenoy avait, en effet, une grosse nouvelle à annoncer : il cédait sa clientèle et se disposait à venir demeurer à Paris. L'installation aurait lieu en octobre ; son fils aîné grandissait ; d'une intelligence exceptionnelle, il fallait que ce garçon fît des études supérieures, et devînt autre chose qu'un campagnard....

« J'ai vécu ici très heureux avec ma femme,
« disait le docteur, mais, nous autres villageois,
« l'abrutissement nous guette ; je ne serai pas
« fâché de reprendre contact avec Paris —
« surtout avec certains bons amis. J'ai du reste

« encore de l'énergie pour y faire ma petite « place au soleil... »

Bargenac rendit la lettre au sculpteur :

— C'est triste, prononça-t-il.

— Sa vie était pure et heureuse, répondit Mélié.

— La tienne va être heureuse.

— Et la tienne sera pure. Peu d'hommes te comprendront, Bargenac : tu entres dans la solitude de l'Ile que les hommes ignorent ; et ta solitude ne sera pas troublée, car ce n'est pas toi qui les appelleras. Tu entres dans la solitude de l'Ile héroïque où les sentiments sont plus grands que ceux des hommes : c'est pourquoi le mot divin n'y paraît point vide de sens. Moi aussi, j'ai vécu dans cette Ile, mais les leçons qu'on y entend s'oublient dès qu'on en sort. Moi, vois tu, je veux être heureux ; ce que j'ai appris ne compte plus guère devant ce fait : je veux être heureux. Je ne sais plus qu'une chose : je veux être heureux, je veux connaître la plus grande joie humaine. Et toi, tu vas connaître toute la grandeur humaine. Tu verras, Bargenac, tu verras, c'est bien cela....

Les deux amis se séparèrent : et celui qui allait vers la joie suivait d'un regard humilié celui qui allait vers la solitude. Le sculpteur accep-

tait cela, le sachant; il revenait auprès des hommes... Et il passa la main sur son front, comme pour effacer définitivement, à l'instant d'entrer dans la vie nouvelle, l'image d'un pays magnifique et lointain, qu'il ne verrait plus.

XXVII

Un splendide matin de juin, Pauline et François, selon le projet formé la veille, traversaient à pied le Parc Monceau. C'était une volupté que de marcher dans cet air doux, sous ce ciel italien; c'eût été mal faire, semblait-il, que de ne pas être heureux : une telle joie de vivre éclatait, qu'elle animait un peu le jardin ridiculement artificiel. Sur les pelouses claires trop peignées, l'eau jaillissant des tuyaux d'arrosage étendait de fins voiles mouvants ; on respirait l'odeur pénétrante de la terre humide; les palmiers, délivrés de leurs gaines protectrices, buvaient le soleil, et les pigeons importants se prélassaient, parmi le peuple sautillant des moineaux familiers.

Les amants marchaient légers dans leur bonheur; la joie était en eux et autour d'eux également lumineuse; le charme vivifiant du matin les soulevait, symbolisait délicieusement la douceur de leur amour. Le soleil ne les effrayait pas : ils recevaient ses rayons comme la caresse la plus puissante qui soit. Ils s'acheminè-

rent vers l'Arc de Triomphe dont les pierres grises apparaissaient derrière le feuillage des arbres, et furent surpris d'arriver au monument, tant le chemin leur avait semblé court.

Dans l'avenue du Bois, ils continuèrent de marcher, s'amusant des promeneurs nombreux qui s'y croisaient, les femmes déjà maquillées, vêtues de toilettes claires, la naissance de la gorge visible sous la tolérance des corsages ajourés. Des hommes les accompagnaient, révélant plus sûrement, par la maladresse de leur prétention, l'origine provinciale ou étrangère ; car les étrangers affluaient : Anglais carrément insulaires, Américains nets et dédaigneux, Allemands indiscrètement lourds, et toute la tourbe des rastaquouères aux cheveux bleus, aux cravates criardes et aux doigts trop bagués. Mais les yeux se reposaient sur les formes de quelques animaux nobles : un cheval de pur sang passait au petit galop, et l'harmonie de sa ligne, la souplesse de sa foulée, sa fragile et nerveuse beauté attiraient naturellement les regards ; sur le large trottoir, un lévrier blond suivait un jeune homme : c'était une jolie bête, de poil ras, fine et merveilleusement élégante par chacun de ses mouvements ; elle frottait doucement, sa tête longue contre la main de son maître, et, quand le maître éten-

dait le bras, elle s'enlevait sans effort, d'un geste de ballerine, pour placer sa tête à hauteur de la caresse.

— Vraiment, dit Mélié, la vérité et la nature détruisent toutes les prétentions. — Je vais, ajouta-t-il en souriant, vous faire un grand compliment : quand j'étais seul, je m'indignais en voyant des femmes laides ridiculement parées ; leur impuissante coquetterie m'irritait comme une stupide parodie ; mais il m'arrivait aussi de contempler de très purs animaux, et d'être ému de leur grâce inexprimable.

Pauline sourit à son tour, flattée de l'hommage secret qu'entendait lui rendre son ami.

Sur la chaussée, des voitures roulaient vers le Bois ; quelques automobiles électriques filaient, silencieuses et rapides ; au pas des chevaux, une victoria revenait vers l'Arc de Triomphe ; elle portait Mme Mournat. Enfouie, dès ce matin, dans une robe de soie violette, la grosse dame manœuvrait devant son visage bouffi et braquait impudemment sur les promeneurs son « face à main ». Sans doute cherchait-elle, au milieu de ces jeunes hommes, le regretté Perruchet-Vilain ; car elle ignorait que le fugitif, ayant mené à terme une mission spéciale, reprendrait bientôt ses fonctions habituelles ; Mme Mournat agita son lorgnon, poussa de petits cris, enjoignit

au cocher de s'arrêter ; Pauline et Mélié durent la reconnaître.

— Chers amis, chers amis, quelle bonne fortune ! M. Mournat est descendu « faire du footing » ; il sera navré ! Et les séances de pose, mon cher sculpteur, quand les commencerons-nous ? Lundi de la semaine prochaine, ou mardi ? Ou alors jeudi ? Car mercredi, je ne suis pas libre...

Ainsi acculé, François ne put éviter l'engagement qui l'ennuyait ; il se résigna, déclara qu'il serait heureux de recevoir Mme Mournat le jeudi à neuf heures et demie. Il espérait que la dolente personne craindrait un lever matinal, mais la face énorme s'élargit d'un sourire, et elle acquiesça.

A ce moment survint Mournat ; suant, s'épongeant le front, puis s'éventant à l'aide d'un magnifique chapeau de Panama, il salua et resalua, approuva le rendez-vous pris, et monta dans la voiture au côté de sa femme, le « footing » étant terminé ; et comme le cheval partait au trot, le politicien se pencha pour déclarer :

— J'accompagnerai ma femme à l'atelier un de ces jours, il faut absolument que je vous voie, au sujet de la Société..... . . . .

Et il agita, en un dernier signe d'adieu, sa main courte gantée de peau maïs.

Les deux amants continuèrent de marcher dans l'allée ensoleillée, mais ils ne trouvèrent d'abord rien à dire. Leur belle joie tranquille était finie, une gêne déjà connue se levait entre eux, plus consistante et plus précise. Mélié essaya de feindre :

— Eh ! fit-il, ce petit bonhomme sur son poney...

Pauline regarda machinalement, puis elle prononça :

— Je ne les aime point, ces Mournat... et vous non plus, vous ne les aimez point ; pourquoi vous servez-vous d'eux ? Pourquoi faites-vous des choses qui vous déplaisent, quand nous n'avons même pas besoin d'elles pour vivre? Accepterez-vous cette place que jadis vous avez refusée? Ah! mon ami, qu'y a-t-il de changé en vous ?

Elle se tut, étonnée de ces mots qu'elle n'avait pas encore dits, mais qui depuis quelque temps l'étouffaient ; elle ne se dissimulait plus que François, peu à peu repris par la vie, abandonnait l'une après l'autre chacune de ses fiertés et de ses intransigeances. Que pouvait-elle oser, sans risquer d'effaroucher leur bonheur, confiante, malgré tout, dans l'efficacité

de la rude épreuve? Elle s'efforçait seulement, par sa tendre énergie, de maintenir son ami dans la voie droite, de le garder des écarts où visiblement la possession de ce bonheur l'entraînait. Mais si son effort demeurait inutile, si le mal s'aggravait ? — Non, ce n'était pas possible : ils n'auraient pas vainement souffert ; pourtant, sa crainte devenait un peu angoissante et les paroles de la jeune femme avaient jailli.

— Ne vous tourmentez plus, ma chérie, répondit François en pressant le bras de son amie, et en parlant du ton de douce autorité qu'il faut pour rassurer un enfant ; je me débarrasserais volontiers des Mournat ; mais quoi ! ils nous serviront ; nous devons les supporter. Et ce que je fais, ce n'est pas grave, tout le monde le fait : celui-ci, celui-là : parmi ces gens que nous croisons et dont on peut dire de la plupart qu'ils sont honorables, il n'y a pas quatre personnes qui ne soient réduites à d'innombrables concessions, à certaines compromissions, si vous le voulez, à de petites lâchetés ; c'est la vie cela, nous ne la changerons pas ; voyons-la telle qu'elle est et profitons d'elle : elle est si bonne !

François parlait sincèrement : les actes auxquels il se contraignait n'excédaient point la

mesure des vilenies ordinaires; la charge de portraiturer Mme Mournat, qu'il avait acceptée sans prévenir Pauline, plaisait peu au sculpteur; mais comment résister à la demande d'un homme aussi aimable qu'était le mari de ce triste modèle? N'avait-il point, par sa seule influence, fait choisir Mélié pour exécuter la statue d'un obscur économiste mort récemment? De telles faveurs engagent qui les reçoit.

Cependant, il s'avérait de plus en plus que l'individu était infâme, et que l'enlèvement de Mme Bargenac n'avait été opéré qu'à son profit : Depuis longtemps, en vue d'une action décisive qui serait peut-être nécessaire, Perruchet-Vilain circonvenait la jeune femme pour parer à tout hasard; l'affaire du chantage ayant piteusement échoué, Perruchet avait hâté la solution, décidé à la fuite Mme Bargenac ; puis, sa maîtresse installée dans une villa de banlieue, il s'éloignait sans autres façons, l'abandonnait si dénuée de tout secours matériel et moral, que Mournat, subitement apparu, s'érigeait aussitôt en sauveur.

Mélié était du reste certain que le personnage ne l'assimilait pas à Bargenac, ne nourrissait pas, en cherchant à s'approcher de lui, des pensées secrètes et inavouables; il comprenait que l'organisateur patient de la « Société pour le

Succès des Jeunes Artistes », attendait un bénéfice d'autre sorte. Seules, des questions d'argent seraient agitées entre eux : et ces questions tourmentaient infiniment le sculpteur ; il ne pouvait se résoudre à une adhésion dont l'avantage pécuniaire était trop évident : l'argent dont il avait besoin le tentait; et sa conscience, son ancienne conscience, lui interdisait ce gain. Mais de quelles billevesées allait-il s'embarrasser? Tout cela, comme il le disait bien, c'était la vie ; il n'avait plus qu'à oublier les exagérations périmées, les exaltations maladives d'une époque où il était hors de la vie.

Les amants s'assirent dans des fauteuils, contre la petite grille qui clôt le parterre. Si les mots qu'avait dits Mélié rassuraient peu la jeune femme, du moins la douceur du ton l'apaisait. Le lévrier blond passa, trottinant devant son maître; de temps en temps, il tournait la tète vers l'homme, agitait la courbe élégante et basse de sa queue, exprimait ainsi des sentiments droits et tendres en son simple langage de chien ; et le défilé continuait, des femmes peintes aux robes blanches et de leurs compagnons avantageux, — quand Mélié aperçut, parmi les promeneurs, Bargenac qui s'avançait...

Il demeura immobile, pâlit soudain, comme en présence d'un danger, et pensa :

— Oh! Bargenac... je ne veux pas qu'il me voie...

Bargenac ne le vit pas.

Au milieu de cette foule suant la bêtise ou le vice, il marchait comme dans une solitude; on s'écartait instinctivement devant cet étranger: il avait encore maigri; sur les tempes, ses cheveux noirs grisonnaient ; il allait, voûté, ses mains, d'où pendait une canne, jointes derrière le dos: et l'on ne pouvait pas, en le voyant, ne pas comprendre qu'une grande douleur était en lui — une grande douleur et une grande paix. Il suivait cette avenue, au retour, sans doute, d'une longue promenade, car ses souliers étaient gris de poussière ; et la toilette, était peu soignée. Mais à mesure que sa marche lente s'approchait, tous les fantoches, aux yeux de Mélié, s'évanouissaient, se confondaient dans la même insignifiance : cet homme seul semblait vivant, parce que son seul visage s'éclairait d'une flamme intérieure.

Il frôla les deux amants ; Pauline ne l'avait pas reconnu.

Et Mélié segarda de prononcer le nom de Bargenac ; une trop lourde honte, un trouble trop humiliant l'accablaient ; c'était son ancienne majesté qu'il venait de voir apparaître ; tout

de suite, misérablement, il se contraignit de nouveau à feindre, et d'une voix presque naturelle il critiqua l'allure d'un cheval qui trottait dans « l'allée cavalière ».

Mais il commençait à désespérer : sa vie passée, ne l'oublierait-il donc jamais? Le tiendrait-elle indéfiniment prisonnier ? Serait-il indestructible, son trop beau souvenir? Et de l'exil dans la splendeur de la solitude, Mélié rapportait-il l'impuissance d'être heureux, de jouir humainement de la vie imparfaite et douce ? Se sentirait-il toujours diminué par le bonheur ?

Une grande tristesse l'accablait, qu'il dissimulait sous le déroulement continu des phrases. Et pourtant, ils s'aimaient tendrement...Et pourtant, l'avenir s'ouvrait devant leur jeunesse...

XXVIII

— C'est un gamin qui a apporté ça ; il doit revenir à la première heure pour chercher la réponse.

Mélié reçut, des mains dédaigneuses du concierge Rodrigue, une enveloppe fripée, maculée, et sans suscription. L'ayant ouverte, il déchiffra ces quatre lignes à peine lisibles, tracées en bâtons tremblants, avec une encre jaunâtre et pâteuse :

« M. Mélié, sûr que je vais mourir. Alors, je
« viens vous dire, M. Mélié, que je serais bien
« content si vous vouliez bien m'envoyer quel-
« que chose avant de mourir. Je ne suis pas
« trop heureux et je vous remercie bien,
« M. Mélié. » C'était signé : Zaffiri.

— Pauvre vieux... dit le sculpteur.

La naïve prière l'émouvait par la détresse qu'elle révélait, et aussi parce que Mélié ne pensait jamais à son modèle sans un peu de honte ; il ne se pardonnait point le mirage de vieillesse heureuse qu'il avait fait luire aux yeux du Mentonnais, pour l'effacer si rapidement ;

c'était par là qu'il connaissait le sentiment de sa déchéance le plus subtil — et le plus gênant. Pauvre père Zaffiri! Voilà qu'il allait mourir... Certainement, selon son humble vœu, Mélié le secourrait ; il ferait mieux, il irait le visiter, essaierait de racheter une faiblesse coupable.

Le lendemain matin, dès huit heures, l'enfant revint.

— Eh bien ! mon petit, il est donc malade, le père Zaffirí ?

L'autre baissa la tête, silencieusement. C'était un gamin d'une dizaine d'années, court et solide ; la figure large, au nez drôlement retroussé, s'animait de deux yeux actifs ; un tablier noir, serré par une ceinture de cuir, cachait le vêtement pitoyable. Et l'enfant restait debout, les mains dans les poches de sa culotte.

— Qu'est-ce qu'il a donc, le pauvre vieux ?

— Il a qu'il va passer ; déjà heureux qu'il a pas passé cette nuit.

Et en homme sérieux, ne perdant pas son temps aux bagatelles, le messager déclara :

— Je viens pour la réponse.

Alors François dit qu'il irait auprès du malade ; le gamin n'en parut point surpris : il conduirait Mélié, l'endroit n'étant pas facile à trou-

ver, dans des terrains vagues, derrière la porte de Clignancourt.

— Et puis c'est loin, ajouta-t-il ; j'ai mis deux heures pour venir.

Dans la voiture, il bavarda, prenant confiance, expliquant que sa mère avait onze enfants, que lui s'appelait Camille, et que le père Zaffiri était leur locataire. La Seine traversée, puis le quartier encombré des Halles, puis grimpées les pentes de Montmartre, le fiacre roula quelque temps parmi les rues pauvres, s'arrêta ; le sculpteur et l'enfant descendirent, franchirent la porte, et laissant à gauche la route et ses sordides guinguettes, toute la triste agglomération de Saint-Ouen, ils suivirent un sentier qui traversait les terrains vagues. Le paysage était sinistre : là-bas, vers Saint-Denis et Aubervilliers, des fumées noircissaient la rive du ciel, tandis qu'au-dessus de Paris, par delà les fortifications, flottait la lourde buée qui pèse sur la ville, les jours d'été radieux. Maintenant, précédé de son guide, Mélié circulait entre d'innombrables habitations, des repaires que l'on eût dits à peine humains.

— C'est ici, dit Camille.

Il poussa un grillage, entra le premier dans un étroit enclos, où gisaient de vieilles planches, un peu de ferraille, et une écuelle à demi

pleine de liquide ; des enfants jouaient à s'y tremper les mains ; chaque angle du fond était occupé par une petite cabane ; de l'une d'elles, sortit une femme enceinte qui portait un nourrisson ; c'était la femme onze fois mère ; sa fatigue actuelle, les souffrances tant de fois subies, la misère constante lui faisaient un visage monstrueux et touchant.

— Y a M. Mélié qui a voulu venir, annonça Camille.

Elle regarda le visiteur d'un air sournois, puis commença de parler : une malchance qu'ils avaient eue, ayant loué « le pavillon » — la seconde cabane — à ce père Zaffiri : un brave homme, il ne buvait pas, mais sa tête s'était tout à coup dérangée, rapport à ses malheurs : les malheurs de son fils dont il ne faisait que causer ; et voilà que pour finir il se laissait tomber devant une automobile : et il n'en aurait pas un sou, on savait bien qu'il l'avait fait exprès ; d'abord, il ne paraissait pas très blessé, et il était rentré chez lui ; mais depuis quatre jours, il souffrait dans le ventre, il ne mangeait plus et la fièvre ne le quittait pas. Alors, il avait voulu — une folie de malade — écrire à M. Mélié...

La femme se retourna pour donner une gifle

à l'un des enfants qui criait parce que l'écuelle s'était renversée, et continua :

— Dame ! on ne le laisse manquer de rien, quand on peut, bien qu'on ne soit pas riche ; il a toujours eu de la soupe tant qu'il en a mangé ; mais ne réclame-t-il pas du café ?

— Puis-je le voir ? demanda Mélié.

Elle alla ouvrir la porte de la cabane, dont la petite fenêtre était voilée d'un rideau rouge ; et, déjà entrée, elle dit sans baisser la voix :

— Ah ! vous pouvez venir, mon pauvre cher monsieur : depuis hier soir, il est là, comme mort ; mais il souffle toujours, ajouta-t-elle après s'être penchée sur quelque chose, au fond de la chambre.

Mélié s'approcha du malade : Il reposait, immobile, presque à ras de terre ; il avait les yeux fermés ; la peau du visage, que laissait voir la broussaille de la barbe, était jaune et creusée ; elle s'enfonçait aux tempes en deux trous d'ombre, pinçait le nez, se relevait, comme rétrécie, sur la mâchoire supérieure, en sorte qu'on ne distinguait plus les traits d'une figure humaine, mais la forme d'une tête de mort. La vie ne se révélait que par de légers soubresauts du bras gauche étendu, et par une plainte, de temps en temps exhalée.

— C'est sûr qu'il a voulu se tuer ?

— Ah ! Probable... D'ailleurs ça ne pouvait plus durer : il se mangeait les sangs, rapport à ce que je vous conte ; ça lui a pris, il y a deux ou trois mois.

— Il y a deux ou trois mois ?

— Dame, à peu près.

Mélié dit qu'il enverrait un médecin, et qu'il reviendrait ; il donna quelque argent à la femme, sortit, congédia Camille qui s'offrait à l'escorter. Cette idée de suicide le désolait ; pendant que la voiture le ramenait dans Paris à travers les faubourgs, il évoquait la joie confiante du bonhomme, l'hiver passé, et cette brutale déception qui avait jeté le vieillard à la mort. Une tristesse inexprimable l'envahissait, quand il songeait à ce malheureux mourant parce que lui, Mélié, avait changé, et, un certain jour, étant repris par son égoïsme, cessé d'être bon ; il se sentait irrémédiablement diminué.

Chez le médecin, François écrivit un billet pressant, puis il se fit conduire auprès de Pauline qui l'attendait pour déjeuner. Une telle émotion bouleversait sa figure, bien qu'il s'efforçât de sourire, que, d'abord, la jeune femme s'inquiéta et l'interrogea. Il se défendit, affirmant que la grande chaleur le fatiguait ; mais,

comme disait Pauline, il ne savait pas mentir, et il avoua partiellement : un de ses anciens modèles avait tenté de se tuer, mourait dans la misère ; Mélié venait de le voir, et demeurait péniblement impressionné.

Sa voix tremblante aggravait les paroles, et Pauline s'émut. Où était ce malheureux ? Elle aussi voulait le visiter. Quelle blessure avait-il ? François donna des détails, et elle décida qu'il fallait sans tarder retourner près du malade, connaître le diagnostic du médecin, s'assurer d'une garde ; c'était monstrueux, cette misère devant la mort. Le sculpteur protesta : elle ignorait de si cruels spectacles, il ne les lui infligerait pas ; qu'on fasse la charité, soit ! Mais certaines choses restaient impossibles : telle lui apparaissait la venue de son amie dans ce taudis.

— Croyez-vous que j'ai peur? fit-elle bravement. Il faut soigner ce moribond, et les hommes n'y entendent rien.

Il refusait encore, quand elle ajouta simplement :

— Si vous ne m'emmenez pas, c'est que vous n'avez pas confiance en moi.

Alors, il acquiesça ; le déjeuner bientôt fini, Mélié reprit le chemin du lointain quartier ; cette fois, la présence de Pauline allégeait sa

conscience; il apportait au vieillard un secours merveilleux.

Sur le gazon pelé, désert le matin, des enfants jouaient, et des hommes y dormaient au grand soleil, le visage couvert d'un chapeau de paille ou d'une casquette. Pauline et François, en arrivant, trouvèrent un billet laissé par le médecin : la mort était imminente ; on n'avait pu essayer qu'une injection de caféine.

— Vous voyez, dit Francois, il n'y a rien à faire ; n'entrez pas, épargnez-vous une émotion inutile.

— Quelle folie! répondit Pauline.

Et elle pénétra dans la pauvre cabane. Le malade semblait plus vivant que le matin ; il remuait parfois une jambe ou un bras, et sa tête, sur l'oreiller, se déplaçait. Tout de suite, Pauline vint près du lit, et, lentement, avec ses douces mains, elle commença de disposer la loque grisâtre qu'était cet oreiller, pour que ne fût point blessée la tête du vieillard. Zaffiri ouvrit les yeux, vit la figure penchée et souriante, et ses paupières se fermèrent. Pauline regardait avec horreur le taudis, le sol de terre à peine égalisé, les linges maculés, traînant dans les coins, l'eau douteuse dans une tasse ébréchée, dont, sans doute, le malade avait bu, et cet informe grabat où l'homme agonisait.

Puis, voyant sur la table une fiole qui contenait une potion :

— Il faut lui en faire prendre un peu, dit-elle.

Elle s'occupa d'ouvrir la fiole ; la femme prêta une cuiller, puis retourna dans son réduit; Camille, flanqué de deux enfants, ne quittait pas le seuil de la porte laissée ouverte, car l'air était irrespirable.

Cependant, Zaffiri s'agitait davantage ; percevait-il le bruit non accoutumé, ou la caféine injectée réveillait-elle ses dernières énergies ? Il ouvrit les yeux, fit un effort pour soulever son buste, et, comme le sculpteur s'avançait vers lui, il laissa choir en arrière sa tête lasse, et ses lèvres remuèrent ; il dit de sa voix affaiblie et rauque :

— Ah ! M. Mélié... M. Mélié... je suis content... M. Mélié !

— Oui, c'est moi, père Zaffiri ; vous sentez-vous mieux ? Nous allons bien vous soigner...

Mais le vieillard ne l'entendait pas ; il avait un instant, reconnu ce visage, il le mêlait à son rêve délirant. Il souriait, et sa voix admirative prononçait :

— M. Mélié, oh ! Lui ! C'est bien plus qu'un homme, lui ! Je sais ce qu'il est ! Il est... Il est...

Pauline s'était approchée à la voix de l'ago-

nisant; elle restait près de Mélié, appuyée sur l'épaule de son ami. C'était effroyable, cette voix brisée et déjà lointaine qui parlait, ayant perdu le ton et la mesure propres au discours des hommes, et qui parlait, qui parlait....

La main tremblante se levait au bout du bras décharné, aussi haut qu'elle pouvait, vers un rang inimaginablement supérieur. Puis, elle retomba ; il y eut un éclat de rire dur comme un râle, et, soudain dressé, tourné vers l'intérieur de la pièce, et calé sur son coude gauche, le mourant reprit :

— Et, vous ne savez pas, vous ne savez pas, ce qu'il est devenu ?

Pauline et François regardaient le moribond, frappés d'horreur et de pitié ; mais à mesure que les paroles sortaient de la bouche du vieillard, un sentiment nouveau les pénétrait, invincible et affolant, la terreur des mots que prononcerait cette bouche en délire. Oh! pouvoir la faire taire.... qu'allait-il dire d'épouvantable, ce malheureux brûlant de fièvre dont la pensée libre enfin s'échappait, et dont, depuis une minute, le visage de mort grimaçait de mépris :

— Partez ! supplia François à l'oreille de Pauline.

Il voulut l'entraîner, mais elle résista, refusa, d'un signe de tête.

— Ce qu'il est devenu ? recommença le malade ; moins que rien... Pfuit ! Rien du tout ; comme tout le monde, quoi ! Comme tout le monde... Ne vous dérangez pas, Monsieur, soyez bien heureux, je vous souhaite beaucoup de bonheur et de prospérité.... M. Mélié... Ah ! ce qu'il était... Pfuit ! tout d'un coup, plus rien, rien, moins que rien de rien...

Il continuait, mêlant ses griefs de propos incohérents et d'indications pour retrouver, à Menton, la demeure de son fils. Et le couple restait là, stupéfié devant cette scène inattendue et tragique.

Ce fut court : subitement, le buste, comme vidé, s'écroula ; un hoquet l'agita ; du visage, quelque chose disparut, et sur les traits que l'on jugeait déjà cadavériques, une rigidité incomparable se fixa.

Puis on entendit la voix de Camille qui appelait :

— Maman, Maman, je crois qu'il a passé....

XIX

Le soir, Mélié erra seul dans Paris, ayant reconduit chez elle et quitté, après la mort de Zaffiri, la jeune femme brisée par ce lamentable spectacle ; ils n'avaient parlé que du malheureux vieillard, mais à quelle torture était livrée leur âme ! Car Pauline savait ; la pensée qui troublait le sculpteur, le sentiment de déchéance que lui infligeait le souvenir persistant d'une vie trop pure, naguère encore il espérait les dominer, et, sinon les expulser de lui-même, du moins n'en point offenser son amie ; et voilà qu'une brusque révélation découvrait à la jeune femme le mal qu'elle devait ignorer !

Mélié restait épouvanté. Quelles minutes il avait vécues, pendant cette agonie ! Quel supplice sans nom il avait enduré — et quelle honte ! Non seulement parce que Pauline entendait ces paroles, mais aussi parce que lui les écoutait et qu'elles creusaient le chemin où ses scrupules marchaient déjà trop volontiers. Ses dernières illusions tombaient, déchirées : il était inutile qu'il cherchât à se tromper, à croire

la crise passagère, l'adoucissement prochain ; il devait cesser de feindre comme il le faisait depuis quelques mois. Brutalement, de cette bouche naïve, la vérité surgissait : Mélié, dans la solitude, s'était élevé au-dessus des hommes ; rentré dans la vie, il redevenait semblable aux hommes, égoïste et faible ; et cette vérité était si claire qu'il ne l'oublierait plus. Il le savait ; avant qu'elle fût nettement formulée, un pressentiment craintif le hantait, obscurcissait les meilleures joies, voilait, à certaines minutes, la lumière chaude du bonheur. Maintenant, la pensée, précisée dans l'esprit de Mélié, révélée à Pauline, ne s'effacerait plus Il sentait bien qu'elle demeurerait toujours là, abominablement fixe, entre sa nouvelle vie et lui, entre sa femme et lui, entre son bonheur et lui — et qu'il n'y aurait plus de bonheur possible. Il ne serait plus à ses yeux, comme à ceux de sa compagne, qu'un être déchu de sa solitude souveraine, de son indépendance d'artiste et de son exceptionnelle pureté morale.

Alors, comment deux êtres fiers pourraient-ils vivre côte à côte, ayant entre eux, toujours, cette pensée monstrueuse ? Ils ne le pourraient pas, ils ne le pourraient pas... Et Pauline le redoutait déjà. Les troubles antérieurs, dont elle ignorait la cause exacte, l'avaient émue

plus que de raison; elle devinait ce qu'elle ne savait pas, et connaissait un danger sérieux autour de son bonheur. Les paroles de Zaffiri ne l'avaient pas surprise, fortifiant ses soupçons, déterminant la nature du mal, en dénonçant la gravité. Les amants se comprenaient sans parler, et la détresse des yeux de la jeune femme, à l'instant de rentrer chez elle, avouait qu'elle aussi redoutait que ce fût la fin, et qu'ils dussent se quitter. D'un regard, elle s'en remettait à lui, le malade; elle lui disait que s'il ne pouvait pas se guérir, elle accepterait la douleur totale de la séparation, qui serait seule digne d'eux, et qu'ils ne devraient pas éviter.

Et Mélié pensa qu'en effet cette douleur devenait peut-être inévitable; leur amour mêlé à un pareil regret, ce serait odieux! Il faudrait donc qu'ils se séparassent ; de nouveau on les écartait l'un de l'autre. Le sculpteur s'affolait en songeant à la voix qui leur transmettait l'ordre : son *Vieillard Mourant,* dont il avait modelé les traits pour incarner d'abord la douleur solitaire, puis l'orgueil sacré d'être au-dessus de la vie, son *Vieillard Mourant*, c'était lui, qui, à l'heure d'expirer, pauvre être de chair et de vérité, proférait les paroles décisives, annonçait que Mélié, réellement, était

monté plus haut que les autres hommes, et qu'il était déchu. Cette coïncidence mystérieuse, ce jugement porté par celui-là même qui avait servi de figure à ses pensées, émouvait grandement Mélié d'un sentiment quasi religieux.

Sa méditation l'avait conduit au Champs-Élysées, et, dans cette avenue du Bois où, peu auparavant, il avait souffert, au côté de Pauline, humilié par la rencontre de Mournat, humilié par celle de Bargenac. Faudrait-il donc qu'il recommençât d'être seul? Il marchait sur le large trottoir, le long de la petite grille qui clot le parterre, ainsi qu'il avait marché auprès de son amie. Instinctivement, déjà, il cherchait des souvenirs.

La nuit montait des arbres ; vers le couchant, traînaient de grands nuages noirs, aux bords violacés par le soleil invisible; et entre eux, un coin de ciel bleu reposait, extrêmement clair, doux comme un lac parmi des montagnes sombres. L'avenue était presque déserte; quelques rares voitures emportaient des couples. Mélié franchit l'enceinte, pénétra dans le Bois ; il allait, comme assommé par la pesanteur de cette douleur nouvelle. Seul..... cela recommençait : il redevenait celui qui est seul.

Il s'écarta des cafés lumineux et bruyants, encombrés de couples en joie, et suivit l'allée

obscure : des couples s'y promenaient ; ils avançaient lentement, satisfaits d'être là, les bras liés ou la taille enlacée. Il n'y avait que des couples ; pourtant, une grande femme rousse vêtue de blanc, qu'aucun homme n'accompagnait, marchait devant Mélié ; quand il fut à sa hauteur, elle lui sourit, et elle vint vers lui, comme s'il était naturel qu'ils s'unissent. Il se détourna, ému par cette honte de sa misère, cette pudeur de sa solitude dont il souffrait jadis ; ainsi reparaissaient en lui, spontanément, les détails mal effacés de son ancienne douleur. Pour fuir ce spectacle affolant des couples, il voulut prendre le sentier qui, à gauche, longe la grande allée ; mais des taches claires y trouaient la nuit, et c'étaient des couples, immobiles, ceux-là, pour des caresses : où qu'il se réfugiât, il ne voyait que des couples, et des couples, et des couples encore. Il n'y avait que lui qui fût seul comme un réprouvé, comme un monstre. La grande femme rousse s'en alla, au bras d'un jeune homme ; elle riait. L'amour était partout : Des ouvriers, que le Métropolitain amenait des faubourgs, suivaient, dans la lente promenade, les riches qu'attendait, près du trottoir, une automobile ; un autre café fit éclater ses lumières, et des flons-flons de valse en sortaient, énervants et sensuels, musiquette sans pensée, faite pour ces

gens qui se promenaient sans pensée autre que celle de l'amour. François s'éloigna, les nerfs tordus; la fièvre lui meurtrissait les tempes; il atteignit, plus loin, une région d'ombre et de silence; un banc l'accueillait quand, au même instant, un couple vint pour s'y asseoir. Mélié eût pu facilement prendre la place qu'il désirait; mais il se retira, humblement : c'était pour eux, l'ombre et la paix, et tout ce qui est doux, et tout ce qui est bon.

Il s'enfuit sans plus savoir où il allait; il disait :

— Je ne peux plus, je ne peux plus ; voilà que je deviens fou... J'aurais bien renoncé à toutes les joies de la chair et à toutes les voluptés. Mais être seul! Je ne peux plus être seul... Il y a des maladies dont on guérit une fois, et dont la seconde crise fait mourir. *Je ne peux plus être seul !*

Et dans cette heure douloureuse, il retrouvait son âme de solitaire; il la retrouvait avec toute sa pureté; vraiment, il ne songeait pas au plaisir : ah ! les joies de la chair, il les avait connues, et ses ivresses, et ses folies; mais ce n'était pas d'elles, que, pour vivre, il sentait l'impérieux besoin. Ce n'était pas d'elles : c'était d'une pauvre petite chose toute simple : c'était de la présence d'une tendresse; et pour qu'en lui fût faite une

grande purification, il avait fallu, seulement, qu'un souffle de solitude passât. Il retrouvait son âme ancienne avec cette fierté intransigeante dont il ne pouvait plus perdre le souvenir, mais il la retrouvait, aussi, avec son indicible amertume et ses déchirements de toutes les minutes; il lui semblait que remontait à ses lèvres la nausée d'un mal ancien, et qu'il valait mieux mourir que de supporter encore un tel mal. Ah! recommencer d'être celui qui est seul parmi les êtres qui sont deux; recommencer, quand on vient d'être deux, quand, un jour splendide, la vieille douleur s'est effondrée, quand on a tenu le bonheur entre ses doigts, le bonheur d'aujourd'hui, de demain et de toujours, quand on est sorti sauvé et rassuré du troupeau vite oublié des malheureux, avec cet horrible goût à peine disparu de la bouche recommencer à se nourrir d'amertume... Se recharger de l'ennui chaque matin renouvelé d'une vie sans intérêt... Accepter de nouveau la gloire désespérante d'une belle œuvre faite qu'on est seul à regarder... Affronter toutes ces douleurs, connaissant le lancinement particulier de chacune d'elles... Retomber...

— Je ne peux pas, répétait Mélié, je ne peux pas... Et alors? alors?... Ce ne peut pas être, pourtant, cette vie misérable à la recherche du

succès et de l'argent ! Nous souffririons trop tous les deux...

Maintenant, il était assis sur un banc, sous les grands arbres de Neuilly; il avait marché longtemps, au hasard ; la fatigue l'avait traîné là, et il y restait, insoucieux de l'heure tardive et du danger ; il y eut des ricanements et des éclats de voix, au croisement des avenues ; il ne les entendit même pas, perdu danssa pensée d'où il fallait que sortît la formule de sa vie et de la vie d'une femme qu'il aimait; et cette formule naîtrait ce soir, car il savait qu'à la première rencontre, certaines phrases seraient peut-être dites, après lesquelles on ne parle plus de bonheur.

Or, il ne pouvait pas vivre seul : son trop beau souvenir le troublait et le troublerait sans cesse. En face de ces deux propositions si désespérément inconciliables, que décider, que vouloir, qu'imaginer ?

— Nous ferons ce que nous pourrons... Nous ferons ce que nous pourrons... Mais que pourrons-nous?

A cet instant tragique, François, dans son âme de solitaire, se recueillait profondément, avec toute sa sincérité, avec son désir unique de savoir ce qui *devait* être fait. Et baigné par le silence, il appelait en lui cette force surhu-

maine qui déjà l'avait visité, cette force qui n'entrait dans son âme que quand son âme était extraordinairement purifiée, la Vérité vivante, qui ne parle qu'aux heures rares où le monde se tait.

Et une fois encore, la paix descendit en lui.

Comme il se remémorait la dramatique scène du matin, il vit les gestes doux et d'extrême bonté par quoi la jeune femme soulageait le mourant: ce fut une lumière dans la nuit où il se débattait.

— Elle si bonne, se disait-il, elle si bonne... Comment, à cause d'elle, n'aurais-je pas la vie la plus haute ? C'est moi, dans ma stupidité, qui ai tout de suite associé mon intérêt égoïste à mon amour ; dès que j'ai été réuni à Pauline, j'ai voulu pour elle de l'argent et de la renommée, et toutes les misères où les hommes s'abaissent. Parce que je la possédais, j'ai cru qu'il fallait rentrer dans le monde, malgré sa volonté même, et malgré son conseil; le bonheur ne m'apparaissait qu'entouré de toutes les conventions de joie. Mais puisqu'elle est assez forte pour l'accepter seul, le bonheur, dans sa grandeur dénudée, puisqu'elle m'a donné une leçon d'héroïsme... Imbécile que j'étais ! Je ne rentrerai pas avec elle dans le monde. Je l'emmè-

nerai dans mon Ile de solitude et de pureté. Allier la douceur d'être deux à la pureté de la solitude... Pour cette vie prodigieuse, il faut une compagne exceptionnelle... Mais puisque j'ai Pauline...

XXX

Vers deux heures du matin, François trouva, près des fortifications, une voiture qui le conduisit rue Gay-Lussac ; il gravit les étages familiers, selon sa coutume, sans l'aide d'aucune lumière, mais comme, sur le palier, il s'approchait pour introduire à tâtons la clef dans la serrure, il trébucha et se rejeta vivement en arrière, sans pouvoir retenir un cri bref : là, devant sa porte, une masse, une forme humaine était écroulée. Un cri répondit au sien, une ombre se dressa, et Pauline s'abattit sur la poitrine de Mélié.

— Ah ! te voilà ! Ah ! te voilà ! Dieu ! que j'ai eu peur..... mon ami.....

— Pauline... vous êtes là... se peut-il?...

Cette dernière émotion après tant d'autres paralysait François, le suffoquait, arrêtait les mots à sa gorge. Ils entrèrent, et, sans même dissiper l'obscurité, Mélié tomba dans un fauteuil, referma ses bras sur Pauline abandonnée, et elle commença de parler :

— Oui, je suis venue... Je ne savais pas ce que tu allais faire. J'avais peur. Je t'attendais. Oh ! comme j'avais peur ! Mon chéri...

Elle parlait ; sa voix calme et d'un ton si admirablement juste était méconnaissable, assourdie par l'angoisse ; ce n'était plus que la plainte d'une créature blessée, presque le bruit, seulement, d'un pauvre cœur pantelant et qui bat, et qui bat, et dont on ne sait rien sinon que de tels battements sont douloureux. Elle délaissait sans même y songer le « vous » auquel demeurait fidèle sa pudeur ordinaire, et le simple tutoiement jaillissait de ses lèvres :

— Si tu étais mort, pourtant... c'est de cela que j'avais peur.

François la tenait embrassée, mais il ne disait rien ; surpris au milieu de son rêve, qui, l'heure d'avant, lui paraissait facilement réalisable, il n'osait plus le formuler.

Elle dit, de sa voix tremblante et profonde :

— Nous ne nous ferons plus de peine, mon chéri, nous ne nous ferons plus de peine — jamais.

Elle se tut un instant, s'efforçant à dominer sa faiblesse, à recouvrer, surtout, ce calme puissant qu'elle perdait si rarement, et elle continua :

— Vois-tu, j'ai bien compris ; ce sera ce que

tu voudras : je sais que tu as trouvé dans la solitude une force unique, et que tu souffres d'être moins bon, depuis que tu penses à être heureux ; je sais que cette force unique est réellement dans la solitude, et que ceux qui l'ont connue et quittée, quand ils regardent en eux, se sentent déchus. Alors, s'il le faut.....

Mais pour nous, voyons, ce n'est pas la même chose ! Que me font, à moi les honneurs et l'argent ? Moi aussi, j'ai été malheureuse ! Moi aussi, j'ai été seule et j'ai vécu hors du monde ! Si tu voulais..... Puisque nous avons tous les deux des âmes de solitaires.... Pourquoi ne serions-nous pas un couple exceptionnel, un couple solitaire ? Aussi pur, aussi haut qu'est magnifiquement haut et pur l'homme qui vit vraiment seul ? Il y a peu d'êtres qui puissent réaliser cela... Mais nous ?

Mélié, avec un bonheur indicible, écoutait cette voix prononcer les phrases mêmes qu'il souhaitait entendre d'elle, et il l'encourageait doucement, défaillant d'émotion et de reconnaissance :

— Dis, répétait-il, dis bien toute ta pensée.... dis bien toute ma pensée....

Et elle, comprenant qu'ils étaient d'accord, parlait non plus timidement, mais avec une ardeur confiante et radieuse :

— Ah ! tu veux bien ! quel bonheur ! tu verras comme nous serons heureux et comme nous serons forts... nous serons seuls au milieu du monde. Seuls. C'est-à-dire que nous ne recevrons rien de lui, mais, n'est-ce pas, nous lui donnerons sans compter, parce qu'ayant souffert, nous serons pitoyables à toutes les douleurs. Et puis nous n'aurons plus de besoins. C'est vrai : nous vivrons entre notre amour et ton travail le plus pur.

— Oui, nous vivrons ainsi, dit gravement Mélié. Le couple que nous serons se libérera des choses vaines qui nous ont ressaisis et dont chacun de nous, par la solitude, s'était libéré. Et la leçon de la solitude, nous ne l'oublierons plus : nous sentirons toujours présente en nous cette Vérité que les hommes ne perçoivent pas, à cause de leurs agitations, mais dont on entend la voix distincte dans le silence et dans la douleur.

Viens, mon amie, tu es lasse...

Ils se levèrent. Les volets n'étaient point clos, et un jour incertain commençait à paraître, livrant aux amants le mystère de leurs traits ravagés ; là-bas, derrière la lourde coupole du Panthéon, le ciel blanchissait ; et les voitures des laitiers, roulant avec un bruit de ferrailles, troublaient le sommeil paisible de la rue.

Pauline s'étant couchée, François s'agenouilla chastement devant le lit.

De belles fêtes d'amour les attendaient encore; mais à cette minute, leurs sens anéantis, ils étaient vraiment deux êtres spiritualisés, prêts pour l'union la plus lucide et la plus forte. Mélié posa sa tête contre le sein de la jeune femme, et il lui dit :

— Câline-moi.

FIN.

Paris. — Imp. E. CAPIOMONT et Cie, rue de Seine, 57.



